

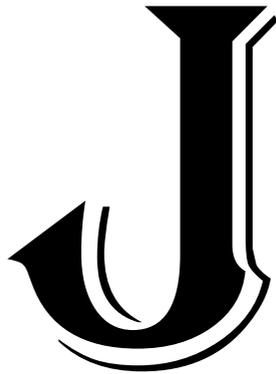
J

The
BookEdition.com

miC Hal

miC Hal

vous présente



**Un merci particulier à Philippe Rouyer
pour son assistance à la correction de ce
roman.**

Illustration de la couverture libre de droits

ISBN : 978-2-9576772-4-5

Auteur : miC Hal

**L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable
de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.**

Biblio :

halletmic.com

Sommaire :

Préambule :	page 9
Chapitre 1 : Julien	page 11
Chapitre 2 : Visite à Julien	page 26
Chapitre 3 : La planque	page 36
Chapitre 4 : Julien au tribunal	page 45
Chapitre 5 : Mauvaise nouvelle	page 66
Chapitre 6 : Deuxième visite à Julien	page 75
Chapitre 7 : Sortie de prison	page 90
Chapitre 8 : Visite à Julie	page 104
Chapitre 9 : Visite à Juliette	page 111
Chapitre 10 : Angélique se lâche	page 136
Chapitre 11 : Julien et la vérité	page 150
Chapitre 12 : Une ironie de justice	page 159
Chapitre 13 : La révolte	page 209
Chapitre 14 : Le renouveau	page 221
Postambule	page 248

Préambule

Pourquoi J comme titre de ce roman, de cette histoire ? C'est surtout le J de Juliette, petite fille grandement handicapée, de sa maman Julie, dévouée à sa fille et de Julien, le Jumeau de Julie, un tonton si attentionné. Mais J, c'est aussi le Jugement des autres, le J des Juges, des Jurés, de la Justice, enfin ce qu'elle devrait être, ou plutôt ce qu'elle n'est pas, pas celle des citoyens, c'est bien certain. J, c'est aussi le J des Jours, enfin des Jours si difficiles que certains tricotent de leur incompétence, pour que la vie soit plus difficile à vivre pour les gens simples.

J, c'est donc une histoire qui ne devrait pas être cette histoire, mais une autre. On ne choisit pas toujours ses demains, quelquefois on les subit. Bien souvent, ce sont les autres qui écrivent les histoires que les uns ne souhaitent pas.

Chacun, dans son comportement, bon ou mauvais, influe sur la vie des autres et certains, Je l'espère inconsciemment, détruisent la vie des autres. Certes, nul n'est parfait, la perfection n'existe pas, surtout chez les humains, mais tout de même, ces mêmes certains abusent impunément d'une situation que des pas mieux protègent. Cette pyramide de l'incompétence pèse bien lourd sur le petit peuple, celui qui ne demande pas grand-chose, seulement d'être Justement considéré.

Chapitre 1 : Julien

Ce matin est un matin radieux, pas dehors non, mais dedans, dans notre maison, dans nos esprits et dans nos âmes et nos cœurs. Quelquefois, le soir, quand Lolo dort, après un très long câlin, ou pas d'ailleurs, mais je préfère, je me dis que notre vie est bien merveilleuse... enfin cette période. Depuis que nous nous sommes rencontrées, le temps est radieux et le reste encore... nous apprécions. Car nous deux, comme nos mamans aussi, nous avons aussi payé durement ce droit d'un bonheur que j'espère pour longtemps. Tout ne fut ainsi auparavant, cette violente baffe de mon père m'a clouée à l'hôpital quelques semaines. Alors, ces instants, je les apprécie au plus haut point. Faut-il pour autant avoir souffert le martyr pour avoir le droit de jouir ainsi de moments étonnants ?

Je me suis réveillée dans le silence d'une nuit échouée, j'apprécie ces instants où j'ai l'impression d'être la seule à profiter du temps qui ne passe presque plus... tant tout dort ici, dans une sérénité presque naturelle. Je ressens encore cette soirée de plaisir, dans cette chambre bien discrète, ces baisers, ces caresses, ces câlins, ces...

Nos corps respirent encore les plaisirs de la soirée passée, certains penseront à une certaine trivialité et pourtant, je suis persuadée que leurs draps aussi sentent des effluves de leur corps, mais c'est tabou, il ne faut pas en parler... Je regarde ma

Lolo, dormant du sommeil du juste, elle sourit presque, au moins je le pense, son visage est paisible. Le souffle est ralenti, elle semble aussi heureuse que je le suis. Un bout du sein, nourrissant les plaisirs d'hier, dépasse suffisamment du drap du dessus replié, pour rappeler que nous sommes restées entièrement nues. Je souris à la voir ainsi, l'impression d'une sérénité infaillible m'habite, je ne me lasse pas de la regarder, pour des heures même, si c'est cela, le bonheur, alors je baigne dedans et rien de ce qui se passe au-dehors ne me troublera en ce matin.

J'entends du bruit dans la chambre d'à côté, les petits doivent être réveillés, au moins un, je vais devoir me lever... et la porte s'ouvre délicatement, Aurélien me saute dessus, avant que je n'aie pu bouger, me recouvrir, me bisoutant grassement...

— Lili, tu fais des bisous !!!

— Oui mon bonhomme bien entendu ! Regarde, maman est réveillée maintenant !

— Je ne dormais pas, ma Lili, seulement les yeux à peine fermés... je te regardais me voir. Tu es si belle ma puce ! Et je n'ai pas besoin que tu en sois consciente... pour autant.

Juju s'y met aussi. Nous passons d'un calme rassurant à une excitation qui l'est tout autant. Un plaisir désert s'efface devant un plaisir de vie de famille. Chaque instant doit s'apprécier pour qu'une vie soit appréciable à sa juste valeur. C'est pour

ainsi qu'il faut savoir retrouver chacun de ces moments qui donnent de la valeur à la vie. Et pour chacun, c'est sans doute bien différent, un équilibre bien personnel.

Lolo est submergée par les garçons, j'en profite pour enfiler une chemise aussi discrètement que possible et m'éclipse pour un besoin pressant.

— Bonjour Maman, bonjour Irène... toujours prêtes les premières. Et comme chaque matin, la maison respire les parfums envoûtants d'un vrai petit déjeuner.

— Ça va ma fille ! Moqueuse ! Tu m'as l'air bien enjouée... !

— Comme chaque jour maman ! N'est-ce pas Irène ?

— C'est bien vrai ! Mais ce matin, tu resplendis !

— Sans doute que Lolo... y est pour quelque chose !

— Nous comprenons, nous comprenons bien... nous aussi, quand nous étions jeunes, nous sommes passées par ces moments. Bonjour les garçons ! Allez ! Venez faire des bisous aux mamies !

Les garçons sautent sur les mamies sans se soucier de leur arthrose, ils ne savent pas ce que sont les douleurs de l'âge. Ils les bisoutent goulûment. C'est un merveilleux moment, ce petit-déj' en famille, avec notre famille. Il fait partie des heures nécessaires pour préparer une journée qui sera sans doute moins conciliante.

— Lolo ! Téléphone pour toi !

— C'est qui ma Lili ?

— Je n'ai pas compris !... Un mec !

— Donne ma puce !... Allo ! Qui êtes-vous ?... Ah oui, Julien... comment cela !... Je comprends !... Ce n'est peut-être pas bien grave !... Je vois cela et je vous en parlerai demain si j'ai du nouveau !... Pas de problème Julien, pas de problème... oui, oui je vous l'assure... je me renseigne... je comprends... je comprends bien Julien... je comprends... ne vous inquiétez pas de trop ! À demain !... Oui, oui, à demain !

— Que se passe-t-il ma Lolo ? Tu m'as l'air un peu dépitée !

— C'est Julien ! Tu sais le frère de Julie... les jumeaux... que je défends au tribunal dans deux jours !

— Oui, oui, je m'en souviens bien, triste histoire... et que se passe-t-il donc ?

— Et bien Julien n'a plus de nouvelle de sa sœur jumelle, depuis une semaine et quand on sait comme ils sont proches ces jumeaux, je comprends...

— Ce n'est peut-être pas bien grave pour autant... !

— Oui sans doute ma puce ! Tu as raison... mais je ne sais pas comment faire ! Où elle habite, c'est un trou à rat, les flics ne se déplacent même plus dans ce quartier depuis belle lurette !

— C'est vrai, j'oubliais... Mais il y a le téléphone quand même...

— Elle ne répond plus ni sur son portable ni sur son fixe et elle a disparu des réseaux sociaux... c'est bizarre quand même !
Qu'en penses-tu ?

— Et sa fille... pauvre gamine ?

— Pas de nouvelle non plus... et avec ses problèmes, ce n'est pas par elle qu'il peut avoir des nouvelles, la pauvre petiotte !

— Comment donc faire ?

— Il me faudrait aller là-bas ! Mais quand tu connais le quartier de réputation !

— Appelle Jean !

— Bonne idée ! Je l'appelle de suite !

— Laisse nos garçons prendre leur petit-déjeuner tranquille quand même !

— Tu as raison ma Lili... mais...

— Mais quoi donc encore ?

— Rien, ma Lili... tu ne peux pas le faire toi-même ?

— Je m'en doutais ! Elle est fine celle-là ! J'appelle le vieux Jeannot !... Après le petit-déj !

Elle abuse ma puce... mais nous nous connaissons si bien que je comprends... Comme d'habitude, les enfants dévorent le pain frais que mamie Irène ramène chaque matin ! C'est une habitude de la maison et rien ne changera tant que chacune et chacun vivra ainsi dans cette continuation sereine de vie. Tout ici respire l'habitude, les parfums du café frais se mélangent aux effluves des viennoiseries. C'est quasiment religieux... pour

des athées, cela dénote ! Mais enfin, partager un plaisir commun n'est pas pour tout le monde. Quand je vois les deux garçons prendre le temps de ce plaisir, cela tue toute envie de perturber ce moment.

— Ah Jean !... Quel plaisir ! J'ai un petit service à te demander !... Tu es vraiment sympa !... Tu dis oui avant de savoir... c'est vrai aussi, ce n'est pas pour rien... nous voudrions faire un tour au petit Cogachi !... Tu comprends... oui bien entendu... c'est galère, l'endroit est si mal famé ?... Oui, oui, je passe te voir avec Lolo... il te faudrait un justificatif et encore, tu n'es pas certain... nous pouvons te voir ce matin... chez Ginette, c'est d'accord...

— Le Jeannot, il est vraiment sympa quand même ! Pour un flic presque à la retraite, il pourrait s'en moquer et nous envoyer gentiment paître !

— C'est un fait... dix heures chez Ginette, cela te convient ?

— Tout me convient quand je suis avec toi ma puce ! Je vais appeler Julien pour l'informer... pauvre bonhomme... sans nouvelle de sa sœur ni de sa nièce qu'il chérit plus encore. Il doit être dans un état... la petite est si fragile !

— Pauvre gamine ! Un handicap pareil... cela doit être un calvaire pour Julie ?

— Julie a fait le choix de s'occuper de sa fille à temps complet, c'est aussi un choix, un choix d'amour. La petite a besoin de quelqu'un tout le temps, elle ne mange pas toute seule,

tu te rends compte, à presque douze ans. Quand Julien était là, c'était plus facile !

— Ce n'est pas bon pour sa défense !

— C'est certain, il va être dans tous ses états... de plus, sa sœur devait témoigner en sa faveur !

— Ce n'est pas bon tout cela ! Toi qui n'aimes pas les surprises ! Bon, je vais prendre ma douche !

— Va ma belle... va ! Je l'ai prise en me levant, j'accompagne les garçons à l'école et je passe te prendre après !

— Très bien ainsi... fais un bisou quand même avant !

— Tu as toujours faim de moi ! Quelle gourmande !

— Tu préfères que je t'ignore ?

— Non, bien entendu, je plaisante ma puce... je plaisante !

En deux temps trois mouvements, je suis sous cette bienveillante douche, j'entends claquer la porte d'entrée, toujours aussi douce, Lolo. Elle entre encore dans une nouvelle galère... elle ne va pas être facile à vivre. Il faut dire que nous les collectionnons. Je vais y faire très attention ! Quand c'est moi qui ai des problèmes, elle est très prévenante. Et pour Julie et Julien quoi penser ! C'est, de nouveau, un drame de vie, eux qui n'ont jamais rien demandé à qui que ce soit, ils accumulent les emmerdements.

— Allez ma puce ! En voiture ! Tu conduis ?

— Non, je préfère que ce soit toi ! Je suis un peu énervée !
Pas certaine de ne pas prendre de risque.

— Pas de problème ! Cela s'arrangera, tu verras !

— Je n'y crois pas ce coup-ci ! Non, je ne le sens pas !

Ma Lolo se renferme sur elle-même, plus un mot avant de rejoindre le Jeannot. Elle est ainsi quand elle craint de ne pas maîtriser les évènements. Lolo est très sensible, elle ne changera pas ! Quelque part, je la comprends, je pose ma main sur sa cuisse... sur le jean, juste pour qu'elle comprenne que je suis bien là avec elle. Cela suffit, c'est certain, pour l'instant, je ressens bien ses muscles se détendre. Elle n'est pas là, mais je la sens. Cela fait quelque temps que nous ne nous sommes pas retrouvées chez Ginette, ce bar restaurant de nos débuts à toutes deux, nos premiers émois et bien plus, ensuite.

— Regarde Lolo ! Le Jeannot est déjà installé !

— C'est une personne respectueuse, jamais en retard...cela devient si rare, chez les flics aussi. Il est de la vieille école, sur le terrain, toujours sur le terrain, lui ne compte pas ses heures.

— Tu as raison, tu as raison... et pourtant, ce n'est plus tout à fait cela maintenant !

— C'est un phénomène de notre civilisation ! Tu te souviens de l'affaire de la petite syndicaliste ?

— Oui, le petit cadre qui lui a pourri la vie, n'était pas un gros travailleur !

— Bonjour Jeannot ! Tu ne changes pas, dis donc ! Toujours avec la gabardine de Columbo !

— Angélique bonjour, arrête tes moqueries ! Vous non plus, vous ne changez pas ! Toujours aussi belles les filles !

— Bonjour Jean ! Comment vas-tu ? Bientôt la retraite ?

— Je ne suis pas pressé ! Mais prenez le temps de vous installer, que voulez-vous boire ? Thé vert... ? Comme d'habitude !

— Tout à fait ! Cela fait plaisir de te revoir ! Chacun est occupé à sa vie et puis le temps passe...

— Je n'en ai pas beaucoup les filles... de temps. Le petit Cogachi... c'est galère... nous n'y allons qu'en urgence extrême et en grand renfort... souvent pour sécuriser les pompiers !

— C'est bien l'image que nous en avons ! Mais comment faire pour Julie ?

— Nous ne pouvons pas engager une grosse équipe rien que pour quelqu'un qui ne répond pas au téléphone... mais j'ai tout de même deux bonnes nouvelles. La première, c'est que nous avons une planque dans un studio juste en face de l'immeuble de Julie, de l'autre côté de la cité. Nous surveillons ce qui s'y passe, pour déterminer, qui fait quoi dans ce micmac et je pourrais emmener une journaliste... Angélique par exemple ! Si elle veut bien, le matin du procès, après-demain, pour qu'un journal puisse témoigner de l'importance des trafics dans le journal du lendemain et pour que cela ne gêne en rien le

déroulement du procès, bien sensible. Nous avons besoin des médias pour que les citoyens sachent vraiment ce qui s'y passe... c'est notre époque, n'est-ce pas ?

— Et la deuxième nouvelle ?

— Une descente d'envergure est planifiée, le lendemain du procès... Ce sont bientôt les élections, il suffit d'appuyer où cela fait mal pour que les élus se bougent un peu le cul. Tu me disais que Julien ne peut pas joindre sa sœur par téléphone !

— C'est cela... oui !

— Pour le téléphone fixe, c'est certain, tous les câbles en fibres optiques sont coupés dans les immeubles du quartier, dont celui de Julie, pour empêcher les habitants du quartier d'appeler la police...

— Et pour les portables ?

— Ils utilisent des brouilleurs, ce qui isole tous les habitants du petit Cogachi !

— Julie appelait bien avant pour autant !

— Il y a des périodes de la journée où le réseau des mobiles n'est pas brouillé, le matin notamment, quand le trafic est au plus bas. Même cette racaille doit dormir, les trafiquants n'habitent pas tous dans ces immeubles.

— Je viens avec toi après-demain matin ! Pierre va se réjouir de publier un article là-dessus... pas très bon pour les élus, tout cela !

— Ils cherchent bien les emmerdes ceux-ci, certain que cela va secouer le cocotier ! Je vais m'en prendre plein la tête... mais j'ai l'habitude et qu'est-ce que je risque ? Une retraite anticipée ? Alors que je peux y prétendre depuis quelques mois déjà !

— C'est courageux Jean, très courageux, rien ne m'étonne de toi. Il reste encore des personnes de bonne foi dans la police !... À quelle heure ?

— Je passe te prendre à six heures si tu le veux bien ! Je vous laisse les filles ! À mercredi, Angélique !

— Merci Jean... merci d'avance ! Bonne journée... C'est un grand plaisir de t'avoir comme ami !

— À mercredi !

Le Jeannot fuit les compliments comme il fuit tout ce qui est cirage de pompes. C'est un homme intègre et honnête, c'est une personne respectée, certes pas par tous ses collègues. Il est aussi respectable, tous les flics n'ont pas ses valeurs humaines ! Le visage de ma Lolo s'est radouci, les propos de Jean l'ont quelque peu rassurée ? Vrai qu'elle souhaiterait que tout aille plus vite, une descente dans l'après-midi même, elle s'en mordille les lèvres, dans un silence un peu acide. Elle daigne me regarder de nouveau avec un sourire un peu forcé, un sourire inavoué, un regard perdu. Elle cherche des réponses à des questions qu'elle n'arrive pas à formuler. Elle est belle quand elle est si fragile, elle ressemble à mes nuits, noires et si

profondes aussi. Je ne me lasserai pas de la regarder ainsi... si les obligations de la vie ne nous rappelaient pas au temps... ce temps qui ne nous laisse jamais en paix, ce temps qui passe sans toujours passer, comme nous le souhaiterions ! Elle suinte du front, c'est un marathon mental qu'elle a parcouru. Lolo souffre du mal des autres, pas de tous les autres, non, de ceux qui sont blessés par cette civilisation d'égotistes êtres, ne vivant que de l'apparence d'être, d'être des êtres différents, mais sans saveur. Il est encore le matin, elle n'a pas pris le temps de s'arranger comme on le dit chez les transparents. Elle est fraîche comme une rose d'un matin trop frisquet et qui vient de s'alourdir des outrages d'une pluie pas très décente. Mais où donc est la décence quand on entend les souffrances des autres ?

— Ne me regarde pas ainsi ma puce ! J'ai le sentiment d'être nue. Avec toi, cela ne me gêne pas, non bien entendu, mais ici même bien couverte, je suis gênée !

— J'aime à te voir comme cela ma Lolo, tu me sembles si délicate que je voudrais te protéger de tous tes maux !

— Tu es mignonne, ma Lili, tu me considères, tu me protèges, je suis accro à toi...

— Mais ma Lolo, c'est ainsi pour moi... je pense que nous sommes un couple qui se respecte et cela est le plus important, non ?

— Tu as bien raison ! J'ai l'impression que ma vie a commencé le jour où je t'ai rencontrée... pourtant j'ai dû aimer un homme pour avoir eu deux si mignons garçons avec lui.

— Sans doute... mais était-ce bien de l'amour et était-ce réciproque ? Qu'il t'ait oublié est une chose et encore, te connaissant si bien, il n'a pas su te reconnaître, tu as tant de valeur que je ne peux pas comprendre. Pour autant, s'il avait eu un peu de savoir humain, je ne serais pas là avec toi. Alors, je vais être égoïste à mon tour, c'est tant mieux qu'il n'ait pas de valeur ce mec. Mais quand tu vois comme il a abandonné ses petits garçons, on peut bien douter de ses valeurs humaines.

Elle sourit plus sincèrement, ses doigts viennent croiser les miens pour mieux entrelacer nos ressentis, sa tête répand sa chevelure brune sur mon épaule, elle se laisse aller à quelques douceurs discrètes, j'aime bien ces situations, j'ai l'impression de lui être nécessaire et utile. C'est peut-être cela l'amour ! Ce profond sentiment d'être essentiel à l'autre sans avoir besoin de crier sur les toits des "je t'aime" frelatés et bien souvent hypocrites.

— Alors, les filles ! On revient chez Ginette !

— Quel plaisir de vous revoir Ginette ! Tant de bons moments passés chez vous !

— Quel plaisir aussi pour moi ! Vous revoir ainsi, toujours ensemble, amoureuses presque comme au premier jour, je peux m'asseoir ?

— Bien entendu, vous êtes toujours chez vous !

— De moins en moins. Cendrine assume très bien toute seule, elle est en cuisine, comme moi à une autre époque ! Vous reprenez quelque chose ?

— Merci Ginette ! Nous n'avons pas encore bu tout notre thé ! Il est bien aimable, le petit mignon qui fait le service !

— C'est un orphelin qui va faire son apprentissage avec la petite !

— Elle est comme vous la petite, à donner sa chance à des mômes en difficulté de vie.

— Elle a vécu cela, elle comprend ! Moi, je prends un café avec vous ! Si cela ne vous gêne pas !

— Comment pouvez-vous dire cela, Ginette ! Hein ma Lolo ?

— Nous avons passé tant de moments ici, sur cette table, protégées des regards indiscrets, c'est un grand plaisir de partager un peu de temps avec vous !

Lolo devient moins friable, elle reprend ses esprits, la présence de Ginette y est sans doute pour quelque chose sans pour autant que celle-ci ne comprenne l'importance de l'instant. Je la laisse converser avec Gigi, je n'écoute qu'à peine leurs propos qui sont sans doute plus de courtoisie que d'importance. Ma Lolo aime être ainsi aussi, moins stressée, plus dans un moment de moindre importance et malgré tout, cela lui permet d'oublier un peu ses responsabilités. Elle resplendit plus encore quand un rayon de soleil hasardeux

daigne enfin éclairer son minois. Et le temps s'égare comme un train perdu sur une horloge aux aiguilles suspendues. Il faut s'y remettre et quitter l'endroit...

— Désolées, Ginette, il nous faut retrouver nos impératifs, les petiots notamment...

— Je comprends bien les filles, je comprends bien ! Quel bon moment passé avec vous ! Saluez bien vos mamans aussi !

— Nous n'y manquerons pas Ginette ! Merci pour elles.

Chapitre 2 : Visite à Julien

Ma Lolo et moi sommes devant l'indélicatesse d'un temps qui se refuse aux yeux. Cette prison est vraiment un endroit hideux, repoussant le regard. C'est une si vieille bâtisse enclose de murs si hauts qu'ils préservent la conscience de ceux qui vivent à l'extérieur, au jour, pour qu'ici reste la nuit, une nuit presque perpétuelle !

Les pierres sont noircies par l'humeur du temps, de ses pluies et de bien d'autres outrages. Ici, règne une impression d'éternité, comme si l'endroit avait toujours existé, loin du regard et pourtant si près des yeux. Et pourtant, ce n'est que la préventive ici, donc pour de petites condamnations ou pour les attentes d'un procès toujours appréhendé.

L'accueil y est toujours frustrant, à croire que le personnel y est plus enfermé que les condamnés. Après les premières formalités fastidieuses, mais d'usage, nous attendons devant une autre porte qu'elle veuille bien s'ouvrir. Nous sommes accompagnées pour un petit voyage dans les coursives bien tristes de l'endroit. Enfin, nous retrouvons Julien dans une salle exigüe, sans fenêtre, éclairée seulement par une lampe indifférente et bien poussive, les économies d'énergie ne sont pas pour l'endroit. Il est déjà assis, ne s'est même pas retourné. La tête entre les mains, il n'attend rien de nous, c'est certain. Le

silence des mots est plus lourd que le silence du temps. La porte se referme dans ses douleurs, les lourds gonds sont oubliés des lubrifiants, comme tout ce qui ne fonctionne pas dans notre société.

— Bonjour Julien ! Lolo essaie de détendre un peu l’atmosphère. Comme elle est ainsi, bien souvent quand elle ne maîtrise pas le temps, elle se fait toute douce, presque mielleuse au point que ces mots sont presque inaudibles. Clin d’œil au temps

— ... Bonjour... Julien... !

— ... Ah ! ... Laurence...

Il ne lève qu’à peine la tête, le cheveu mi-long enfoui dans ses mains, tremblantes, enfermé dans son monde qu’il ne veut pas quitter. Le visage se dévoile un peu, blême, dégageant une tristesse insidieuse, les doigts de la main blancs, les ongles rognés. Les yeux sont rouges du manque de larme, la paupière est lourde bordant des cernes dus aux heures de nuit effacées. Il est marqué, les lèvres asséchées n’ont plus le courage du mot. Je n’ose rien dire de peur d’une maladresse. Lolo sait bien le faire. Elle lui passe la main sur l’épaule avec une grande délicatesse !

— Tu as des nouvelles ?

— De Julie et Juliette... non pas encore... Il n’est pas possible de rentrer dans le quartier pour un étranger, sans être sérieusement accompagné par la police !

— ...je comprends... mais ma sœur Julie et ma Juliette !
Qu'est-ce qui se passe... ? je ressens bien qu'un drame s'est
passé !

— Nous avons contacté un ami inspecteur qui tente de faire
bouger ses responsables pour que ça bouge et vite.
Normalement, il y a une opération d'envergure dans trois jours,
avec une grande priorité pour Jean, votre appartement.

— Encore trois jours !... Ce n'est pas possible Laurence !...
Ce n'est pas possible !... Je suis certain que de toutes les façons
il est trop tard !... Mes deux amours...

— Julien... nous ne pouvons rien faire de plus pour
l'instant !

— J'en suis conscient... vous faites déjà tant pour moi... je
comprends... mais je souffre de ne rien savoir et je crains aussi
de savoir...

— Julien, il faut que nous parlions d'après-demain !

— D'après-demain... je m'en fous... je m'en fous... quelle
importance ce qui m'arrive !... Quelle importance !

— Je te comprends Julien... je comprends ! Il serait bien
pour autant que nous continuions à préparer ta défense. Cela
fera bientôt deux ans que tu es là et à la vue des faits, je pense
que nous pouvons engager une demande de liberté
conditionnelle au plus tôt et l'obtenir peut-être même au procès.
Ce sera plus facile pour toi dehors pour nous aider à rechercher
une vérité.

Là, elle l'a touché, Julien se redresse un peu plus. Et même si Lolo lui en avait déjà parlé, il retrouve une petite lueur dans le regard, une étincelle.

— Que pourrais-je faire de plus ? Jamais Julie ne m'aurait laissé sans nouvelle. Alors, être libre me donnera quoi ! De toute façon, je n'aurai pas le droit de revenir chez moi, n'est-ce pas ?

— C'est certain ! Mais il ne faut pas envisager le pire pour autant ! Il est vrai que cela m'est facile de le dire ainsi !

— Je n'ai pas le moral...non ! Mais je suis bien conscient !... Que faire donc pour le procès ?

— Il te suffit de me laisser parler, sauf quand le juge te le demandera expressément. J'ai suffisamment d'arguments et de documents, de témoignages en ta faveur. Et je suis certaine que nombre de tes amis, voisins et connaissances seront présents pour te soutenir. Je pense que, pour la victime, ce sera aussi le cas. Dans ces milieux parallèles des banlieues déshéritées, les voyous se serrent aussi les coudes, quoique... se montrer ainsi à un tribunal va en refroidir quelques-uns. Je t'ai amené des vêtements plus seyants, il serait bon aussi que tu te rases. Je sais que c'est très hypocrite, mais il te faut paraître à ton avantage !

— Quelle importance !... Mais... oui... par respect pour tout ce que vous faites pour moi... pour le reste, je m'en moque !

Il se rassoit, tout pèse trop sur le bonhomme. Bien entendu, ce geste regretté sur la victime... mais bien plus du manque de nouvelles de Julie et Juliette.

Nous restons avec lui encore jusqu'au bout de la visite. Lolo est très prévenante avec lui. Elle le sent bien faible pour se présenter devant une cour de justice. Elle le sent peu concerné par son procès, tout de lui est ailleurs ! C'est bien triste à constater, je connais bien Lolo, cela ne la démonte pas, elle s'adaptera aux circonstances. Elle sait bien préparer la défense de ses clients. Julien est loin de son destin, il est où il ne veut pas être, près des siens et rien d'autre ne compte, c'est de l'amour, une peine d'amour, une grande peine d'amour. Qui a souffert ainsi peut comprendre ? Il faut le quitter, nous n'avons pas le choix d'ailleurs et retourner chez nous, retrouver notre famille, havre de paix et de reconstruction. Lolo est plongée dans un silence inconfortable. Je n'aime pas quand elle se recroqueville ainsi, j'ai l'impression de ne lui plus être utile à quoi que ce soit ! Je ne peux pas trop la regarder, conduire en ville demande de l'attention. Malgré tout, je ne peux me résoudre à entendre ce vide de ses mots.

— Ma Lolo ! T'en fais une bouille !

— Je ne sais pas trop quoi penser. Julien n'est pas dans de bonnes conditions. Il est obnubilé par ses deux amours. Rien ne compte que cela ! Ce qui m'inquiète, ce n'est pas le tribunal, je pourrais peut-être demander un report... si nécessaire. Et pourtant, il ne faut pas que cela dure plus longtemps pour autant. Ce qui m'inquiète, c'est Julien, sa santé morale. J'espère qu'il ne fera pas une bêtise !

— Je comprends... je te comprends bien. On va juger un mec bien qui a fait une connerie, à la suite d'un harcèlement inacceptable. Et les empoisonneurs sont toujours dans le quartier à vendre leur dose de came presque impunément. Je ne pense pas que Julien fera une bêtise, il est si attaché à ses amours, que tant qu'il n'a pas de nouvelle d'elles, il restera debout.

— Tu as raison ma Lili ! Et comme tu dis... les vrais fautifs de cette situation sont dehors, excepté la victime bien entendu, qu'il ne faut pas oublier. J'espère que cette situation ne durera pas une éternité. Il faut se rendre compte que ce marché parallèle empêche grandement la vie dans le quartier, isolant la majorité des habitants de leurs proches. C'est d'autant plus grave quand tu es en détresse absolue !

— C'est un grand problème, c'est certain... c'est tout de même extraordinaire de constater que le matin, la vie y est presque normale. Les habitants peuvent souffler un peu, sortir, s'entraider pour faire les courses. Il y a des fourgons de commerçants ambulants qui se sont installés de l'autre côté du boulevard, pour approvisionner ces personnes qui ne veulent pas abandonner leur logement bien longtemps de crainte qu'il ne soit squatté. Et dès que les flics s'approchent, une meute de jeunes garçons, sortant de nulle part, caillasse les voitures de l'autorité. Il y a une organisation là-dedans, comme je t'en parlais hier au soir.

— Comment cela a-t-il pu se dégrader ainsi ?

— Le laxisme des autorités ! Tu sais, petit à petit, ce monde parallèle s'est créé, des personnes au chômage, pratiquement sans revenu et puis la source presque inépuisable de la drogue, du marché de la drogue. En même temps, l'état regroupait les flics dans des quartiers plus calmes et ils ne viennent plus très souvent dans les quartiers chauds...

— Maintenant, la population est prise en otage, une population déshéritée qui, quelquefois à bien du mal à survivre. Hier matin, j'ai été tourné autour des fourgons, c'est l'omerta. Dès que je pose une question, les têtes se tournent. Les gens marchent la tête basse comme si ils étaient coupables de quoi que ce soit. Pendant ce temps, chacun ignore et veut ignorer ce qui se passe ici, les politiques en premier lieu, bien entendu, les journalistes et tous ceux à qui ce trafic profite. Imagine ! Quand tu as besoin d'une infirmière, comme Julie, tu fais comment ?

— Julien m'a raconté, c'est l'hospitalisation le matin par la famille ou les amis ou les voisins !

— Et pourquoi Julie n'a pas quitté l'endroit ?

— Où veux-tu qu'ils aillent ma puce ? Peu de logements sociaux disponibles dans cette ville pour elle. Et puis, il faudrait déménager tous les habitants, ils veulent tous partir dans un coin plus tranquille. Alors, pourquoi l'un plus que l'autre ? De plus, la famille ou ce qu'il en reste a coupé les ponts depuis bien longtemps. Les amis ce n'est pas beaucoup mieux, surtout

depuis que Julien a occis le trafiquant. Même dans l'immeuble, certains ne lui parlent plus, la peur, la peur ma Lili !

— Julie aurait pu sortir avec sa fille et quitter l'endroit quand même !

— Elle marche à peine la petiote, elle a douze ans, pauvre petiote ! Et quoi faire ? Où dormir ? Julie n'aurait pris aucun risque pour sa fille !

— Je comprends... d'autant plus que Juliette a toujours vécu ici, alors, changer ses repères ! Et puis, dans le logement, elles ne risquaient pas grand-chose a priori !

— Ce n'est pas une vie facile... c'est évident ! Et les décisions radicales ne sont pas des plus faciles à prendre.

— Je comprends Lolo, je comprends... tous ces êtres à l'abandon, comme s'ils le méritaient, dans l'ignorance voulue des petits bourgeois qui veulent une vie tranquille. La merde... chez les autres, tu sais, comme pour les éoliennes et les centrales nucléaires, pas chez nous, chez les autres !

— Ce monde devient si égoïste ! Tu sais, nous ne sommes pas bien mieux. Ce quartier, nous l'avons ignoré aussi, ainsi que les gens y habitent !

— Lolo ! Nous passons beaucoup de temps à aider les autres ! Nous ne sommes tout de même pas responsables si la misère, qu'elle soit d'argent ou morale, ne cesse de se diluer partout, presque invisible, comme un virus malingre qui attend son heure ! C'est notre civilisation qui s'étirole !

— Quelquefois, je me dis qu'une petite révolution serait bien nécessaire pour casser ce cercle infernal !

— Tu sais bien ma Lolo que toutes les révolutions n'ont rien amené de beaucoup mieux, je pourrais t'en discuter pendant des heures... ce n'est pas le moment, c'est certain ! Il y a toujours des personnes qui profitent des systèmes pour s'enrichir... le pouvoir donne des ailes !

— C'est une façon de dire ! L'être humain est compliqué, l'argent lui pourrit les pensées !!!

— Une façon de dire ! Oui, quelque part ! Mais pas que, pour autant, mais surtout il le devient, de moins en moins, humain. La grande question est là, je pense !

De nouveau, plus rien, trou noir de Lolo ! Quand elle n'arrive pas à formuler une explication ou une solution, elle s'enferme, sans doute pour réfléchir... sans doute pour tenter de comprendre. Bon ! Nous approchons de la maison, rien ne sert à remettre de l'huile sur le feu ! Je la laisse mariner un peu avant de retrouver notre famille pour qu'elle se calme et retrouve une certaine sérénité. Mais en fait, je n'en sais rien, je ne sais pas ce qui se trame dans sa caboche, cela doit fuser de partout ou bien alors c'est le calme avant la tempête. Nous nous connaissons bien pour autant, elle est perdue dans ses certitudes, Laurence a besoin de projections saines pour comprendre. Elle pose sa tête sur mon épaule, pas très pratique pour conduire... elle a besoin de me sentir... elle a besoin de

moi... Tout devrait être propre sur le palier de sa vie, mais ce n'est pas le cas. Je comprends qu'elle ne comprenne pas, mais nous deux, nous ne pouvons pas remettre ce monde sur de meilleurs rails, si c'est le bon terme. Sa main s'égaré sur mon pantalon, sans gêne, je sens son souffle dans mon cou et presque ses mots tus aussi, je la comprends, comme elle me comprend aussi. Je suis bien plus expressive, plus extravertie. Lolo c'est plus l'opposé, il faut tenter de deviner ce qui ne va pas. Nous passons notre temps à nous occuper de handicapés sociaux, sans pouvoir se dire si demain sera plus bleu. Non, demain c'est toujours pire ! Et voilà ce qui gêne ma Lolo, rien ne sert d'exemple pour que cela soit mieux, ce n'est pas un constat négatif, non, c'est une certitude, cette civilisation choit dans son agonie entraînant les plus faibles plus vite encore... mais, il est aussi certain que le reste suivra après. Cela a toujours été ainsi. Chaque civilisation s'est écroulée sur elle-même, laissant un vide précaire pour qu'une autre naisse sur les ruines encore fumantes de celle-ci.

Nous sommes devant la porte du garage, il est bien temps de quitter cette situation dérangeante et retrouver les cris des deux garçons. C'est claque dans la gueule assurée, de passer de la nuit au jour, sans une aurore, sans préavis, mais cela va nous faire du bien ! C'est aussi cela, la vie...

Chapitre 3 : La planque

J'ai rejoint, avec Jean, la planque de la police dans un immeuble situé à quelque deux cents mètres du petit Cogachi. Un boulevard sépare les deux quartiers. L'immeuble sera bientôt détruit pour reconstruire des logements sociaux. Les politiques veulent se redonner une bonne conscience, peut-être aussi pour encore des passe-droits. Presque toutes les ouvertures du bas et des étages sont murées pour éviter les intrusions, surtout pour éviter que des sans-abri ne viennent pas squatter l'endroit, excepté une porte blindée de chez blindée, dont l'accès est privilégié. Nous montons au quatrième étage, bien entendu sans ascenseur.

— Bonjour les gars !

— Salut Jean ! Bonjour Angélique !

— Comment cela va aujourd'hui ?

— Rien de spécial ! Un peu de mouvement, mais rien de nouveau... cela viendra, il faut être patient...

L'appartement est dans un état déplorable, inhabité depuis belle lurette, les fenêtres du dernier étage sont cassées, on comprend que tout ici a été pillé. De la salle de bain, il ne reste rien, rien que les trous d'évacuation, tous les conduits sont arrachés. Deux ouvertures béantes laissent une ouverture visuelle sur le petit Cogachi. Un film plastique opaque est tendu dans les restes des huisseries, ce qui rend invisible ce qui se

passé ici de l'extérieur. Et vu de l'extérieur, c'est une couleur comme celle des murs qui se voit, ce qui fait que de loin, on ne voit qu'un mur entier. Deux trous sont dans ce film, un pour un appareil photo de jour avec un objectif démesuré, l'autre pour un appareil infrarouge haute performance qui peut révéler des activités nocturnes à grande distance. Il y a aussi une longue-vue à côté des deux engins, pour scruter ce qui se passe de l'autre côté.

— Angélique ! Je te rappelle que nous acceptons ta présence sous cette condition : rien de ce que tu verras ici ne doit faire l'objet d'un article ou d'une communication avant trois jours, le lendemain de l'opération nettoyage !

— C'est d'accord Jean ! Pierre a signé et a donné son accord et tu sais comme il est respectueux de ses engagements !

— Je sais, mais je préfère le rappeler, il ne faudrait pas foirer l'opération prochaine !

— Mais pourquoi prendre des photos ? Quand vous viendrez, il suffira d'arrêter tout le monde et d'embarquer tout ce que vous trouverez du trafic !

— Ce n'est pas comme cela que cela se passe. Certes, il y aura sans doute des flags, mais nous n'y croyons pas. Quand nous arrêterons ces jeunes trafiquants, peu auront quoi que ce soit sur eux, les doses seront planquées dans un coin, jetées dans les chiottes ou dans les caniveaux, il y aura peu de preuve. Alors, nous préparons un dossier de photos, preuves du trafic et

surtout des visages de chacune des personnes liées au trafic, notamment quand ils rencontrent d'autres de l'extérieur, des trafiquants, bien entendu, mais aussi des acheteurs et surtout ceux qui viennent livrer la marchandise. Il n'est pas aisé de trouver des preuves irréfutables, mais en connaissant bien les personnes, on peut faire pression après. Enfin, c'est très compliqué, ils sont tous rodés au business. Il y a aussi autre chose d'intéressant qui se passe dans le quartier, il y a une autre bande qui veut prendre le pouvoir, des jeunes d'ici, ceux qui ont caillassé les deux voitures de police, le jour de l'arrestation de Julien ! Mais ceux, avec qui il s'est battu, eux, sont du quartier plus loin. Ils se sont installés, il y a quelques mois, environ deux ans et sèment la terreur ici... il semble que cela ne va pas durer, un bain de sang est à prévoir.

— Bob ! Tu peux montrer à Angélique ce qu'on voit à la lunette et les photos ?

— Bien entendu !

— Mais vous ne les suivez pas, ces personnes-là, par les SMS ou les téléphones ou autres choses, je ne sais pas, vous avez des spécialistes ?

— Ils sont malins... très malins, les nouveaux délinquants, ils n'utilisent plus ces moyens pour le trafic, seulement pour leur vie personnelle. Là, regarde sur cette photo, les deux jeunes ! Regarde leurs doigts ! Ils communiquent dans une langue des mains qu'ils ont créée, un peu comme les malentendants, mais

avec des signes simples qui ne peuvent être prétexte à une erreur de compréhension. Ils sont plus en avance que la bande qui est installée aujourd'hui, qui se débrouille plus simplement.

— Mon Dieu, qu'ils sont inventifs ces jeunes !

— Il ne faut pas s'y fier, les responsables de leur groupe sont invisibles et sont certainement plus âgés. L'argent du trafic est très lucratif. Quand ils auront repris le pouvoir ici, un même de vingt ans, voire moins, pourra gagner en une journée ce que toi, tu gagnes en un mois et ce, sans travailler, quoique, eux, ils appellent ça leur job !

— Comme les footballeurs ! La valeur du travail et le respect de celui-ci ont disparu. Chacun, on va dire que beaucoup même souhaitent gagner énormément d'argent sans travailler, légalement ou pas d'ailleurs.

— Regarde par la lunette ! Juste en face ! Tu vois la grosse Allemande noire ! Si on peut dire ! Ces peigne-culs n'achètent que des grosses chiottes de frime. Ah, il y a de l'argent ! C'est certain !

— Ça y est ! Cela commence à s'activer ! Les habitants, qui étaient encore dehors, sont rentrés précipitamment chez eux. Ça bouge sérieux ! Les guetteurs sont en place, ils occupent le hall de l'entrée des deux premiers immeubles. Tu veux voir ça, Angélique ?

— Oui, oui, bien entendu, pour me faire une idée de ce qui se passe !

Je m'assois derrière la longue-vue. Et c'est bien vrai qu'il y a des groupes dans les halls. Difficile pour autant de deviner un trafic, ce n'est pas un étal de grande surface ! Tout est désert à l'entour ! J'ai l'impression de voir des personnes en simple discussion.

— Vous avez accès à internet ?

— Non, bien entendu ! Ni par la fibre optique ni par le téléphone hertzien. Mais nous avons une liaison satellite qui nous permet une discrétion totale et de communiquer avec le bureau.

— Il y a une voiture noire qui s'arrête !

— Montre un peu Angélique !... J'ai le numéro de la voiture ! Tu peux vérifier Bob ?

— C'est une voiture de service de la mairie, dites donc !

— J'ai pris le conducteur en photo, mais pas son passager. Il passe quelque chose dans la main du plus grand de la bande. Il y a un mec qui rentre dans le hall et en ressort déjà. Comme quoi, la came n'est pas planquée bien loin, dans une boîte à lettres du hall sans doute. Il redonne quelque chose au grand dadais qui le cache dans la main du passager, comme pour une poignée de main amicale. Et voilà, la voiture est repartie.

— Cela semble si simple !

— Tu vois Angélique ! Comme cela se passe, cela va vite ! T'imagines bien comment c'est difficile, dans ce cas d'établir un flag avec des preuves !

— Je comprends !

— J'agrandis la photo sur l'ordi ! C'est... le fils du maire !

— Montre Jeannot ! Mais comment le connais-tu ?

— Je l'ai déjà coincé pour infractions au code du travail. Il faisait travailler des sans-papiers pour son entreprise du bâtiment, sur un chantier obtenu par la mairie. Je ne sais pas comment il a obtenu ce chantier... par son père, a priori légal, mais sans doute encore des magouilles, nous n'avons rien trouvé pour autant. Il y a eu une plainte pour conflit d'intérêts et comme par hasard, elle a été classée sans suite.

— Pas propre le mec ! Là, c'est différent, nous avons des preuves qu'il fréquente le beau monde des trafiquants, pas de quoi l'inquiéter pour autant, cela nous servira pour faire pression plus tard !

— Je comprends bien votre démarche et la difficulté de faire tomber tout ce beau monde. Vous connaissez les trafiquants ?

— La plupart, oui ! Nous avons construit l'organigramme. Après-demain, nous descendrons chez chacun d'eux, en parallèle d'ici. Il ne faut pas qu'ils puissent communiquer entre eux.

Je suis dubitative, j'ai beaucoup de mal à comprendre qu'il faille attendre une opération d'envergure des forces de l'ordre pour confondre ce milieu, certaine que le lendemain tout recommencera comme avant ! Et en attendant, rien, et après, pas grand-chose non plus, quoi donc faire ? Le trafic dure

depuis quelques années sans que rien n'ait été fait pour le stopper.

Je reste encore avec Jean pour bien prendre conscience de l'ampleur du fléau de ce monde parallèle qui sévit pratiquement en toute impunité, la drogue circule presque comme n'importe quelle marchandise, et ce, aux yeux de tous, surtout bien entendu des élus et des forces de l'ordre. Et encore, nous sommes en fin de matinée, ce n'est pas le moment le plus actif de la journée et quand je dis la journée, c'est la journée complète, avec la nuit aussi, car le soir, c'est pire ! Un vrai supermarché de la drogue et de cigarette de contrebande, sans doute aussi des armes. J'en ressors, choquée, meurtrie, pas surprise pour autant, je m'en doutais bien, mais la réalité fait toujours mal et bien plus qu'aux yeux ! Être témoin de cette décadence de notre civilisation me fait mal ! Je pense aux garçons de ma Lolo, ils seront, un jour, approchés par ce système. J'ai l'impression de laisser une bombe désamorcée. Je suis très perturbée, heureusement que Lolo n'est pas là, elle n'a pas le droit de toute façon, il faut penser à Julien ! Je ne peux pas accepter son geste, mais je peux le comprendre. Il y a tant d'argent généré, que ce n'est pas étonnant de trouver un jeune flottant sur la rivière ou criblé de balles. Et encore, c'est ce qu'en parle la presse, mais tous ces autres, qui se détruisent avec cette merde, raccourcissent sérieusement leur vie. Je remercie Jean, il est bien une exception dans ce milieu, pas mieux loti de la police.

C'est un homme intègre et engagé, courageux même dans ses propos et dans son boulot, mais bien isolé par une hiérarchie à la botte des politiques dont on connaît la frilosité et c'est peu dire. Dans deux jours, il y aura cette descente massive des flics. Paraîtra alors, un article, qui me trotte déjà dans la tête, pour témoigner de ce drame étouffé. Cela ne me plaît pas, mais pas du tout... on se passerait bien de ce fléau, mais il est là, sournoise maladie de notre société. À Pierre non plus, cela ne lui plaira pas, un article qui fera l'écho de cette descente : "*Vous voyez bien que nous sommes là pour vous protéger de ces trafics !*" Mais non, mon article parlera du pourquoi cela, du pourquoi nous en arrivons à cette déchéance et comment ce laxisme qui engraisse le monstre ? Il y aura bientôt des élections, il faut que le citoyen soit informé objectivement de la situation et de qui sont, les vrais coupables.

— Je vous dérange Angélique ?

— Non, non, je me remets difficilement de ce que j'ai vu ici !

— Voyez Angélique ! Deux autres voitures ! Notez bien que ces bagnoles ne sont pas des poubelles. Le trafic rapporte beaucoup d'argent. La plupart des trafiquants viennent de la ville pour revendre aux coins des rues, dans certains bars même. Quelquefois, pour les drogues dures, ils les recourent avec des produits chimiques, c'est encore plus dangereux ! Des milliers d'euros circulent sans beaucoup de risques et avec peu de possibilités de les prendre sur le coup.

— Il semble bien que cette organisation s'arrange de toutes les décisions prises dans le passé. Il n'y a plus rien dans ce quartier, tous les commerces sont fermés !

— Nous, les flics, n'y venons même plus, excepté quand les pompiers le demandent ou bien quand la télévision veut bien faire un petit reportage, soi-disant pour rassurer une population pas très dupe sur l'intention.

— J'en suis bien consciente ! Mais comment faire ? ... Je vous remercie... j'en ai vu suffisamment pour écrire un article décoiffant ! Et quelque part... il n'y a rien de surprenant, à force de jouer les aveugles...

Chapitre 4 : Julien au tribunal

Je vois Lolo très tendue sur le parvis... elle est nerveuse, ce n'est pas dans ses habitudes. Sa crainte est que l'affaire de Julien ne soit pas traitée par le tribunal correctionnel, mais renvoyée aux assises. Elle s'extirpe par une petite porte pour se revêtir de sa robe noire... elle est belle ainsi... trop belle...

Le tribunal est une vieille bâtisse du style colonial, dont la façade est ornée de six grosses colonnes en pierre locale, surmontées d'un chapiteau un peu austère. Il est si vieux que la façade ne reflète plus l'éclat du soleil comme autrefois. Il nécessiterait un sérieux ravalement... la salle d'audience du tribunal correctionnel est assez grande, très haute de plafond avec toujours des traces de vétusté. Une lumière sourde, presque indescriptible, baigne l'endroit, amplifiant l'impression d'être en un lieu qui ne devrait pas exister. Les pierres semblent pétrifiées par le temps, elles se chuchotent pour que rien ne s'oublie des hontes qui se voient ici. Un rayon de soleil, pas rancunier, traverse les vitres hautes révélant d'infimes poussières qui jouent avec les photons. La salle est plus que remplie, certains restent dans le couloir derrière la grande porte, attendant que leur tour vienne. C'est assez cocasse, cette organisation, chacun est convoqué à quatorze heures sans savoir à quelle heure il passera, sachant que personne ne sait

non plus combien de temps prendra chaque affaire. Les sessions peuvent s'éterniser tard dans la nuit. Les avocats, eux, savent à quel tour passe leur client. Lolo, m'a indiqué que l'affaire de Julien passerait en troisième. Ce qui est très bien pour chacun. Chose rare, Julien, n'est pas seul, il est accompagné de deux flics pas très motivés, mais il n'est pas menotté. Son affaire est complexe, très complexe. La rumeur publique s'est acharnée contre lui et sa sœur, à un tel point qu'il fut placé en détention provisoire, en maison d'arrêt, surtout pour sa protection. Les trois juges siègent sur un bureau face au public et face à la barre. À droite, le procureur et la partie civile. À gauche, se présentent les prévenus, chacun à leur tour et leur avocat quand ils en ont un. Les deux premières affaires traitent d'infractions routières, certes importantes, mais point suffisamment pour me motiver à les écouter. J'attends patiemment, avec une certaine appréhension, le passage de Julien.

Entre chaque affaire, la salle se vide, plus ou moins et se remplit de nouveau, dans un bruit de chaises et de chaussures assez gênant. Le président patiente pour demander le calme le plus complet. La salle est bien pleine de personnes fidèles à Julien, mais aussi d'autres, bien plus énervées, amies et amis de la famille de la victime de Julien.

— Monsieur Menveux s'il vous plaît ! Veuillez décliner votre identité et la date et le lieu de votre naissance !

— Julien Menveux, né à Naec, le 29 février 1991 !

— Monsieur Menveux, votre affaire n'est pas simple !
Comprenez-vous que vous êtes responsable du décès d'une
personne ?

— Oui, Monsieur le Président ! Je le regrette sincèrement...
c'est un accident... un accident !

— Monsieur le Procureur est-ce donc votre avis ?

— Merci Monsieur le Président ! Un accident, vous dites !
Mais vous avez frappé ce monsieur avant qu'il ne tombe ! Sans
ce geste, il serait encore de ce monde ! N'est-ce pas ?

— Monsieur le Président, permettez que je réponde à
monsieur le procureur ?

— Oui, maître Raucene !

— Mesdames et messieurs de la cour ! Certes, Monsieur le
Procureur a raison ! Et mon client, comme il vous l'a dit,
regrette sincèrement son geste, mais quand on subit un
harcèlement moral depuis des mois, on peut comprendre que
l'on perde ses nerfs.

— Maître Raucene ! Ce coup a entraîné la mort tout de
même !

— Mon client n'est pas un homme violent. Jamais dans le
passé, il n'a eu un geste de violence envers qui que ce soit. Il ne
supportait plus cet acharnement, ce harcèlement de personnes
mal intentionnées !

— Mal intentionnées ! Pourquoi elle gueule la greluche ? Il baisait sa chienne de frangine et il lui a fait un chiard ! C'est normal que vous laissez des pervers dans le quartier !

— Ouais, c'est grave !!!

L'ambiance s'électrise d'un seul coup, un mal rasé du clan de la victime est debout, bousculant les sièges et tout autour, des voix s'élèvent avec la violence d'une rancune à peine voilée. Cela devient malsain, la colère explose de bouches qui ont attendu tant de temps avant de vomir des propos ressassés depuis presque deux ans, il y a de la violence dans le ton et bien ailleurs.

— La gamine est tarée, c'est preuve qu'il l'a niquée !

— Taisez-vous dans la salle ! TAISEZ-vous ! Ou je vous fais évacuer, silence !

Le président montre son autorité, pas certain que cela suffise pour la suite. La tension monte dans la salle, certains se lèvent, invectivent, menacent, défient du regard, l'index menaçant. Les proches de la victime sont outrageusement énervés, sans doute une réaction délibérée pour influencer les juges dès le début du procès. Je ne comprends même plus ce qui se vocifère, s'insulte, la mèche est allumée. On pourrait se penser à l'époque des chasses aux sorcières, quand la populace inculte réclamait le bûcher. Une certaine peur s'affiche sur d'autres visages peu habitués à la brutalité des mots et à cette agitation à la limite de la violence. La police entre dans l'arène avec une certaine

discrétion pour l'instant, prenant position au fond de la salle tout près des portes, histoire sans doute de montrer qu'ils sont là et pas pour rien. Cela a le mérite de calmer un tant soit peu le propos, mais tout reste explosif....

— TAISEZ-vous ! SILENCE... ! SILENCE... !

Les coups de marteau pleuvent sur le bureau... l'assemblée est tout encore excitée et prête à s'enflammer de nouveau, les regards sont noirs, les lèvres agitées, certains tentent d'évacuer la salle par peur de pire.

— Bon ! Tout le monde est de nouveau assis.

— Reprenons ! Ou je fais évacuer la salle, SILENCE... !

Quelques flics se rapprochent du clan de la victime !

Ma Lolo est debout, blême, prête à mordre. L'avocat de la partie civile reste étonnamment muet et discret, il attend son moment, il se lève !

— Monsieur le Président, nous demandons le report de ce procès aux assises, c'est un crime monsieur le président ! C'est un crime !

Lolo a la bougeotte. Elle va mordre, c'est certain. Ordinairement, c'est une femme très calme, si calme, mais quand on dépasse les limites d'une équité, elle mord ! Elle connaît son dossier par cœur, elle y pensait tout le temps ! Elle l'a imaginé chaque nuit ce procès. Il lui tient particulièrement à cœur tant cette société est injuste envers certains, quand elle s'outrage des drames qu'elle a fomentés. Pour ma Lolo, il faut

toujours revenir à la faute première qui engage des situations extrêmes. Et ici, c'est bien le cas, si les bons fonctionnaires de l'État avaient fait humainement leur boulot, il n'y aurait pas de procès, que ce soient les assistances sociales, les flics et tant d'autres...

— Monsieur le Président, si vous le permettez, je ne peux accepter des fausses injures ainsi, des propos qui salissent une famille certes particulière, mais une famille quand même. Je voudrais vous faire suivre ces analyses ADN de mon client, de sa sœur et de la petite fille. Elles montrent clairement que mon client n'est pas le père de la petite fille de sa sœur et que les propos répandus par de mauvaises langues n'ont, en aucun cas, lieu d'exister. Et que quelque part, l'origine de ce procès est bien dans une dénonciation calomnieuse de personnes mal complaisantes. Et on en analyse les conséquences.

— Merci maître !

Je vois ma Lolo, certaine d'elle, comme bien souvent, la tête bien haute, elle prend physiquement de la place, elle en impose, elle est bien connue pour sa droiture et pour la défense des opprimés. Elle est très à cheval sur les détails de la vérité et n'accepte jamais que l'on salisse ou dénigre quelqu'un avec des propos diffamants. Elle est plus calme que précédemment, dans son sujet, plus droite dans sa robe. Je souris à la regarder ainsi, cela me conforte dans les sentiments sincères que j'éprouve pour elle, elle est belle ainsi ! De plus loin, je peux la regarder

différemment, elle n'est plus seulement à moi, mais à tous ceux qui la regardent, mais c'est toujours ma Lolo, j'en souris malgré le dramatique de la situation.

— C'est guignol ! Des mensonges ! Des faux papiers !

— Monsieur ! Je vous ai déjà demandé le calme, nous ne sommes pas dans la rue ici, un peu de respect s'il vous plaît !

— Connard ! Va te faire... empaffer !

Il n'eut pas le temps d'en rajouter que deux flics l'avaient empoigné pour le sortir de la salle. Il hurlait... des propos peu compréhensibles dans un jargon des banlieues oubliées.

— Monsieur ! Vous serez poursuivi pour outrage envers la cour, vous paraîtrez en procédure d'urgence !

Un brouhaha inaudible remplit la salle, les proches du garnement s'énervent, sans pour autant invectiver les juges. C'est une cacophonie indescriptible qui envahit la salle, chaque parti toise l'autre, ceux de la victime, plus virulents que ceux venus défendre l'honorabilité de Julien.

— Mesdames, messieurs SILENCE ! SILENCE ! s'il vous plaît ou je fais évacuer la salle, pour un huis clos !... Suspension de séance pour un quart d'heure !

La cour et les avocats se retirent un moment Il faut bien un bon quart d'heure pour que l'assemblée retrouve un certain calme... Chacun lorgne les autres pour tenter de peser sur une ambiance plus saine. Les chuchotements et le bruit des chaises

et des talons sur le sol suivent tout aussi désagréables. C'est un foutoir indicible. L'huissier se dresse.

— Mesdames et messieurs la Cour !

— Mesdames, messieurs SILENCE s'il vous plaît ! Silence !

Le président revient bien décidé à en finir avec ce bordel. Enfin, un calme plus révérencieux s'installe, le premier juge garde un flegmatisme de circonstance.

— Monsieur l'Avocat de la partie civile ! Non ! Il n'y aura pas transfert de ce procès aux assises. Quelque part, s'il y avait un petit doute dans mon esprit, vous et ce monsieur, vous l'avez écarté. Vous avez tenté de nous influencer, c'est inacceptable, j'en ferai part à l'ordre des avocats ! Comprenez-vous Maître Rivaistre !

— Oui, Monsieur le Président, bien entendu !

Il a pris une claque dans la gueule, le beau pingouin, son allure de beau gosse déguisé s'effrite, son regard aussi. Ma Lolo garde son calme, elle n'aime pas afficher une quelconque arrogance, sachant que tout peut encore évoluer et ne connaissant pas les atouts que son confrère garde dans sa manche.

— Revenons donc à ces analyses ADN ! Ces documents seront analysés par les experts du tribunal !

— Monsieur le Président ! C'est déjà fait, ils sont authentifiés !

— Comment cela se fait ? Je ne trouve aucune trace dans le dossier !

— Je ne sais pas comment vous dire Monsieur le Président, ces documents ont été authentifiés par les services de police !

— Merci Maître Raucene !

— Monsieur le Président, nous avons reçu ces documents ce matin !

— Monsieur le Procureur ! Vous ne pouviez pas le dire avant, cela aurait peut-être évité ce qui s'est passé !

— Je suis désolé, Monsieur le Président !

— Bon, bon ! Pouvez-vous nous lire donc les conclusions des services de police ?

— Bien entendu : ‘À la suite d’une plainte sur la famille Menveux, une prise de salive des trois membres de la famille soit Julie, Julien et Juliette a été effectuée le 30 février 2021, en nos locaux de la police judiciaire. Les résultats sont indéniables, Julien Menveux n’est pas le père de Juliette. Certes, les ADN’s de Julie et de Julien sont proches, bien normal, ils sont de vrais jumeaux, mais dans l’ADN de la petite Juliette, nous trouvons trace d’un géniteur qui, je vous le répète, n’est pas monsieur Menveux.

— Merci Monsieur le Procureur ! Revenons par où aurait dû démarrer le procès. Monsieur le Procureur, pouvez-vous nous rappeler les faits ?

— Oui Monsieur le Président ! Donc, nous sommes le 31 juin 2019, vers 19 heures, devant l'entrée de l'immeuble sis au 36 impasse George Bozzo. Selon le rapport de police, monsieur Menveux rentrait de son travail. Il travaille aux services des espaces verts de la ville. Dixit monsieur Menveux, c'est le rapport qui le dit, Monsieur Monsenge et deux de ses amis s'en prirent à lui, le traitant de tous les noms, le sommant de quitter le quartier et le menaçant de squatter l'appartement qu'il occupe dans les logements sociaux de la ville. Il s'en suivit des menaces physiques, cela a été filmé par un habitant des lieux de son balcon au premier étage. La vidéo est assez nette pour que les faits soient bien avérés. À bout, monsieur Menveux décocha un violent coup de poing au visage de monsieur Monsenge qui perdit l'équilibre. Il tomba sur les marches, sa tête heurtant violemment l'une de celles-ci, ce qui provoqua une fracture du crâne, cause du décès. Un voisin qui filmait avec son téléphone, appela tout de suite la police. Les deux amis de monsieur Monsenge se jetèrent sur monsieur Menveux le rouant de coups, sans que pour autant, il ne soit bien blessé. C'est même le contraire qui s'est passé, ce sont eux qui furent blessés au visage, il faut dire que monsieur Menveux est un boxeur, certes amateur, mais reconnu. La police est arrivée sur les lieux. La suite fut plus compliquée. Une bande de jeunes du quartier en profitèrent et s'en prirent aux deux voitures de police brisant les vitres, les policiers se sont alors mis à l'abri un peu plus loin.

— Monsieur le Procureur ! Revenons donc à ce qui s'est passé avec les protagonistes s'il vous plaît !

— Bien, Monsieur le Président ! Comme je vous le disais donc, les deux amis de monsieur Monsenge, après avoir pris de nombreux coups du prévenu, sont partis... disons même se sont enfuis, au vu des vidéos prises par les habitants de l'immeuble. Seul monsieur Menveux est resté près du corps de monsieur Monsenge...

— Sans rien faire pour... ?

— Si... si, il a tenté de relever monsieur Monsenge, mais celui-ci ne bougeait plus, il était bien décédé. Puis il s'est assis sur les marches et il a appelé les pompiers. Personne n'est sorti de l'immeuble ! La bande du quartier, qui veillait à quelques dizaines de mètres, aux bruits des sirènes, s'est regroupée en attendant de caillasser les véhicules.

— Ils n'étaient donc plus que deux ?

— Oui Monsieur le Président !

— Monsieur le Procureur ! Pouvez-vous nous expliquer qui sont ces personnes qui perturbent le quartier ?

— Cela n'a rien à voir ! Vous embrouillez l'affaire !

— Maître Rivaistre ! Vous attendrez que je vous donne la parole ! Merci de ne plus interrompre ce tribunal. Nous devons connaître le périmètre de l'affaire pour mieux la comprendre.

— Eh bien, Monsieur le Président ! Il y a une bande du quartier voisin, dont monsieur Monsenge et ses deux amis sont

les leaders. Ces dealers ont transformé le quartier en commerce de tout ce qui est interdit, cigarettes de contrebande, drogues, médicaments et j'en passe. Mais depuis quelques mois, une deuxième bande veut prendre le contrôle de ces trafics, des jeunes du quartier, ces mêmes jeunes qui s'en sont pris aux véhicules de la police et des pompiers.

— J'y vois plus clair maintenant ! En résumé, c'est une guerre de quartier !

— Monsieur le Président ! Comme vous y allez ! Nous ne sommes pas à Marseille et mon client n'a pas de sang sur les mains, contrairement au prévenu !

— Maître Rivaistre ! Combien de fois, il faut vous le dire ! Attendez que je vous donne la parole ! Bien heureux que votre collègue soit plus discipliné ! Maître Rivaistre, il faut bien comprendre la situation pour expliquer le décès !

— Un assassinat, Monsieur le Président ! Un assassinat !

— Cela suffit, maître ! Cela suffit ! Maître Raucleme ! C'est à vous !

Ma Lolo est de nouveau debout. Elle respire sa vertu et sa vérité. Elle impose bien plus que son confrère, certaine de son propos. Tout ce qui se dit ici, va dans le sens de la défense de son client, lui est toujours ailleurs, dans l'oubli. Il n'est pas là, presque absent, son regard est détaché, il n'est pas concerné par tout ce qui se dit. Je doute même qu'il écoute, voire entende, quoi que ce soit, alors comprendre doit être le dernier de ses

soucis. C'est bien compréhensible, les priorités de vie changent en fonction des conditions de celle-ci. Il fait pitié à voir, il n'est pas du tout sensible à ce jugement. Il est loin, très loin, près de ceux qu'il aime et qui ne sont pas là... dans un monde qui nous est inconnu, où il est peut-être présent.

— Monsieur le Président ! Il me semble que les propos de Monsieur le Procureur décrivent bien ce qui s'est passé ce triste jour-là. Et si bien entendu, rien n'est excusable pour le décès de monsieur Monsenge, il est bien entendu que mon client n'a agi que sous la colère. Une colère fomentée par la haine de ces autres personnes. Il n'était pas dans la volonté de mon client de provoquer cette grave situation. Il faut comprendre l'escalade de cette colère, l'isolement de cette famille, sans aide de personne, ni de la mairie, ni des services sociaux, ni de la police, malgré nombre de courriers et de demandes d'aide, sans aucune réponse positive. Monsieur le Président, les vrais coupables sont sans doute ceux-là. À force d'abandonner une partie de la population, pas la plus riche si vous me comprenez bien, les guerres des bandes, des harcèlements, des abus de tout genre perdureront et des accidents de vie aussi. Vous condamnerez un homme, mais nous jugeons un pan de notre civilisation !

— Je vous comprends maître ! Néanmoins, il y a eu un mort, et c'est pour cela que nous sommes là, pour juger de cet acte ! Maître Rivaistre ! Souhaitez-vous vous exprimer ? C'est le moment !

— Ah ! Merci le président... enfin ! Comme vous le rappelez, il y a un décès, sous les coups du prévenu. Je rappelle qu'il est un boxeur chevronné. Et rien que pour cela, c'est condamnable, n'oubliez pas que monsieur Monsenge est papa de deux enfants et il laisse aussi une veuve. Utiliser la force pour faire justice est inexcusable !

Laurence se lève de nouveau. Je sens son visage crispé, les lèvres se parlent des mots que nous n'entendons pas encore, mais qu'elle va lâcher. Elle comprend bien la démarche de son collègue, il va demander une peine exemplaire.

— C'est pour cela, Monsieur le Président que nous demandons, une peine exemplaire, nul n'a le droit de se faire justice soi-même, cela deviendrait le chaos !

— Maître Raucene, je vous vois bien, bien impatiente ! Je vous laisse donc la parole !

— Monsieur le Président, je vais me répéter encore dans le dossier de mon client, mais je pense que c'est nécessaire ! Vous avez tous les documents qui attestent de la situation de vie de cette petite famille autrefois sans histoire, les mains courantes, les plaintes déposées par mon client, sa sœur et aussi d'autres habitants du quartier. Aussi, tous les courriers adressés aux différentes administrations concernées et aux élus par la situation de Julie et de Julien. Vous constatez le nombre de ceux-ci notamment, c'est un dossier important. Mais rien n'a été fait, rien, ni pour ceux-ci ni pour les autres habitants du

quartier, pour un peu de tranquillité. J'attire votre attention, plus particulièrement sur cette réponse d'un fonctionnaire du bailleur social, pas très zélé, c'est certain. Il est ainsi facile de répondre, derrière un écran d'ordinateur, sans bouger ses fesses, pour se rendre compte du désastre. Cela serait cocasse en d'autres circonstances. Je vous lis ce passage pour que chacun puisse comprendre :

‘Madame, monsieur,

Nous comprenons bien votre situation, qui n'est pour autant pas isolée dans ce quartier. La ville est en pénurie de logements sociaux, le nombre de demandes est très important et des cas plus urgents que le vôtre seront traités en priorité. Nous sommes désolés de ne pas accéder à votre requête. Vous le comprendrez bien.

Veillez renouveler régulièrement votre demande au cas où un logement se libérerait.

Veillez madame, monsieur agréer nos salutations distinguées’’

Monsieur le Président, notez bien le nom de ce fonctionnaire ! Il a attribué un logement social de trois pièces, dans un immeuble bien plus calme et près du centre-ville... à la nièce célibataire d'un élu de la ville. Le document de référence de cette attribution est aussi joint dans le dossier. Cet abandon des institutions n'est pas une excuse à ce geste funeste. Mais monsieur le président, vous constatez bien l'abandon de cette

famille entre autres du quartier, dans un climat délétère de harcèlement intensif et de frustration.

— Bien maître Raucene ! Nous vous avons bien entendu, ainsi que votre confrère. Il n’y a plus rien à dire, n’est-ce pas ? Les débats sont donc clos. La décision de justice est mise en délibéré sous une semaine. En attendant, le prévenu sera en liberté partielle de jour et retour à la cellule la nuit... Interdiction de fréquenter qui que ce soit ayant un lien avec cette affaire, interdiction de se rendre à moins de 100 km du quartier surnommé : ‘le petit Cogachi’. Il pourra ainsi chercher un emploi ! Derrière, il y aura aussi des dommages, que nous vous communiquerons au délibéré.

— Mais Monsieur le Président ! Mon client a un emploi et un logement de fonction pour accueillir sa sœur et Juliette.

— Pouvons-nous voir ce contrat de travail pour cet emploi et où il serait logé ?

— C’est dans le dossier monsieur le président ! Il travaillera à l’imprimerie du journal ‘la Vérité ‘ à Naec et résidera dans le logement du gardien dans celle-ci ! C’est dans notre demande de libération !

— Votre avis, Monsieur le Procureur ?

— Monsieur le Président, nous pouvons accéder à cette demande, tant que ce monsieur reste suffisamment loin du lieu du drame. Cependant, il devra se présenter au poste central de police de Naec, chaque semaine !

— Maître Raucleme cela vous convient-il ?

— Très bien, très bien, Monsieur le Président !

Le banc de la défense chuchote. La mère de la victime, une femme usée par ses histoires de vie, toute de noir vêtue telle une veuve de marin breton, parlotte aux oreilles de son avocat. Les mains sont discrètes dans leurs effets, seules des lèvres fatiguées expriment un profond ressenti. Cette femme semble vraiment au bout du rouleau, plus vieille que son âge, orpheline d'un fils, pour une mère et ce, quel que soit le fils parti, c'est une douleur extrême. Elle ne respire pas la sérénité sociale d'une bourgeoise endimanchée, non, il suffit de la regarder pour comprendre qu'elle est du petit peuple, celui des banlieues, celui qui n'a pas d'espoir que dans un ciel vide. Le juge considère cette conversation sans vouloir l'interrompre, rien ne s'entend de ce qui se dit, mais cela doit être important à la vue du comportement de l'avocat qui était, lui, bien agité. Cela fait quelques minutes que la scène se déroule... et l'avocat se lève enfin.

— Maître Rivaistre ! Y a-t-il un problème ? Vous voulez ajouter quelque chose ?

— Oui, Monsieur le Président ! La maman de monsieur Monsenge souhaite s'exprimer par ma voix.

— Nous vous écoutons maître !

— Merci Monsieur le Président ! C'est une femme fatiguée, bouleversée par la mort de son fils unique. Elle est secouée par

cette épreuve. Elle ne pensait pas que son fils était devenu ce qui s'est dit ici. Elle se doutait bien que sa vie n'était pas trop normale, mais sans imaginer de ce qu'il était vraiment. Elle assure bien au tribunal qu'elle a pourtant élevé, avec son mari aujourd'hui décédé, son fils du mieux possible.

La pauvre femme se cache le visage, peut-être pas de honte, mais surtout, laminée par ces événements, qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. Elle fait pitié à voir, une femme détruite, par les conséquences de la vie de quartier. Jamais on ne saura si cela aurait été différent si la société s'était mieux investie dans la vie de ces quartiers délaissés.

— Elle est sensible aux conditions de la vie de monsieur Menveux, avant le drame. Cela rajoute à sa douleur et comme elle le dit, c'est sans doute son dieu qui la punit ainsi. Alors, en bonne chrétienne, elle ne veut pas s'acharner sur le prévenu, bien consciente dans sa grande peine, que son fils ne fréquentait pas que des gens très bien. Elle accepte votre proposition, considérant qu'il ne sert à rien de s'acharner plus sur le prévenu !

— Très, très bien ! Cela se termine mieux que cela avait commencé. Je remercie madame Monsenge de cette décision ! Monsieur Menveux retourne en prison ce soir pour les formalités et sera libéré demain matin pour commencer son nouveau travail, si c'est possible ainsi !... Mais que se passe-t-il donc ? C'est quoi ce bordel ?

Un brouhaha imminent et incompréhensible envahit subitement et bruyamment la salle. Dans un capharnaüm incommensurable de voix, de cris, de bruit de chaises qui s'entrechoquent, de semelles de chaussures qui crissent sur un parquet abasourdi, d'insultes, d'injures. Les présents tentent de fuir l'endroit en grande précipitation, sans raison apparente pour autant. Se dessine un chaos indescriptible, les chaises tombent, des personnes aussi, c'est la fuite en avant à croire qu'une bombe va exploser ici. Les cris implorent, c'est l'apocalypse ! Lolo me regarde impuissante et désorientée. Même les juges, procureurs, assesseurs et avocat de la partie civile disparaissent par la porte arrière du tribunal. Je lui fais signe que je ne comprends rien avec mes mains. Je fouille mon sac et rallume mon téléphone pour tenter de comprendre. J'ai un message de Pierre et un autre de Philippe et plein d'autres aussi. Une fusillade, un attentat, peut-être, a lieu dans le quartier du petit Cogachi. Il y a des morts et des blessés. La salle s'est vidée, tout y est renversé. Julien, aussi sors, accompagné vers la salle des prévenus par deux flics de permanence restés ici, puis disparaît par la porte latérale derrière son box. Il ne reste plus que moi et ma Lolo qui me rejoint bien vite et affolée, c'est Lolo !

— Lolo ! Lolo ! C'est une fusillade dans le quartier de Julien. Pierre me dit que c'est horrible. Tous les flics sont partis là-bas, il y a des morts et des blessés, je n'en sais pas plus. Philippe

essaie de te joindre, réponds-lui ma puce, il s'inquiète. Quittons l'endroit ma puce !

— Mais pourquoi cette panique ! Je ne trouve plus mon smartphone, c'est aussi le bordel là-dedans ! Tu penses que c'est lié à Julien ?

— Lolo ! Sortons ! Comment veux-tu que je le sache ? Enfin c'est la panique... presque tous ceux qui étaient ici sont de là-bas. Alors, quand l'information a été accessible, ça a été la panique c'est bien compréhensible, il y a des mères et des pères de famille !

— Et pour Julien ?

— Pour Julien ! Quoi ? Déjà, il est en sécurité. Ils vont le ramener dans sa cellule pour cette nuit !

— Et puis demain ?

— Demain ! Le juge s'est prononcé, je ne vois pas ce que cela changerait !...

— Philippe !... Oui ! Nous n'avons rien... ici c'est la panique... ce soir... oui bien entendu, viens chez nous avec tata !... C'est Philippe Lili !

— J'ai bien entendu quand même !

— Il voulait avoir de nos nouvelles !

— C'est sympa !

— Que fait-on maintenant ?

— On rentre au bercail ! J'essaie de joindre Jean, mais il ne répond pas ! Il doit être sur les lieux ! Je pense que toutes les

forces de police sont là-bas... dis ! Tu t'es bien débrouillée ma puce ! Tu as obtenu ce que tu étais venue chercher, une liberté conditionnelle ! C'est très bon signe pour la décision en délibéré du juge, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ce que je pense ! Mais il faut attendre le verdict !

— Pierre, non plus, ne réponds pas, en fait la ligne est saturée. Nous passons au journal, si cela ne te gêne pas !

— Nous aurons les informations au plus près, il y a certainement un de vos journalistes qui est présent sur les lieux !

Chapitre 5 : Mauvaise nouvelle

Au journal, toutes les fenêtres sont éclairées, vu de l'extérieur. Il doit y avoir du monde qui s'active. Ceci est bien inhabituel, pour un journal hebdomadaire... le mercredi. C'est habituellement le mardi, la veille de la mise sous roto que l'on trouve la ruche avec tant d'animation, pour terminer les articles et boucler la une et les mises en page. Lolo est pressée, bien plus que je ne le suis, avide d'avoir des nouvelles sur ce triste évènement, pourtant, nous ne sommes pas touchées personnellement. Mais enfin, c'est dans son tempérament, elle est impulsive et inquiète...

— Lili ! Il y a bien du monde au journal, ce n'est pas habituel ! Si ?

— Oui, c'est bien vrai, mais c'est souvent ainsi, quand il y a des évènements aussi graves et imprévisibles. Peut-être que Philippe veut sortir une édition exceptionnelle, cela arrive de temps à autre !

Il n'y a pas que des journalistes, nombre de personnes sont venues aux informations. Il y a une certaine panique dans la ville. En cette soirée bien fraîche, certains se sont regroupés dehors et discutent bruyamment en attendant, en attendant quoi ? Comme bien souvent, les gens ne savent même pas ce qu'ils viennent chercher. Nous nous faufileons pour entrer et

quand je dis se faufiler, c'est bien le cas. Il faut dire aussi que le hall d'accueil du journal n'est pas bien grand. C'est vraiment l'affolement ! Nous retrouvons Pierre dans la salle de rédaction, il est dépité...

— Ludo est touché, Angélique ! Il est hospitalisé ! A priori, une balle perdue dans l'abdomen... Son pronostic vital n'est pas engagé... mais ils vont l'opérer en urgence...

— Pourquoi était-il là-bas ?

— Pour faire un reportage pendant le procès et prendre un peu le pouls du quartier !

— Qui aurait pu imaginer un tel dénouement ? Quoique, ce n'est pas si étonnant ! Et quelles sont les autres informations ?

— Venez dans mon bureau ! Je préfère...

— Il y a deux morts, les deux dealers et trois blessés dont Ludo, les blessés n'étaient pas les cibles de la bande du quartier. Enfin, c'est ce que les flics vont tenter de déterminer. Le quartier est bloqué, impossible d'y pénétrer pour l'instant. C'est Cogachi... pas le petit... Pour une petite ville, c'est dramatique !

— Que pouvons-nous faire pour toi, Pierre ?

— Je me doutais bien que je pourrais compter sur toi, Angélique ! Merci à toi aussi, Laurence. Nous aurons besoin de toi après ! Je vais porter plainte pour Ludo ! Nous sortons une spéciale pour demain, j'aimerais bien que tu t'attelles à deux

articles et à la une ! Un article sur le procès et un article sur Ludo ! Première page pour notre petit journaliste ! Cela te va ?

— Oui, bien entendu !

— Vous vous installez dans ce bureau ! Moi, je rejoins la salle de rédaction pour préparer cette spéciale. À tout à l'heure !

Nous voilà installées au silence dans le bureau de Pierre. J'apprécie de rédiger mes articles au calme. Lolo sera, comme d'habitude, une aide précieuse, pour vérifier mes écrits. Nous sommes là pour un moment...

— Angélique ! Ton portable ! Tu ne réponds pas ?

— Si, si !

— Cela doit être important !

— Oui... Oui, Jean ! ... Tu es dans l'appartement de Julien ! ... C'est grave ! ... À ce point ! ...

— Qu'est-ce qui se passe, ma Lili ?

— Jean ! ... C'est Lolo qui veut savoir ! Je mets le haut-parleur... alors, nous arrivons !

— Dis Lili ! Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends rien !

— C'est grave !

— **Oui ! Jean veut nous voir au plus vite au commissariat. Nous pouvons imaginer le pire ! Sa voix est d'une tristesse... pire même !**

Les articles sont presque terminés, nous revêtons nos Barbour et retrouvons Pierre dans sa fourmilière.

— **Pierre ! Pierre ! Nous retrouvons le vieux Jeannot au commissariat ! Il y a du nouveau pour Julien ! Il veut nous voir rapidement ! Je reviendrai peaufiner les articles après !**

— **Lili ! J'appelle les mamies pour les informer que nous rentrerons tard ! Je suis certaine qu'elles sont déjà informées de ce qui se passe et qu'elles s'inquiètent pour nous !**

— **Angélique ! Laisse-moi tes articles, je vais les terminer... te connaissant, ils doivent être bien avancés ! L'urgence, c'est l'inspecteur, allez-y les filles !**

— **Merci Pierre ! Les articles sont sur ton écran ! Je te rappelle pour t'informer...**

— **Allez, filez !**

— **Lili ! Que penses-tu qu'il soit arrivé ?**

— **Je ne sais pas ma Lolo, je ne sais pas, rien de plus que toi. Et je conduis ma puce... je conduis !**

— **Je comprends...**

— **Ne fais pas la tête pour autant, je comprends bien ta curiosité... mais, je crains le pire ! J'y pense, c'est tout !**

— C'est un fait, nous ne savons rien pour l'instant, rien ne sert que je t'ennuie avec mes questions !

Lolo se mord les lèvres. Elle est toujours ainsi à se soucier des personnes qui la concernent. Elle gigote sur le siège, s'acharne sur la ceinture de sécurité. Cela cogite là-haut... elle n'arrive jamais à trouver un certain calme pour tenter de comprendre. Elle me fait pitié, si le terme est bien choisi... et je l'ai rabrouée comme une malpropre. Elle sait bien aussi que cela me perturbe et que je suis consciente de ma maladresse. Alors, elle s'agite dans un silence trop bruyant, trop perturbant. Son visage se torture, j'entends les dents grincer. Elle est nerveuse sans vouloir plus s'exprimer. Alors, c'est le silence qui en prend plein la gueule !

— Lolo ! Nous sommes presque arrivées ! Essaie de te calmer, cela ne sert à rien de te torturer ainsi !... Je sais... c'est facile à dire !

— Je ne comprends pas comment tu peux rester aussi tranquille dans une situation si grave... je sais pourtant que tu y penses aussi !...

— Jean est déjà revenu là, il nous attend.

— Jean ! Jean, que se passe-t-il donc ?

— Assieds-toi Laurence ! Quelques minutes... je vous ai préparé du café bien noir !

— Merci jean ! Merci !

— Voilà les filles ! C'est un carnage là-bas ! Les deux potes de la victime de Julien ont été abattus devant l'immeuble où habitent vos protégés. Il y a aussi plusieurs blessés, dont deux graves, votre journaliste, et un jeune de l'immeuble. Sans doute une guerre de quartier, ceux d'ici voulant reprendre le pouvoir chez eux ! Mais enfin, qu'importe ! Ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir. J'en ai profité pour entrer dans l'immeuble et nous avons forcé la porte de chez Julie, fermée de l'intérieur. Nous avons trouvé la petite Juliette, sans vie dans son lit et Julie, sur le sol, tout à côté, dans un coma profond, toutes les deux la bouche couverte de mousse.

— Que s'est-il donc passé ?

— Nous supposons un empoisonnement. La petite a succombé sans doute rapidement et Julie n'a sans doute pas pris une dose assez forte. Il y a aussi deux lettres qui étaient posées sur la table de cuisine, bien en évidence, dans une enveloppe chacune, une pour Julien, une pour toi Angélique, pour la journaliste !

— Quel drame ! Quel drame !

Lolo éclate en larmes, elle ne peut plus rien contenir. Elle ne comprend pas, elle ne peut pas comprendre. Elle ne dit plus rien, enfin presque, que des trucs incompréhensibles et presque inaudibles. Sa tête s'agite entre ses deux mains, son coude cogne sur la table, les jambes flageolent les chaussures frappent le sol sans discrétion. Cela va être difficile de la sortir de cette

torpeur. Je ne sais pas ce qui se passe dans sa tête, certainement que c'est le bordel dans sa caboche ! Je prends ses mains dans les miennes, tentant d'infléchir son regard perdu vers le mien. Il y a une résistance involontaire, puis elle pose sa tête sur mon épaule et s'y réfugie pour un moment.

— Julien avait raison de s'inquiéter ! Il connaît bien sa sœur ! Julie a tout organisé... sa fin et celle de Juliette.

— Cela sera confirmé plus tard, Angélique ! La petite est transférée à l'institut médico-légal de Naec et Julie est au centre antipoison de l'hôpital de Naec aussi.

— Merde ! Merde ! Je n'ose pas imaginer ! Tu as les lettres ?

— Non... non, elles sont sous scellées, il ne faut pas oublier que Juliette n'est pas décédée naturellement. Mais je les ai prises en photo. Le procureur va les analyser pour savoir si vous pouvez les utiliser pour les proches et pour ton journal Angélique.

— Les proches, c'est bien simple ! Il n'y en a plus, certains sont vivants certes, mais plus dans leur vie. Ils se sont écartés de cette petite famille ayant trop écouté les ragots de la rue.

— C'est facile d'oublier des personnes qui ont besoin d'aide, mais qui gênent la conscience de leur petite tranquillité !

— Je ne peux pas vous laisser ces lettres sans l'accord du procureur !

— C'est le même que pour l'enquête sur la fusillade ?

— Non, non ! Ils ont dissocié les deux affaires et cela est aussi bien ! C'est bien la première fois que tout va si vite en justice... il faut s'en satisfaire !

— Que fait-on en attendant ? Julien, est-il transféré à la prison ?

— Oui, oui, très rapidement même, j'ai appelé le directeur de l'établissement pénitencier. Dès la panique, ils ont pensé que c'était lié au procès de Julien, ils l'ont donc rapidement mis à l'abri, avant de l'évacuer.

— Lolo ! Nous irons voir Julie et la petite... dès que possible, si nous le pouvons pour la petite ! Et d'abord Julien !

— Julie... vous ne pourrez la voir qu'à travers une vitre... je pense. Elle est en urgence absolue et la petite, ce n'est pas possible tant que l'autopsie ne sera pas pratiquée. Cela ira vite, mais il faudra être patiente quand même !

— Bon ! Pouvons-nous rencontrer Julien ? Il doit être dans un état !

— Je vous ai organisé une visite là-bas demain matin à neuf heures, c'était aussi pour cela que je voulais vous voir.

— Tu es bien sympa Jeannot ! Julien est informé ?

— Pas que je sache encore, mais pour la visite ! Mais pour les événements, il a, sans doute, eu les informations sur tout ce qui s'est passé dans le quartier. Cela tourne en boucle dans tous les médias. Mais pour Juliette et Julie, nous n'avons pas

communiqué sur elles. Angélique, tu es la première journaliste à qui nous en parlons.

— Lolo, nous y allons ! Ce n'est pas la peine d'appeler Julien. Il y a des choses qui ne se disent que de vive voix.

— Merci Jean ! Merci pour les cafés, nous ne tardons pas ! Nous t'informerons !

— Bon courage les filles ! Bon courage, c'est un moment très difficile à passer.

Chapitre 6 : Deuxième visite à Julien

Lolo revient pour la deuxième fois en trois jours à la prison. Elle a passé tout le voyage à sangloter dans un mouchoir torturé de toutes parts. Elle ne parle plus, elle est dans un état ! J'ai beau lui expliquer qu'il lui faut retrouver un semblant de sérénité pour soutenir Julien, rien n'y fait ! C'est une fille d'une très grande sensibilité et elle ne sait pas le cacher, elle est d'une sincérité émouvante. Le malheur de certains, surtout les plus proches d'elle, la touche profondément et Julien plus particulièrement qu'elle suit depuis plus de deux ans maintenant. C'est Lolo, elle ne fait jamais les choses à moitié. Elle s'est tant investie dans la vie de cette famille, criant bien fort à l'injustice, certaine que ceux qui ont le plus besoin d'aide de la société sont bien ignorés. Certes, il y a des aides d'argent, mais l'argent, bien souvent, ne suffit pas, chacun a aussi le droit à une certaine tranquillité, loin des économies parallèles. Il ne faut pas oublier que ceux qui profitent de ces marchés, notamment de la drogue, sont souvent des jeunes de familles de notable quand ce n'est pas les costumés, eux-mêmes consommateurs. Cela explique peut-être cela !

Enfin, nous débarquons à la prison de Naec et comme à chaque fois, les procédures sont lentes et fastidieuses. Nous pouvons comprendre... mais tout de même. Nous sommes dans

la pièce de visite toujours aussi peu accueillante, à croire que nous ne sommes pas les bienvenues ici. C'est tout juste si nous ne devons pas nous mettre à poil pour certifier que nous ne rentrons pas avec des produits suspects.

Lolo s'est un peu calmé, des pleurs au moins. Elle a le regard perdu et perturbé dans des yeux rougis. Le mouchoir est toujours aussi martyrisé et c'est peu dire, par des mains bien nerveuses. Elle fait triste à regarder, abattue, elle me ferait chialer aussi. Je n'aime pas la voir ainsi, malheureuse et trompée par la vie. À chaque fois qu'elle est ainsi, j'ai mal pour elle et je n'ose plus rien dire et faire, de crainte d'une maladresse mal à propos.

La porte gémissante s'ouvre et Julien paraît, pas beaucoup mieux que la veille au tribunal et c'est peu dire... dépité... abattu... détruit

— J'ai appris... j'ai appris... ce matin pour Juliette et Julie par un gardien... j'ai honte... j'ai mal... tout ceci est de ma faute... ce putain de coup de poing ! Je ne peux même pas le regretter. Ce qui est fait est fait... il faut payer les conséquences !

— Assieds-toi Julien ! Assieds-toi !

— Cela ne sert à rien !... Je n'ai plus de raison de vivre... non ... plus de raison !

— Julien ! Ta sœur est dans le coma, elle s'en sortira et elle aura besoin de toi !

— Vous croyez cela vous !

— Elle est vivante !

— Mais pourquoi a-t-elle empoisonné Juliette et tenté de mettre fin à ses jours ?

— C'est dans la lettre qu'elle t'a laissée sans doute ! Elle est chez le procureur pour l'instant. Nous te ferons suivre une copie dès que possible !

— Une lettre ! Elle doit m'en mettre plein la gueule ! Et elle a raison... je les ai abandonnées !

— Attends d'avoir la lettre pour la lire !

— Merci d'être venues... vous êtes les seules personnes qui pensent encore à moi et à Julie... je ne sais plus quoi dire... je ne sais pas quoi faire... Où est-elle Julie ?

— Ici, à Naec ! Au CHU ! Je pense que tu pourras la voir dès demain ! Nous resterons ici ce soir, pour être là dès demain matin pour bien être certaines de ta libération conditionnelle.

— L'administration pénitentiaire m'a bien confirmé avoir reçu la décision du juge, je ne sais pas par quel miracle. Je ne veux pas abuser de votre temps, mais je veux bien que vous restiez jusqu'à demain matin. Je voudrais voir Juliette aussi, la pauvre gamine !

— Il y aura une autopsie demain matin pour Juliette. Tu pourras la visiter à la morgue demain après-midi. Nous t'y conduirons.

— La visite se termine... c'est la dernière, avant plus jamais ici. Et puis, pour après, ce sera une autre prison, celle des souvenirs, de l'amour de Julie et de Juliette, des regrets, des remords, des pardons, des nuits sans sommeil, des douleurs à l'âme du regard des autres... ce sera pire encore... merci de votre soutien, heureusement que vous êtes de bonnes personnes.

— C'est à huit heures demain matin, Julien ! Nous t'attendrons devant la porte de la prison ! Bonsoir Julien !

— À demain les filles !

— Ma Lili ! Comment est-ce possible de souffrir ainsi ? Que notre société est bien cruelle envers certains et indifférente à leurs maux !

— Tu sais bien ma Lolo ! Tu sais bien... on ne peut pas grand-chose de ces civilisations de personnes égoïstes qui ne pensent qu'à eux !

— C'est un triste constat, nous faisons ce que nous pouvons... et c'est peu, bien trop peu !

— Pour l'instant, nous soutiendrons Julien du mieux qu'on le peut et nous accompagnerons Julie !

— Dis, je pensais... comment, ceux qui les ont laissés ainsi dans cette mouise, peuvent-ils dormir tranquillement ? Nous ne pouvons rien faire !

— Tu sais ce que je pense de l'indifférence de ces personnes ! Oui, bien entendu, elles dorment comme si de rien n'était. C'est toujours la faute des autres, la faute de l'état, la faute de la société, la faute des drogués... personne ne se remet en cause ! C'est d'une tristesse ces comportements ! Je comprends bien pour autant qu'il soit difficile de prendre en compte toutes les misères du monde. Ce qui me fâche le plus... c'est l'incompétence et le manque de professionnalisme de chacun. Si chacun faisait au moins ce qu'il doit faire au lieu de passer une grande partie de son temps de travail sur internet cela irait bien mieux.

— On n'y peut rien ! ... non rien...

— Oh que si, ma poule ! Demain, je vais écrire un article vigoureux et appuyer là où cela doit faire mal. Cela ne changera peut-être pas grand-chose, mais peut-être qu'à force de secouer le cocotier, tomberont les fautifs.

— Dis ma Lili ! Comment se fait-il que Julien ait été informé du drame de sa famille. Jean n'a rien dit à la presse...

— Tu sais, il y a beaucoup de personnes qui étaient sur place hier soir et certaines ne se sont pas gênées de lâcher des informations pour se donner une bonne conscience.

— Julien n'est pas au courant pour la maladie de Julie !

— Non, il n'y a que nous qui sommes informées et je pense que cela aurait été trop brutal. Je me voyais mal lui annoncer

que sa sœur n'a plus que quelques temps à vivre ! Le procureur a bien agi là-dessus !

— Pourquoi laisser Julie se réveiller, puisqu'elle n'a plus longtemps à vivre ?

— C'est une grande question ma Lolo ! C'est une très grande question ! Tout d'abord, il n'est pas certain qu'elle sorte du coma et puis, si elle se réveille quels seront les dégâts causés par le poison ? Et puis... et puis, l'euthanasie est interdite dans notre pays et qui pourrait le décider, malgré tout ? Julien, seulement Julien ! Le système médical s'appuie, pour soigner les malades, surtout quand ils ne sont plus conscients, sur cet hypocrite serment d'Hippocrate : *'Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement les agonies. Je ne provoquerai jamais la mort délibérément.'* Alors, elle a assumé son geste, sans attendre une quelconque assistance pour sa fin de vie ! Elle l'a fait et qui lui reprochera après ?

— Cela devient compliqué pour Julien ! Qui s'occupera donc d'elle, si elle se réveille ?

— Encore une grande question ma Lolo !

— Nous ferons tout ce qu'on peut faire pour elle en soutenant Julien, comme nous le pouvons ! Nous devons le suivre pour être bien certaines qu'il ne fasse pas comme sa sœur !

— Il va travailler à l'imprimerie du journal. J'y vais, au moins chaque semaine et Pierre à mi-temps maintenant, nous le suivrons et nous verrons bien comme il s'en sort !

— Il faut nous trouver une chambre pour ce soir, ma Lili !

— Oh, c'est fait ! Pierre nous a réservé une chambre pour deux nuits, il me l'a confirmé par SMS !

— C'est top ! Nous sommes vraiment bien entourées ! C'est un plaisir de pouvoir compter sur nos proches, surtout dans ces situations difficiles ! Justement, il faut que j'appelle nos mamans pour avoir des nouvelles de nos petits. C'est un cas de force majeure, n'est-ce pas ma Lili ?

— Tu sais bien qu'elles ne demandent que cela... je suis presque certaine qu'elles n'attendent même pas un coup de fil !

— C'est vrai ! Mais il ne faut pas trop abuser... non ?

— Ne t'inquiète pas ! Par ton appel, nous serons rassurés, surtout que les petits voudront savoir quand nous reviendrons ! Appelle avant de prendre la voiture, si tu le veux bien !

Ça y est, Lolo retrouve la réalité de la vie, notre vie, les mêmes, nos mêmes, nos mamans et un éclair de lucidité. Cela ne durera pas bien longtemps et puis qu'importe ! À moi d'être près d'elle, plus près d'elle, pour palier à ces manques de de présence maternelle. La nuit s'annonce difficile, je pense qu'une fois de plus, nous discuterons une bonne partie de la nuit, avec café à foison. Non pas, pour refaire le monde, il est sans doute bien trop tard, mais pour le rafistoler. Lolo ne peut pas

s'endormir sachant l'un de nos proches dans les ennuis. Elle est si fragile dans ces conditions, je la comprends... je ne dis surtout pas que moi, je suis indifférente, non surtout pas, mais j'arrive à garder plus de recul, chacun a son caractère et sa sensibilité.

— Alors, ma Lolo ! Comment vont nos enfants ?

— Bien, comme d'habitude... mais Irène s'inquiète malgré tout. Il y a une rumeur qui traîne à la sortie de l'école sur un homme louche, présent dans le quartier.

— Ah ! Il faudra suivre cela sérieusement ! Quand nous rentrerons, nous suivrons cela de près, nous irons chercher les petits pendant quelques jours. J'en parlerai aussi à Jeannot si vraiment cela se confirme !

— Oui, tu as raison ma Lili, tu as bien raison !

— Revenons à Julien ! C'est une journée, bien noire pour lui... je vais mal dormir cette nuit !

— Moi aussi ma puce ! Tiens l'hôtel est là !

— Il est tard, nous n'allons pas trouver grand-chose à grignoter à cette heure !

— Mais si ma Lili, dans ces hôtels, ils font des tartines grillées, garnies de jambon et de fromage toute la nuit.

— Ah oui : C'est vrai ! J'ai faim ! J'ai toujours faim quand cela ne va pas !

— Aller hop la valoché ! Nous prenons notre chambre d'abord et nous redescendrons manger si tu es d'accord !

— Je suis de ton avis ! Nous ne resterons pas demain ! Avec tout ce qui s'est passé aujourd'hui, j'ai hâte de passer au journal et de voir Pierre demain !

— Oui, je n'aime pas laisser nos enfants trop longtemps. Nous en parlerons à Julien demain et reviendrons le voir au plus vite. Nous ne sommes pas si loin en fait. Ce soir, c'est bien nécessaire, la journée a été difficile et j'éprouve un grand plaisir de rester seule avec toi.

— La coquine !

Au comptoir de l'hôtel, une petite jeune femme, bien nippée, nous accueille avec un sourire de situation, sans doute un peu simulé. Après les politesses d'usage, elle nous présente le badge pour accéder à notre chambre. Il était déjà prêt, une attention assez rare dans ce genre d'établissement, où les clients ne sont que de passage.

— Elle est située au rez-de-chaussée, sur la partie arrière de l'hôtel, avec une ouverture sur le jardin. Vous prenez sur la gauche, au fond du couloir, c'est tout droit ! Bonne soirée mesdames !

— Merci ! Nous redescendrons, dans quelques minutes, pour grignoter quelque chose. Si cela est toujours possible ?

— Bien sûr ! Vous avez la carte brasserie sur la table de nuit de votre chambre.

— Merci. À tout à l'heure !

Lolo me prend par le bras pour rejoindre la chambre.

— J'aime bien quand nous sommes toutes les deux, presque isolées du monde du dehors !

— Nous oublierons un peu nos enfants, nos mamans et nos soucis de là-bas, dans un univers indifférent, un univers où d'autres ont aussi oublié un bout de temps.

— Moi aussi, j'apprécie ! Cela nous arrive si peu souvent, cela me rappelle, notre premier soir. Tu te souviens ?

— Bien entendu ma puce ! Dans ces lieux, qui nous sont si indifférents et réciproquement, il n'y a que le lit qui m'attire, un lit où il s'est passé tant de choses que nous ne pouvons pas imaginer et la salle de bain où nous égarerons nos corps nus à l'avidité de ce miroir de pied.

La chambre est de qualité, un peu quelconque dans sa décoration malgré tout. Il faut bien que ces endroits plaisent à tout le monde. Elle est spacieuse et très confortable, lumineuse malgré la nuit. Ce n'est pas une chambre de filles de joie, quoique... Nous nous installons rapidement, nous ne sommes là que pour une nuit, nous l'espérons au moins. Il n'y a pas beaucoup de fringues à pendre ni beaucoup de produits à installer sur l'étagère de la salle de bain.

— Nous descendons Lili, j'ai vraiment les crocs !

— Oui ma belle !

Lolo m'agrippe le bras pour me serrer contre elle, malgré nos fringues, je ressens la chaleur de son corps m'envahir, cela

me fait toujours une sensation de grand plaisir pour ne dire plus ! Une table adaptée nous accueille pour un sobre en-cas !

— Tiens un message de Jean !

— Eh bien ! Lis-le !

— Ce sont les copies de deux lettres de Julie ! J'ouvre le fichier et je vais te lire celle qui m'est adressée. Pour celle de Julien, je ne veux pas la lire, ce ne serait pas correct, n'est-ce pas ? Je vais demander à la demoiselle de l'accueil si elle peut nous l'imprimer.

— Nous avons le temps, avant que les bruschettas nous soient servies !

Madame Lelièvre,

Je suis désolée de vous déranger ainsi, mais je ne trouve pas d'autre moyen d'exprimer mon dégoût quant aux comportements des personnes censées nous aider dans nos problèmes quotidiens. Nous nous sommes déjà rencontrées, il y a déjà quelque temps et j'avais bien apprécié votre engagement auprès de ceux qui sont malmenés par cette société.

Je voudrais vous faire part du désarroi dans lequel je me trouve, non pour qu'on me plaigne, il est bien trop tard, mais pour, si vous le pouvez bien entendu, informer nos concitoyens des situations graves que le système engendre.

Je vais bientôt mourir d'une maladie incurable de toute façon et j'aurais dû laisser ma fille, une petite fille très handicapée, à la charge des institutions concernées, ce qui n'est pas envisageable pour elle, tant je sais comme elle serait traitée... Alors, j'ai pris cette décision, qui, je vous prie de me croire, me déchire le cœur, raccourcir ce qui me reste à vivre et emmener Juliette dans mon dernier voyage, dans des conditions de non-souffrance physique et mentale.

Je vous écris donc pour dénoncer tous ces dysfonctionnements de cette civilisation d'égoïstes qui donnent des pouvoirs à l'incompétence, qui donnent des pouvoirs à de si petites personnes pour qu'elles paraissent si grandes et qui, derrière, se moquent inconsidérément des réels besoins légitimes des petites gens. Je vous écris pour dénoncer le comportement des élus d'ici, de cette machine enrayée de l'administration locale, ainsi que de la police de cette ville, qui a fait notre histoire, pas très belle, c'est certain.

Si mon frère est en prison, c'est bien à cause de tous ceux-là, sourds à nos problèmes et à ceux qui vivent dans ce quartier. Je n'ai pas trouvé d'autres solutions, j'ai fait ce choix rigoureux. Certes ma maladie ne vient pas d'eux, quoique...

J'ai donné à maître Raucleme, toutes les copies de nos courriers, de nos mails, de nos mains courantes, de nos plaintes et du peu de réponses consternantes qui dénoncent toutes ces difficultés et c'est peu dire.

Madame Lelièvre, je suis bien désolée de vous solliciter ainsi !

Votre obligée Julie ?

Un sépulcral silence nous envahit... Ces mots sont écrits par un cœur qui saigne et qui demande de l'aide pour après... quand il sera trop tard pour Juliette et Julie. Il faut vraiment être dans un bien profond désarroi et avoir tout de même une criante lucidité pour écrire cette lettre. Je regarde Lolo, sans pouvoir dire quoi que ce soit, tout devient superflu, rien n'a plus d'importance. Son regard est vide de sens, bien humide avant les grandes eaux. Elle tremble comme la dernière feuille d'un chêne à l'automne, chahutée par un vent chagrin, avant de choir sous les pas inconnus d'êtres rassasiés. Là, nous ne pouvons être indifférentes à ce propos, il est plein de sens, plein de rancœur, plein de désillusions, plein de rage que nous sommes bien bouleversées. Que dire après avoir lu cela ?... Que dire ? Un vide se dessine dans nos pensées, nous nous croisons les doigts et les serrons bien fort, sans ressentir une douleur, tant la souffrance de l'âme nous ruine... Lolo se décompose et moi, habituellement, plus réactive, je sombre avec elle...

— Mesdames, vos bruschettas ! Cela n'a pas l'air d'aller, mesdames ?

— Désolées... nous sommes désolées ! Merci... cela passera !

Je suis maladroite, mais je ne trouve rien d'autre à dire et je n'ai aucune envie de parler de quoi que ce soit ! Mon regard s'égare de nouveau dans les yeux de ma Lolo, il n'y a que cette conversation que je tolère... La soirée va être compliquée...

Nous retournons à notre chambre, emportant l'en-cas, qui restera sans aucun doute sur la table cette nuit.

Chapitre 7 : Sortie de prison

Lolo s'est réveillée de bonne heure, nul besoin, ce jour, de la virer des draps. La nuit fut courte, la lettre de Julie est une véritable torture pour nos petites personnes. Pour autant, il faut rejoindre Julien, ce matin, un meilleur moment à partager, avant d'en retrouver d'autres bien plus éprouvants encore. Nous passons du mélodrame à la tragédie. Elle se réveille toujours ainsi quand la journée est importante, pas l'utilité d'un réveil impétueux et encore moins de moi. En ces circonstances, je ne sais pas comment elle fait, mais c'est ainsi. Elle se trimbale, comme d'habitude, nue, complètement nue dans la chambre, fouillant dans notre sac, son nécessaire de toilette, montrant ses fesses. J'en souris malgré tout, j'aime la voir ainsi et cela me sort un peu d'une léthargie négative... Son corps est comme elle est, nature, vrai, sincère et bien foutu pour une double maman. C'est un bonheur, cette femme, une très belle personne, du dedans comme du dehors. Elle est le remède au mal qui me secoue ce matin. J'ai énormément de chance de l'avoir rencontrée, je ne sais plus quoi dire, je n'aurais pas pu rencontrer quelqu'un de mieux. J'espère qu'elle pense la même chose, mais chacun a ses secrets, alors je profite du moindre moment avec elle. Nous nous douchons ensemble, nous nous

savonnons et nous rinçons mutuellement, sans plus pour aujourd'hui. Je sors bien plus vite de la salle de bain, Lolo a besoin de plus de temps pour s'apprêter. Elle aime bien paraître plus arrangée et ce matin, il faut masquer les affres de cette nuit difficile.

Nous sommes enfin prêtes pour un petit-déjeuner nécessaire, les bruschettas sont restées dans la chambre et malgré tout, nous avons une petite faim. Le buffet de l'hôtel est vraiment bien garni, une bonne mise en forme pour une journée qui sera encore difficile.

— Mesdames ! Mesdames ! Quelqu'un est venu déposer un journal pour vous, tôt ce matin !

— Merci... merci... S'il vous plaît, est-il possible de m'imprimer une lettre que j'ai reçue sur mon téléphone ?

— Oui, bien entendu ! Vous pouvez me transférer le fichier par mail à cette adresse ?

— Oui, je vous remercie d'avance, c'est sympa !

— Je vous amène la copie à votre table !

— Encore merci !!!

— Dis Lolo ! Le Pierre est incurable ! Certain que c'est lui qui est venu livrer le journal !

— Tu le connais bien ma Lili ! Tu le connais très bien même ! N'est-ce pas ?

J'entends que Lolo n'a pas envie de parler de la lettre de Julie. Elle s'arrête sur le journal, ce n'est pas beaucoup mieux pour autant !

— Tu peux me le donner, je vais jeter un œil !

Elle prend soin de le déplier, comme pour ne pas froisser les pages, comme s'il contenait des valeurs fragiles. C'est cocasse... cette attention. Et contrairement à ses habitudes, elle commence par la une et non par la dernière page. La main est fébrile, les lèvres se mordillent à la lecture, Lolo sanglote de nouveau. Cette affaire la touche plus que bien d'autres. Il est vrai que ce drame de vie a de quoi chambarder les moins vulnérables. Je ne dis rien... j'évite de la regarder avec insistance, détachée presque pour qu'elle vive sa lecture paisiblement. Il y a des moments ainsi qu'il faut respecter à contrecœur bien souvent. J'aimerais être plus prévenante avec elle, elle mérite toute mon attention et bien plus, mais il faut aussi laisser ceux qu'on aime dans leur peine, dans leur souffrance, ne pas déranger des émotions si personnelles. Je n'ai pas si faim, rien ne me fait envie sur la desserte du petit-déjeuner, bien achalandée pour autant. Je prends un grand café noir et un jus d'orange, je sers, de même, ma Lolo et j'attends. Nous avons largement de temps pour rencontrer Julien. J'attends que son regard me retrouve et puis, si elle veut, me parle...

J'ai beau réfléchir, je n'arrive pas à quitter le visage de Julie, je n'en parlerais pas à Lolo, cela l'attristerait plus encore, je

baigne dans mon jus de pensées... et pendant quelques secondes, je ne suis plus là... ailleurs, dans la vie de Julie, quand elle se convainquait que la seule finalité était celle qu'elle fomentait.

— Dis ma Lili ! Elle s'essuie plus le regard que les yeux... Ils sont difficiles à lire tes articles, mais ils reflètent bien l'ampleur de ce drame... et ce n'est pas fini ! Tu as fait un bel hommage à Ludo, Pierre n'a rien retouché. Cela fait bizarre de lire ainsi, sur du papier journal, les vérités de cette vie.

— Je vais relire l'article sur le procès, pour être bien certaine de ne pas froisser Julien. Nous lui apporterons cet exemplaire, tu as bien fait d'en prendre soin, il sera ainsi bien présentable encore. C'est respectueux de ne pas froisser ni les mots ni les douleurs, oui, c'est respectueux... Ah merci ! Deux exemplaires, c'est encore bien mieux. Je vous dois combien ?

— Oh rien ! Monsieur Pierre est un client habitué et très agréable !

— Et pour la chambre, je viens vous régler au comptoir !

— Pas nécessaire, c'est le journal qui prend en charge votre séjour...

— C'est top ! Bon ma Lolo ! Nous y allons, ma puce !

La prison est à environ dix minutes, nous ne sommes pas très loin de la porte de sortie de la prison. Nous savons la précision de l'administration pénitentiaire de cet endroit, c'est bien la

seule chose qu'elle respecte ici. Nous patientons donc dans la voiture, garée tout près du porche. Il fait toujours bien frais ce matin, moins de zéro degré. Le pare-brise et les autres vitres givrent doucement.

— Nous descendons Lili ! Julien ne va pas tarder à sortir !

— Oui, oui bien entendu ! Tu as raison ! Mais couvre-toi ma chérie ! Ça caille !

— Oui, ça gèle ! De plus, il y a un peu de vent !

— Tiens ! Regarde ! C'est Julien !

— Julien ! Julien ! Nous sommes là !

— Ah les filles ! C'est vraiment sympa de m'attendre !

— Ai-je le temps de fumer une clope ? De l'autre côté, c'est interdit !

— Oui bien entendu !

— T'en veux une Laurence ?

Lolo me regarde comme si je ne savais pas qu'elle en cramait une de temps à autre et comme si je devais acquiescer à chaque fois qu'elle désire quoi que ce soit ! Je souris malicieusement pour lui montrer qu'elle est toujours libre de ses choix !

— Oui, oui, il fait si froid... je ne fume presque plus... mais de temps à autre... pour le plaisir...

Lolo me regarde de nouveau comme une gamine qui veut se faire pardonner d'une bêtise !

Ils tirent sur leur cigarette et les volutes de fumée se mélangent aux flux de nos haleines. C'est la cigarette de la

libération pour Julien et aussi celle des jours bien tristes passés ici après deux ans d'enfermement.

— Je prendrais bien un grand café chaud ! Qu'en pensez-vous ?

— Oui, cela va me changer de la pisse d'âne que l'on boit en prison !

— Moi aussi ma puce, mais un thé plutôt !

— On peut aller un peu plus loin, par-là ! Il y a un vieux bistrot, c'est tout près, à peine deux ou trois cents mètres, de plus la voiture est dans cette direction.

Julien est peu causant, il s'est rallumé une autre clope, je comprends bien, après deux ans au trou et ce qui l'attend, je comprends, oui, qu'il n'ait pas envie d'en parler aussi brutalement.

Nous sommes installés dans un coin discret de la salle, presque dans une pénombre discrète. Là, personne ne nous reconnaîtra et n'importunera Julien et nous pourrons discuter sans précaution particulière.

— Dis Julien ! Cela fait du bien ce café !...

— Oui, j'en profite...je pense que la journée va être difficile !

— Prends ton temps ! Nous irons voir Julie après et tantôt Juliette, elle sera prête à ce qu'ils m'ont dit. Et puis, il y a les lettres de Julie que j'ai reçues hier soir, des copies autorisées par le procureur ! Veux-tu les lire maintenant ?

— Il faut bien !

— Tiens ! Voici celle qui t'est adressée !

— Je tiens à vous remercier encore, je ne le ferai jamais assez ! Vous êtes si gentilles ! Heureusement que vous êtes là !

— C'est nous, enfin surtout Lili ! Elle s'intéresse aux humains... enfin à la détresse des humains abandonnés par les institutions et aux valeurs de ces personnes et toi tu as de belles valeurs.

Julien se cale sur sa chaise, bien contre le dossier, Lolo lui passe la lettre. Un silence respectueux plombe l'atmosphère. Aucune de nous deux ne veut interrompre cette lecture sans doute très frustrante, blessante... quand on sait qu'aucune réponse ne sera possible. Les lèvres fébriles délivrent un message muet.

"Mon Juju, mon cher frère... mon sang... ma vie !

Je suis vraiment désolée ! Si tu lis cette lettre, c'est que je ne suis plus là pour te parler de vive voix.

Cette lettre est pour t'expliquer mon geste à venir. Sache d'abord que c'est une décision bien réfléchie, très bien réfléchie. Tu ne vas pas me comprendre, c'est presque certain. Tu vas m'en vouloir, maugréer, crier peut-être même, pire encore...

Vois-tu, je suis malade, d'une maladie incurable, le crabe m'a aussi rattrapée. Je vais bientôt mourir, je suis en phase terminale et je ne pourrai plus m'occuper de

Juliette. Il me reste quelques semaines à vivre, combien ? Je ne sais pas, mais peu, c'est certain, je souffre déjà beaucoup. Oui, je le savais lors de nos dernières conversations téléphoniques, mais je ne voulais pas t'en parler, pour que tu ne t'inquiètes pas pour nous. Tu as suffisamment à supporter la prison, rien ne servait de t'embêter plus.

Là, je suis au bout du rouleau et l'avenir de notre Juliette est une préoccupation bien plus importante que la maladie. Il n'y aura bientôt plus personne pour prendre soin d'elle. Nous savons comme les institutions publiques prennent en charge les enfants comme elle. Si c'est pour la mettre dans un coin, sans câlin, comme une chose, non, ce n'est pas la peine. Elle ne comprendrait pas et elle serait malheureuse comme un chien enfermé dans un chenil. Je ne sais pas combien de temps tu seras encore loin de nous. Tu ne pourrais pas t'occuper d'elle, ce n'est surtout pas un reproche. Ce qui t'arrive n'est surtout pas de ta faute ! Les responsables, eux, vivent tranquillement. Et de plus, ce n'est pas à toi de supporter la faute que j'ai commise, il y a quelques années. Tu auras ta vie à vivre après, tu mérites bien une vie plus sereine. Tu as tant fait pour nous, tu nous as protégées, mieux qu'un père pour Juliette, mieux qu'un mari pour moi contre bien d'autres, contre notre famille qui nous a abandonnées, trop à

l'écoute des ragots. La honte n'est pas pour toi, mais pour elle qui n'a pensé qu'à sa réputation, à son apparence de bourgeoisie mal embouchée. Dans cette société, on protège plus les coupables que les victimes. Mais enfin, mon frerot, je t'aime comme tu ne peux pas savoir, tu es mon sang, mon cœur, mes pensées, mon âme. Mais, l'amour a les limites de ma maladie. Juliette a besoin de mon attention chaque seconde de la journée. Je suis bien consciente de comme elle est, bien entendu, elle est presque encore un bébé dans un corps de fillette. Je suis certaine que la confier à d'autres, serait pire qu'un dernier voyage avec moi. Beaucoup penseront sans doute que ce n'est pas normal, mais je suis arrivée à cette décision, certaine qu'elle est la moins mauvaise.

Je sais aussi le mal que je te fais à la lecture de cette lettre, je m'en excuse sincèrement. Cette décision n'est pas égoïste, sois en sûr. Nulle autre personne n'a tes qualités. J'ai mal pour toi mon Juju, bien consciente de cette injustice de la vie. Toutes les personnes qui ne font leur travail que superficiellement nous oublient où nous sommes, derrière des murs qui rassurent leur incompétence.

Je pourrais t'écrire des heures entières encore, tant j'ai de choses à te dire, tant j'ai d'amour à te donner, mais je vais arrêter de te faire plus de mal.

Je t'aime mon Juju, je t'aime et si Juliette le pouvait, elle te dirait aussi, à sa façon, qu'elle t'aime. Je lui parle tous les jours de toi... elle sourit, elle comprend, son regard s'illumine quand je prononce ton prénom. Je ne sais si tu comprendras ma décision, mais je t'assure, je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour qu'elle vive plus loin, dans un bonheur incertain certes.

Je t'aime mon Juju

Ta Juliette pour toujours.

Julien est laminé, sourd au temps, son regard est planté sur cette lettre fébrile qui accroît le tremblement de ses mains moites. Plus rien n'est perceptible de son visage penché, nous ne pouvons rien discerner de son attention... il prend le temps pour ne rien dire. Il prend le temps pour ne rien montrer. Il relit sans doute encore et encore les mots et les maux, pour être certain de bien comprendre, pour être certain de ne rien oublier. Il est droit sur cette chaise indifférente, tremblotant, il ne maîtrise plus rien... est-ce une honte ? Un profond désarroi l'habite. Nous sommes là et il est seul à tant souffrir. Nous nous sentons démunies dans cet instant qui, quelque part, n'appartient qu'à lui. Son café ne fume plus depuis longtemps, les nôtres non plus... Nous n'osons pas perturber cette attention, par considération, par respect pour cet homme qui subit cette épreuve que nous ne pouvons, que peu, partager.

Nous n'osons qu'à peine respirer, Lolo retient sa peine et ses larmes, coite comme un poisson rouge égaré dans un aquarium vide. Lentement, il replie soigneusement la lettre, respectant les plis d'origine, pour qu'elle redevienne comme s'il ne l'avait pas dépliée. Pour autant, elle est bien humide de ses humeurs et de ses larmes bien acides qui tombent de son regard perdu, plus muettes que le temps. Le visage amaigri est plus blanc qu'un linceul. Il est abattu, dépité, ruiné... plus sombre qu'une nuit éternelle...

— Je reconnais bien... ma Julie... dans son propos... pas rancunière vis-à-vis de moi... je suis étonné comme elle en veut à tous ceux qui ont précipité son désarroi... Julie... ma Julie... je ne sais pas... si quelqu'un peut comprendre... les émotions que les jumeaux peuvent éprouver l'un pour l'autre. Cette lettre... c'est un message... ce n'est plus un appel au secours, non... il est trop tard... c'est un message pour moi... pour que sa décision ne reste pas sa décision, mais un appel... qu'est-ce que je peux faire ?... Laurence, Angélique, que peut-on faire ?

Le propos est lent... très lent. Il renifle comme un gamin morveux, tentant d'essuyer un visage meurtri du revers d'une manche pas rancunière !

— Julien ! C'est délicat... je peux comprendre comme c'est difficile pour toi ! Si tu le veux bien, nous passerons voir Julie ce matin et Juliette cet après-midi. Angélique a écrit un article dans son journal pour évoquer votre situation, il est paru ce

matin, si tu veux le lire. Ensuite, c'est en fonction de toi... si tu veux porter plainte contre X ou pas. Dans le cas d'une plainte, nous pourrions engager une procédure. Notre journal s'engagera à tes côtés, nous ne pouvons accepter des situations pareilles. Julie m'a laissé tant de documents démontrant le silence de tant de personnes concernées qu'il y a de quoi leur rentrer dedans. Il faut y aller, Julien, je suis désolée ! Mais, prends le temps de finir ton café tout de même !

— Ah, ma Lili ! Comme toujours, tu réagis ! Tu n'y vas pas de main morte...

— Elle a raison, il faut que je me bouge le cul ! Nous en reparlerons dans la journée... mais oui... je porterai plainte, je ne peux pas laisser cette douleur de ma Julie sans réparation. Ce n'est pas de la vengeance... non, c'est le respect de la vie de Juliette, elle mérite bien cela cette petite !

Julien reprend du poil de la bête, son sourcil s'assombrit, ses lèvres sont plus sèches, la parole est moins perturbée, l'âme se ressaisit, c'est un battant le Julien.

— C'est une bonne décision !

— Quel caractère ma Julie ! Il faut être forte pour faire ce qu'elle a fait et je la comprends ! Elle aurait dû m'en parler quand même, j'aurais bien trouvé une autre solution... pour Juliette... enfin peut-être... et pour que Julie parte dans de meilleures conditions. Mais il est trop tard, la réalité est là et

**c'est à moi maintenant d'assumer le reste... je le ferai... c'est la
moindre des choses.**

— Allez ! On y va !

Chapitre 8 : Visite à Julie

Franchir à l'agonie les portes coulissantes d'un hôpital ne fait jamais grand plaisir. Nous prenons l'ascenseur pour rejoindre l'étage d'hépatogastro-entérologie. Nous passons la porte d'accès au service des soins intensifs et nous stoppons devant celles, vitrées de l'unité des cellules individuelles interdites aux visites. Nous ne pouvons plus aller plus loin. Une vieille dame vêtue de noir est assise là, la tête honteuse de vivre encore, penchée vers le sol pour ne rien voir. Elle ne bouge pas, dans l'attente de ce qu'elle ne sait pas, semblant presque insensible aux bruits des machines de l'endroit. Julien la regarde avec insistance...

— Mamie Justine ! Mais que fais-tu là ?

Il n'ose pas trop hausser le ton, il lui chuchote quelques mots, elle se redresse et se lève péniblement, Julien la prend délicatement par la main. Elle se laisse enfouir dans les grands bras de son petit-fils, posant sa tête sur ses larges épaules. Elle disparaît presque complètement dans une étreinte sincère. Quelques minutes sans mot, puis, ils s'écartent de quelques pas pour nous rejoindre dans la pièce de repos entre les deux unités. Nous les suivons du regard entre curiosité et surprise, et nous nous écartons discrètement pour ne pas encombrer le couloir.

— Oh mon Juju ! Oh mon Juju ! Quelle misère ! Quel drame ! Vous ne méritez pas cela ! Non, non...

Julien lui caresse les épaules et de nouveau, pèse un grand silence des mots. Ils sont bien inutiles, superflus même, tant les effluves du ressenti montrent comme ce moment est profond. Les secondes n'ont plus d'importance, comme quoi, le temps n'a de valeur que celle qu'on veut bien lui prêter. Nul besoin de l'implorer comme Alphonse de Lamartine l'a fait, tout ici est suspendu au souffle imperceptible de Julie. Un manque évident, de l'autre, marque ce sincère moment, deux ans privés d'amour ne se rattrapent jamais. Une infirmière vient les déranger pour nous rapprocher de Julie. Julien nous convie à le suivre devant la vitre qui la protège, la dame blanche acquiesce à cette requête. Elle est immobile, ceinte de draps blancs, seuls le visage et les bras sont visibles. Elle est entourée de machines qui scrutent les évolutions de sa santé et est reliée à celles-ci par des tuyaux et des capteurs. C'est une image cruelle qui montre la fragilité de la vie et donne à réfléchir sur l'ambiguïté du destin, quand il est suspendu entre le blanc et le noir, entre l'espoir et l'abattement. C'est un endroit fragile, précaire, où, invisibles, s'y mélangent les humeurs d'un temps indifférent. Justine revient s'asseoir sur la chaise pour attendre je ne sais quoi. Julien est pris en charge par une infirmière qui le revêt d'une tenue blanche, jetable, il peut se rapprocher de sa jumelle... enfin. Enfin, il peut la voir, la regarder et c'est certain, que sourdes à nos sens, s'échangent, entre eux deux, des choses inexplicables. Nous pouvons le voir au travers des deux

épaisseurs de vitrage. Il est emprunté le gamin, seulement sa main a le droit de prendre celle de sa sœur. Il ne sait pas comment faire, il lui parle, je pense des mots de réconfort sans doute qu'il chuchote, au moins je le pense. Mamie Justine est restée avec nous sans rien dire, elle sanglote dans un vieux mouchoir usé et nous n'osons pas perturber plus cette douleur. Nous patientons dans cet endroit où les blouses blanches s'activent sans cesse, le droit à la vie est ici respecté. Julien ne peut pas rester longtemps près de Julie. Sûr qu'il trouve cela injuste de priver sa sœur de la bienfaisance d'une présence aimée, mais il faut respecter les consignes médicales. C'est leur métier et ils savent ce qui est le mieux pour le malade. Il discute avec l'infirmière qui le délivre, assez longuement, nous n'entendons rien... elle appelle mamie Justine pour qu'elle aussi puisse s'approcher de sa petite fille, Julien a dû insister, il nous racontera... il reste au plus près, derrière la porte vitrée, mamie est assise près du lit de Julie. Tout tremble en elle, je ressens un silence lourd de sentiments, comme si elle voulait insuffler à Julie des bouts de temps de sa propre vie. Le moment ne peut être plus important. Ils reviennent tous deux, plus blancs, que la tenue de papier qui les habille. Julien semble réagir.

— Elle n'est vraiment pas bien ma Julie, mais l'état est stable, son corps lutte contre le poison ingurgité et sa maladie,

qui elle, ne fait pas de pose ! Dites les filles ! Puis-je de nouveau vous solliciter ?

— Bien entendu...

— Pourriez-vous ramener Mamie Justine dans sa maison de retraite ? Je voudrais rester ici dans le couloir tant qu'il m'accepte encore, je pourrais sans doute la revoir encore plus tard.

— Bien entendu ! Peut-être, accepterait-elle de nous accompagner pour déjeuner ?

— Non... non... mesdames... je suis trop vieille, je préfère rentrer, j'ai besoin de penser à Julie. Mais avant, je voudrais discuter un petit peu avec mon Julien !

— Viens, mamie ! Il y a une petite cafétéria au rez-de-chaussée.

Nous prendrons le temps Mamie, nous prendrons le temps ! Désolé ! Pouvez-vous patienter un peu ?

— Oui, pas de problème ! Nous resterons à distance, pour ne pas vous déranger !

— Merci, merci...

Julien était face à Justine, les yeux dans les yeux, comme deux personnes qui s'aiment et qui se rapprochent dans la souffrance.

C'est un couple sincère qui se comprend, nous n'entendons rien de leur propos, mais les mouvements de tête suffisent à comprendre. Deux ans d'amour suspendus, il faut du temps...

mais ils sont bien conscients tous les deux de se revoir bien vite et très souvent. C'est la mamie qui lève le camp la première.

— Je suis vraiment désolée, mesdames... vraiment désolée, mais... mais dans cette tourmente, c'est le seul moment réconfortant.

— Ce n'est pas bien grave, nous pouvons y aller, c'est où votre résidence !

— La résidence du bois dormant... c'est bien pompeux comme nom pour un endroit bien commun, mais cela me suffit.

— Julien ! Nous te reprendrons dans une heure pour déjeuner. Nous t'attendrons dehors...

— C'est bien ainsi ! Mamie, je ne trouve pas les mots pour te dire tout ce que je ressens... c'est le bordel dans ma tête !

— C'est rien mon Julien ! On se revoit demain ?

— Oui mamie... oui bien entendu !

Nous installons Justine sur le siège passager avant, c'est bien plus pratique quand on a de l'âge !

— Bien installée, mamie !!!

— Oui, oui ! Que vous êtes bien gentilles avec Julien ! Pourquoi faites-vous cela ?

— C'est un peu notre métier ! Laurence est avocate bénévole pour aider ceux qui n'ont pas les moyens de s'en offrir un. Et moi, je suis journaliste dans un journal qui n'accepte pas que les plus riches abusent des plus pauvres. Laurence était donc

l'avocate de Julien et il nous semblait normal de l'accompagner à sa sortie du pénitencier. Dites Justine ! Nous avons un logement pour Julien et aussi pour vous si vous souhaitez le rejoindre !

— Je ne sais pas... je ne sais pas, je ne veux pas le déranger dans sa nouvelle vie. Il n'a pas besoin d'une vieille grand-mère dans les pattes...

— Vous verrez cela avec lui !!!

— Oui, cela peut attendre !... Je n'ai pas voulu en parler à Juju... c'est bien délicat...mais sa mère m'a appelé hier... c'est bien étonnant... je n'ai pas eu de nouvelle d'elle ni de mon fils, depuis que j'ai accueilli les enfants chez moi, cela fait déjà un bail !

— Sans indiscretion Justine... c'était pourquoi ?

— Elle voulait savoir ce qui se passait ! Ils ont bien entendu parler de la fusillade dans le quartier et sans doute aussi, du passage au tribunal pour Julien ! Je lui ai répondu que je ne savais rien... en restant polie... à mon âge, on sait mentir avec discrétion ! Je lui ai simplement répondu que si son mari, mon fils, voulait avoir des nouvelles de ses enfants, il n'avait qu'à se déplacer ! Eh bien elle m'a raccroché au nez dans un charabia incompréhensible ! C'est bizarre, comme comportement ! Qu'en pensez-vous ?

— C'est une situation bien compliquée pour tout le monde, mais surtout, pour leurs enfants ! Ils n'ont jamais rencontré Juliette ?

— Non... Juliette, c'était la honte de la famille ! Vous vous rendez compte, la petiote payait pour les fautes de sa mère. De plus, bien des bruits couraient dans leur quartier au sujet de la paternité de la petite. La honte... c'est mon fils, la honte ! Comme bien des gens, il ne se juge pas, il est au-dessus de cela... lui a toujours raison, bien conforme à cette civilisation que j'ai bien du mal à comprendre... Comment peut-on être si égoïste ? Ne penser qu'à soi, c'est le nouveau credo !

— C'est difficile de comprendre, c'est bien difficile !

— Nous ne l'avons pas éduqué comme cela pourtant ! Nous lui avons inculqué de bonnes manières, à croire que cela n'a pas suffi... mais enfin, il faut vivre avec, enfin si c'est cela vivre ! Nous sommes arrivées ! Je vous remercie... de m'avoir écouté... merci de ne rien dire à Julien... si je vous en ai parlé, c'est que je n'arrive plus à garder cela que pour moi.

Chapitre 9 : Visite à Juliette

Le repas chez Ginette fut frugal et vide de mots inutiles. Le visage de Julien se creuse de douleur et la journée n'est pas finie, il n'a rien mangé. Les cernes creusent le regard, la vérité se dévoile et fait mal... Le temps que je règle l'addition et que Lolo fasse son tour habituel aux toilettes, Julien rallume une cigarette. Je ne sais pas si cela soulage quoi que ce soit, mais cela donne une certaine illusion et une bonne excuse à être seul. Il ne sert plus à rien de discuter, les images de la vie ne sont plus des images. Pour nous, c'est violent, alors je n'ose pas imaginer pour cet homme blessé...

Retour vers l'hôpital... à la morgue... quel vilain mot ! Est-ce le mot qui se déteint sur l'endroit ?

Le service est d'une tristesse, presque caché, on ne le voit de nulle part, dans les sous-sols de ce monstrueux hôpital, comme s'il était inconvenant de montrer où sont les soulagés de la vie.

Lolo prend Julien dans ses bras, elle comprend sa détresse, la partage même et elle sait soulager ces moments, par quelques gestes affectueux de bon aloi et par des mots choisis bien justement, une vraie mère... comme avec nos enfants.

Nous rentrons dans la pièce d'accueil, accueil est un grand mot, tant la froideur de l'endroit calme toute prétention. Là

aussi, la quiétude est seulement bafouée par le bruit incongru d'une climatisation récalcitrante.

— Veux-tu un café bien chaud, Julien ?

— Oui, oui, si tu veux !

— J'ai demandé tout à l'heure pour voir Juliette, elle n'est pas encore tout à fait apprêtée, quelques minutes à attendre.

Je laisse Lolo et Julien rejoindre le distributeur pour m'occuper et mes mains et mes pensées. J'ai beaucoup de mal dans ces situations difficiles et si délicates. En fait, je pense que personne n'aime fréquenter ces endroits si taciturnes. Mais il faut bien y venir saluer quelqu'un de décédé que l'on ne reverra plus jamais. C'est un passage obligé pour exprimer le respect à la personne et à ses proches, certain aussi que le défunt n'en est pas bien conscient. En écrivant ces phrases, je trouve qu'à notre époque, ces moments désuets sont presque hors du temps, tant le respect a disparu du propos et de cette attitude des gens. Les êtres humains sont devenus tellement égoïstes, qu'ils ne pensent qu'à eux, c'est sûr que certains ne viennent ici que pour se faire voir et ceux-ci trouvent toutes les excuses du monde à un comportement larmoyant, hypocrite comportement et quoi dire de plus encore pour après, pour les cérémonies du dernier adieu.

— Mesdames et monsieur ! Vous pouvez retrouver Juliette !

C'est un soulagement, quelque part, que le temps ne nous oublie pas ici dans ce monde du non-sens à la frontière de la

mort perpétuelle. Ici, ça sent le vide, un vide de tout et un vide de rien, un monde à part, rebuté par la conscience et la peur de fréquenter trop de personnes parties... mais encore là.

Julien repose rapidement son gobelet sans le finir, pressé de retrouver sa petite Juliette. Il ne l'a pas revue depuis presque deux ans, un arrache-cœur... Bien entendu, il a reçu une montagne de photos et de vidéos de la petite, cela ne remplace pas l'être aimé, les bisous, les câlins, les caresses...

Il suit, presque à la culotte, la préposée à la visite, une sorte de croque-mort rassasiée, pressé de retrouver un grand bout de son passé, une montagne d'amour endormie. Lolo lui tient le bras, telle une grande sœur. Je les suis comme une vieille vache rebelle qui ne sait plus s'exprimer, avec quelque part un regard attendri et du respect au consensus. Nous traversons un couloir, puis un autre d'un ton gris tellement indifférent, ignorant nombre de portes fermées, à croire que l'endroit n'est que très peu fréquenté et seulement par des personnes bien silencieuses et qui n'ont plus rien à dire, alors qu'on souhaiterait dire un mot qui pourrait être d'une maladresse affligeante. Le temps se contentera de la détresse. Une porte blanche, enfin presque, avec quelques traces de doigts rébarbatives, s'ouvre silencieusement. Julien semble défaillir, s'arrête au pas, pose sa main gauche sur le chambranle, il baisse la tête pour ne plus rien regarder, tente de reprendre son souffle bien raccourci. Nul ne peut comprendre vraiment ce que chaque être peut

ressentir dans un instant pareil, chacun réagit bien différemment et quelquefois dans des comportements affligés qui ne méritent que le respect. Puis, après une inspiration prononcée, il franchit le pas de la porte, plus fébrile qu'une fleur de pissenlit au vent frais d'un matin égaré. Le dos devient plus lourd qu'une conscience, les épaules tombent, les mains tremblent, le regard toujours vers le sol. Il relève la tête vers la table couverte d'un drap blanc. Nous, aussi, apercevons le visage de Juliette. Julien ne peut plus bouger, nous entendons son souffle s'accélérer, il est, comme figé dans un espace perdu. Plus rien ne se compte et plus rien ne compte, rien, mais rien n'a plus d'importance. Que pense ce pauvre homme détruit ? Sans doute pas grand-chose ! Voir le spectacle affligeant du visage de sa petite nièce blesse la pensée. Pense-t-il d'ailleurs ? Il n'est pas une personne qui va geindre et se plaindre ou montrer une faiblesse. Il le voudrait sans doute, mais comme nous le voyons, ce n'est plus de la détresse, c'est une vérité qu'il se prend en pleine figure, Juliette est bien décédée. Laurence lui prend le bras pour l'encourager à s'approcher, franchir les deux derniers mètres. Il se laisse faire, puis stoppe son regard sur celui fermé de sa petite Juliette, les yeux ne bougent plus, la paupière n'ose plus essuyer des larmes oubliées qui suintent sur les pommettes, sans un bruit. Le silence de l'endroit est pire encore qu'ailleurs, la porte se referme insidieusement sur nous trois. Le moment est

particulier, je n'ose plus bouger, je regarde cette petite que je ne connaissais pas, mes tripes se tordent, j'ai mal pour Julien, très mal, Lolo ne doit pas être bien mieux et je ne parle pas de l'intéressé qui doit souffrir le martyr. Il y a des tortures qui n'ont pas besoin d'outils pernicieux pour corrompre un corps en souffrance. Julien se décroise les mains nouées, puis, de celle de droite, il glisse ses doigts tremblants sur le visage de sa nièce. Il caresse longuement les joues de la petite, puis les boucles de ses cheveux. Le visage de Juliette est détendu, aucune trace de souffrance, la peau est blanche comme un linge, elle semble presque dormir... pour toujours. Pas un mot, plus un mot... tout est superflu, plus un bruit, on entendrait une larme couler tant le temps est révérencieux. Il est, l'âme aux abois, le regard n'est plus. Ce qu'il voit n'a plus aucune vertu, de l'être, il ne reste plus rien. J'entends cette douleur profonde qui déchire le temps, trouant ce calme cruel, assourdissant même. Le souffle du cœur tait son arrogance. Julien reste prostré, pétrifié par un tourment invisible. La lumière crie la vérité, Juliette est encore là, mais n'est plus. Lolo s'est écartée vers moi, il serait presque indécent de vouloir partager ces douleurs qui ne sont que pour lui. Le gris indifférent des murs, protège l'émoi. Il ne reste plus rien de réel si ce n'est ce corps froid, froid pour rappeler que la faucheuse est bien passée par là. Le temps n'a plus de valeur, il ne pèse plus rien et n'a plus aucune importance. Julien reste stoïque, imperméable à tout le reste, les mains, plus blanches

qu'un marbre froid, continuent de promener ses doigts dans les mèches blondes d'une chevelure orpheline, longtemps, longtemps...

Puis, après de longues minutes agonisantes, il lève les yeux vers nous et d'un signe de la tête, il nous fait comprendre que la visite est terminée. Son regard, prostré dans la douleur, est bien trop respectable. Nous sortons de cette antichambre fraîche, sans un bruit, il ne faut pas déranger ceux qui se sont endormis pour toujours, je referme la porte avec délicatesse et délivrance. C'est trop pénible de l'autre côté, bien trop pénible, ce n'est pas ma première visite dans ce genre d'endroit, mais c'est la plus douloureuse. Je reprends ma respiration pour cacher mon émotion, les yeux de Lolo sont bien dérangés aussi. Julien nous précède, il cherche à droite et à gauche quelqu'un... sans doute l'employée de tout à l'heure.

— Madame ? S'il vous plaît !

— Oui monsieur... que puis-je faire pour vous ?

— Je ne voudrais pas que Juliette reste ici. Ce n'est pas la place d'une petite fille, là. Ce n'est pas digne d'elle ! Je voudrais lui offrir un lieu plus convenable ! Si c'est possible ?

— Bien entendu, que c'est possible ! Il vous faut passer par une entreprise de pompes funèbres, pour transporter la petite ! Vous en connaissez une ?

— J'en connais une Julien si cela te convient ? Les pompes funèbres de Blomocelles ! Et ils ont une chambre funéraire, tu

as raison, ce sera mieux pour Juliette ! Je les appelle ce soir et je te dis comment faire demain matin !

— Nous travaillons avec eux, il n’y aura pas de problème, je peux m’en occuper ce soir si vous le voulez, elle sera transférée demain !

— Merci madame, faisons ainsi ! Merci Angélique ! Vous avez besoin de quoi ?

— Votre pièce d’identité et une autorisation parentale...

— Comment je fais Laurence ? Julie ne peut pas !...

— Je vois cela tout à l’heure avec le procureur, il n’y aura pas de problème. Avez-vous une adresse pour que je vous envoie un document du procureur qui remplacera l’autorisation parentale ? La maman est dans le coma et il n’y a pas de papa !

— Aucun problème, j’attends votre document ! J’appelle les pompes funèbres pour qu’ils préparent une chambre, il y en a toujours une de libre habituellement.

— Merci, madame, merci ! Voici mon passeport !

— J’en fais une copie, j’en ai pour deux minutes ! Pouvez-vous m’attendre à l’entrée, dans la salle d’accueil ?

— Dis Julien ! Je suis désolée de te demander cela ! Mais as-tu de l’argent de côté ? Nous trouverons une solution autrement !

— J’ai travaillé deux ans à la prison. Même si j’ai envoyé de l’argent à Julie et puis nous avons mis de l’argent de côté sur

un compte commun avec ma sœur au cas où il nous arriverait quelque chose pour Juliette, merci encore !

— J'ai besoin d'un grand café ma Lolo, chez Ginette, c'est tout près de l'imprimerie ! Tu viens avec nous, Julien ?

— Oui, j'en ai bien besoin aussi, j'ai la bouche pâteuse !

— Lolo est dehors. Au fil avec le procureur, je parie ! Tu peux la rejoindre pour fumer une cigarette, j'attends ton passeport.

Les formalités réglées, pour la petite, nous rejoignons la petite Cendrine chez Ginette et nous nous attablons dans un coin bien chaud, tout près du radiateur. Les cafés servis, Julien se lâche...

— Juliette est... je n'arrive pas à dire... était... je suis désolé... une petite fille adorable et extraordinaire, malgré son handicap. Juliette est comme Julie... elle n'a pas choisi sa vie... ! Choisit-on bien sa vie d'ailleurs ?

Nous le regardons, toutes les deux, il est accablé comme une vieille pendule qui a perdu ses heures. Il se tripatouille les mains pour tenter une contenance, il est ailleurs. Son regard plonge si loin... si loin que nous n'osons pas le déranger. Nous le laissons

dans son histoire et celle de la petite, bien liée, la tasse de café subit des outrages de doigts agacés devant lui.

— Juliette... c'était... au début, bien avant qu'elle n'existe, une histoire d'amour d'une adolescente, Julie. Elle était amoureuse... c'est certain, pas l'autre branquignol, qui comme bien souvent, ne souhaitait que la niquer. Il s'est bien joué d'elle, c'était un des deux mecs que j'ai corrigés et qui a été descendu, même si ce n'est pas pour cela que nous nous sommes cognés.

Il était de l'autre quartier, comme je vous l'ai dit l'autre jour. Il traînait un peu partout, un petit caïd de ce quartier, pas très courageux et sans doute déjà, à cette époque, il était bien installé dans ces marchés douteux, mais pas encore dans notre quartier. Julie avait 16 ans... et lui, bien plus de dix qu'elle. Et puis, quand il eut ce qu'il voulait d'elle, il l'a laissée comme une vieille chaussette. Julie était bien malheureuse, j'étais seul au courant de cette aventure qui en serait restée là, tant que... les parents ne savaient rien... Le pire arriva, elle m'avoua qu'elle était enceinte, enfin qu'elle le pensait. Elle fit un test qui le confirma, mais elle ne voulait pas en parler à d'autres que moi, craignant le courroux des parents ! Les jours passaient, j'avais beau lui expliquer que de ne rien dire n'arrangerait rien, et qu'en continuant ainsi, elle ne pourrait plus avorter. Rien n'y fit et quand son ventre prit un peu de rondeur, notre mère s'en aperçut. Ce fut un drame, les parents n'acceptaient pas cet état

de fait. Vous vous rendez compte, des cathos puritains. Ils avaient sans aucun doute envisagé un autre avenir pour leur fille. Ils la jetèrent à la porte de la maison dès le lendemain de la découverte, criant bien fort que la honte s'était abattue sur leur maison et maintenant gravée sur leur front, qu'ils seraient la risée de tout le monde notamment de leurs amis de la petite bourgeoisie. Je connaissais mes parents, je les savais durs, je connaissais bien leur façon de penser, mais jamais, j'aurais pu imaginer qu'ils foutent ma jumelle dehors. Juliette s'est alors réfugiée chez notre mamie paternelle, la rebelle de la famille et aussi l'âme damnée de nos parents, une femme bien différente. On se demande bien comment elle a pu élever un fils comme notre père. La mamie en prit plein la tête, mais elle savait garder la tête froide et connaissait bien son fils et sa bru. Je ne pus bien longtemps résister à l'opprobre jeté sur ma sœur, je l'ai rejointe chez mamie Justine. Voilà un monde qui change radicalement pour une amourette et une partie de jambes en l'air dans une cave d'immeuble. Elle était avertie ma Julie, tellement de fois même, par nos parents, mais les sentiments, quelquefois, on n'y peut rien. Je ne lui en ai jamais voulu, je n'arrive toujours pas à comprendre comment on peut foutre sa fille dehors ainsi. Julie avait quitté le lycée et elle accoucha à l'hôpital, d'où nous venons. Je l'ai accompagnée jusqu'au bout comme l'aurait fait un père qui attendait une naissance espérée. Puis, rapidement, au bout de quelques mois, j'ai abandonné le

lycée pour chercher du boulot de barman, j'avais 18 ans, libre maintenant. Mamie n'avait pas de gros moyens, elle ne pouvait pas nous subvenir bien longtemps, non qu'elle ne se plaignît de quoi que ce soit, ni qu'elle montrait une quelconque indécatesse. Elle a croqué toutes ses économies pour nous... et aussi pour emmerder son fils. Enfin, il fallait que je rentre de l'argent pour aider mamie, voir plus et surtout assumer le bébé Juliette. Car Juliette grandissait, elle s'épanouissait normalement, comme tant d'autres bébés. Elle n'était pas comme elle fut après...

— Prends ton temps, Julien ! ... Prends ton temps...

J'aurais dû me taire. Il n'ose pas nous répondre et de grosses larmes, celles qu'on ne peut jamais retenir, coulent d'un regard souillé. Il tente, malgré lui, de se tenir bien droit, sur sa chaise, mais le poids de l'histoire lui pèse de partout. Il remue sa cuillère dans sa tasse à café sans sucre, sans doute pour paraître moins fébrile. Le café doit être bien froid, mais, qu'importe, dans ces situations-là qu'importe ce que l'on boit.

— Je travaillais depuis quelque temps... tout se passait relativement bien, enfin, au moins mal et comme pour un couple ordinaire, Julie s'occupait du bébé et moi, je ramenaient de l'argent, au grand plaisir de mamie qui retrouvait des apparences de plaisir d'une vie bien enfouies dans le passé. L'appartement n'était pas bien grand, une chambre pour

mamie Justine et la salle pour nous trois, pas très confortable, mais quand on veut... on peut.

Puis, premier drame, Mamie est tombée par suite d'un AVC. Elle fut hospitalisée un bout de temps puis transférée dans une maison médicalisée. Elle ne pouvait plus rester avec nous malgré la disponibilité de Julie. Impossible d'habiter un immeuble dont l'ascenseur tombe en rade régulièrement, trop souvent même. Et mamie ne pouvait plus accéder au troisième étage par les escaliers. Nous lui avons trouvé une chambre dans une résidence senior. Nous aurions voulu qu'elle habite avec nous, mais comment trouver un logement plus grand ? Nous nous étions promis avec Julie que, dès que possible, elle nous rejoindrait... ailleurs... mais cela c'était avant...

Julien parle presque mécaniquement. Il a besoin de s'exprimer, je pense que pendant son incarcération, il n'a pas noué beaucoup de contact et il lui faut bien partager un peu de ces douleurs. Il a besoin qu'on l'écoute surtout. Il chahute toujours sa tasse de café pour occuper des mains tremblotantes. Il nous regarde maintenant sans insistance, sans nous chercher vraiment. Sa voix est toujours posée pour autant, comme pour réciter un livre de vie, appris par cœur. Lolo est très attentive, le regard prévenant, un petit rictus coincé à la commissure des lèvres, elle se les mordillent, assise au plus près de la table, les bras croisés. Je n'existe plus dans cet instant, tant elle boit les

paroles de son protégé. Personne ne dérange le propos, Julien ravale sa salive, se racle la gorge...

— Et puis... ce fut le drame... le drame pour Juliette... elle avait un peu plus de deux ans... une opération bénigne pourtant... des végétations. Elle chopa une maladie à l'hôpital, un virus qui a détruit des cellules du cerveau. Et voilà notre Juju malade sans aucune chance de guérison. Au début... cela ne se voyait pas de trop, mais petit à petit, le mental n'évoluait presque plus quand son corps grandissait, Juju restait toujours une petite fille de deux ans... un peu plus avec le temps, mais jamais comme les autres de son âge.

— Mais comment cela se fait ? Ils vous ont donné une explication à l'hôpital ?

— Le personnel d'étage... oui et encore... Nous avons bien su qu'elle était tombée malade là-bas, les fièvres, les douleurs n'avaient rien à voir avec une opération des végétations. Elle est restée au moins une semaine en réa, elle était dans un coma léger !

— Vous avez porté plainte contre l'hôpital ?

— Oui... mais cela n'a abouti à rien ! Nous n'avons pas pu démontrer qu'elle avait attrapé sa maladie à l'hôpital... comme si ces microbes-là ça traînait dans le quartier... s'il y avait eu d'autres cas ! Puis ils avaient de grands avocats...pas nous.

— C'est bien triste !

— Mais malgré sa maladie, Juliette était un amour d'enfant, souriante, rieuse, câline et tellement affectueuse... quand je rentrais du boulot, c'était une boule d'amour qui me tombait dessus, un grand plaisir ! Vous ne pouvez pas comprendre cette situation particulière, il fallait la vivre ! C'était du bonheur, c'est difficile d'expliquer cela aussi. Je peux vous le certifier, c'était de l'amour pur jus... même si pour Julie, c'était une grosse contrainte. Bien entendu, elle ne pouvait pas travailler au-dehors, Juliette était une occupation à plein temps. Nous avons décidé de vivre ainsi, sans oublier mamie Justine, que j'allais voir tous les deux jours. Nous repoussions à plus tard l'avenir de Juliette, vivant chaque instant comme du bonheur.

— Et le père de Juliette ?

— Il n'en sut rien ! J'étais le seul à savoir avec mamie Justine. Dans l'immeuble, cette situation ne posait pas de problème, bien au contraire, les voisins étaient très aidant. Mais ailleurs, dans la famille, notamment, les mauvaises langues se régalaient, pour certains, jusqu'à aller dire que j'étais le père de Juliette. Vous vous rendez compte, moi coucher avec ma sœur !!!

— Il y a toujours des gens malfaisants qui se complaisent du malheur des autres. Cela leur donne l'impression d'exister... l'impression seulement ! Il faudrait voir chez eux, ce n'est sans doute pas beau à raconter !

— Oui, c'est bien vrai, ma Lili !

Julien retombe dans ses pensées, les joues bien humides de larmes discrètes. Ce grand mec fait triste à voir, il se réfugie ailleurs. Il continue à chahuter sa tasse de café vide, la portant aux lèvres. Il s'aperçoit de sa maladresse... un tout petit sourire le disculpe. Il comprend bien qu'il est morose et triste.

— Julien ! Ça va, Julien ?

— Je ne suis vraiment pas un bon compagnon ! Je suis toujours parti ailleurs !

— Nous le comprenons bien ! Tant de tourments pour une seule personne... tu peux en discuter avec nous, cela pourra peut-être t'aider à supporter ces moments difficiles !

— Je ne sais pas... c'est tellement personnel... Cette nuit, je n'ai pensé qu'à Julie ! Comment cette petite bonne femme a pu traverser ces moments et prendre une telle décision ! Et dans ma tête, j'essaie d'imaginer... notamment le jour où elle a appris... sa maladie... et quand elle en a eu la confirmation. Je pense qu'elle devait avoir des symptômes... ou des trucs comme cela... Comment s'est-elle débrouillée pour aller chez le médecin ? ... Puis, sans doute un spécialiste, seule... seule et qui gardait donc Juliette pendant ce temps.

Il est parti, Julien, mais il ne nous parle pas en fait, il se parle à lui-même, nous le laissons s'exprimer...

— Qui donc a gardé Juliette ? Aminha peut-être... la voisine du dessus, je ne vois qu'elle qui connaissait

suffisamment Juliette... ou quelqu'un d'autre, je n'en sais rien. Je n'ose pas imaginer les nuits et les jours aussi, qu'elle a traversés, seule à se poser tant de questions sur sa santé et les conséquences pour Juliette, sans m'en parler... pour me protéger, c'est certain. Elle est ainsi Julie à penser aux autres avant de penser à elle. Puis ce jour, chez le spécialiste, quand celui-ci lui a confirmé le triste diagnostic... je l'imagine dans le bus ! Les problèmes du quartier...elle s'en moquait bien maintenant, les petits cons de la rue n'étaient plus que des trous du cul en vadrouille, des petites merdes, qui de toute façon se foutaient bien d'elle, si un d'eux l'avait emmerdé au retour, il s'en serait pris plein la gueule, ça, c'est certain ! Elle a réfléchi avant et elle savait ce qu'elle ferait... depuis qu'elle attendait... elle attendait depuis combien de temps... Depuis combien de temps, elle ruminait, seule, toujours seule, des hypothèses qui n'en sont pas, des solutions qui n'en sont pas... pour qu'à un moment donné, une certaine évidence se dessinât, une évidence qui n'en était peut-être pas non plus, mais elle était seule, ne pouvant pas en parler à personne et qui pourrait comprendre, comprendre une situation pareille... personne ne peut comprendre la vie des autres, d'autant si celle-ci est compliquée comme celle de ma Julie... elle ressassait sans cesse sa situation et celle de Juliette... elle... elle a écarté le pire longtemps... des heures durant, des journées entières entre presque dormir et presque ne plus vivre... Elle pensait, elle pensait, elle

réfléchissait et pensait encore. Et cette putain d'évidence se dessinait, comme seule issue à son destin... Juliette ne devrait pas souffrir de son absence... non... elles partiront ensemble si près et si loin, mais ensemble, la petite Juliette, notre petite Juju. Elle la prenait dans ses bras, bien plus souvent qu'auparavant encore, tentant sans doute de se faire pardonner ce que Juliette ne pouvait pas comprendre. La petite souriait toujours, la petite souriait encore, la petite vivait encore. Comment peut-on vivre cette situation quand tous les branquignols, qui ont provoqué ces choix ultimes, vivent leur petite vie tranquille, leurs petites magouilles, leur petit boulot bâclé et surtout loin des préoccupations de ma Julie ?... Combien de temps s'est écoulé entre la certitude d'une décision qui n'est pas une décision, ni quoi que ce soit d'ailleurs et l'acte, seul moyen pour que Juliette ne souffre pas du départ de sa si tendre maman ? Comment peut-on survivre dans cette situation dans l'attente d'une fin pas choisie ? ... Combien de douleurs à l'âme... de pleurs cachés, de mots doux à sa Juliette... je suis presque certain que Julie lui a tout raconté, Juliette ne pouvait pas comprendre... j'ai mal... j'ai mal, je n'étais pas là ! C'était à moi d'assumer cela, pas à Julie qui avait déjà payé bien cher un coït bâclé au fond d'une cave... je n'ose imaginer non plus, au fur à mesure que les derniers temps approchaient, ce qui se passait dans sa tête... puis il fallut faire boire Juliette... et faire de même pour elle... ce n'est pas un suicide, non Julie était trop

forte pour cela... c'était une décision d'une fin de vie tout simplement. Tous ces moments me hantent et me hanteront longtemps encore.

— Mon pauvre Julien ! Quoi dire ? ... Quoi dire !

— Vous êtes bien gentilles de m'écouter ainsi... de me protéger et de m'aider... mais ce soir, je veux être seul ! J'ai besoin de réfléchir, cette sortie de prison n'est pas un plaisir, c'est pire même, les murs de geôles protègent de la vie extérieure, mais à la sortie, c'est la claque dans la gueule ! Il faut que je me ressaisisse, il faut que je soutienne ma sœur et que j'envisage l'inhumation de Juliette si Julie ne se réveille pas... vous me comprenez !

— Bien entendu, Julien ! Comprendre est un bien grand mot... nous ne pouvons pas nous mettre à ta place, c'est si délicat. Pour autant, tu peux compter sur nous. Ce soir, nous rentrons, nous avons aussi nos enfants et nos mamans à retrouver. Nous reviendrons demain vers quatorze heures, si tu le veux bien !

— Oui, je veux bien ! Il n'y a plus que vous... et mamie ! Mais il est bien normal que vous retrouviez votre famille et il faut aussi que je m'occupe d'elle comme avant...

— Nous te conduisons à ton logement... il est aménagé, sommairement, mais tu verras bien, tu pourras faire venir ta mamie, c'est de plain-pied... enfin, tu verras ! Nous rentrerons après et nous te laisserons où tu veux !

— Allez en voiture ! Ce n'est pas bien loin, nous te présenterons l'équipe avec laquelle tu travailleras dès que ce sera possible !

Julien replonge dans son monde, si silencieux au fond d'un abysse, pauvre bonhomme... nous n'osons pas le perturber, ses pensées doivent être profondes.

— Voilà ! Nous y sommes, tu as ta place de parking pour ta future voiture...

— Mais j'ai toujours la mienne, dans un garage dans la cité, enfin si le garage n'a pas été saccagé, j'irai voir prochainement, ce n'est pas l'urgence !

— La maison est une maison de gardien avec deux chambres...

Lolo s'improvise agent immobilier, cela lui fait du bien de parler d'autres choses... et juste derrière c'est le nouvel atelier d'imprimerie de Philippe, il n'y avait plus assez de place là où Angélique travaille aujourd'hui.

Julien se détend un peu, la curiosité de l'endroit l'emporte sur la douleur, il sort un peu de sa torpeur et rapidement analyse l'extérieur du bâtiment, certain qu'il pense à Justine et à Julie.

Elle parle, elle parle, tout le monde a besoin de parler... et Lolo aussi a besoin de parler, même si ce qu'elle dit n'est pas de grande importance...

La maison date d'une cinquantaine d'années, un peu dans son jus, vu de l'extérieur. C'est un bâtiment de murs en briques, un peu en retrait de la rue au fond d'une impasse très calme, presque une impression de ne pas être en ville. Devant, un bel emplacement pour garer les voitures des employés de l'imprimerie.

— Julien ! À cette heure, il n'y a plus grand monde, les rotatives sont en entretien journalier pour être prêtes à imprimer le journal de demain. Pour autant, nous irons faire un tour après.

Il continue de scruter la maison. La porte d'entrée donne sur le trottoir, Laurence ouvre un portail métallique un peu rouillé et surtout gémissant.

— Le jardin est sur le côté, nous le visiterons par l'intérieur. Vous pouvez entrer... Julien, c'est chez vous !

La porte donne, tout de suite, sur une grande pièce toute refaite et bien lumineuse. Julien la traverse pour aussitôt pousser les portes du fond, qui s'ouvrent, elles, sur les chambres.

— C'est la plus grande chambre, avec un accès direct à la douche ! Vous pouvez ouvrir cette porte Julien ?

— Ce serait bien pour mamie Justine ! La douche est bien pratique... elle est équipée pour un handicap physique !

— Les propriétaires de l'endroit, qui vivaient ici avant, avaient un jeune garçon handicapé, voilà pourquoi cet équipement. C'est aussi pour cela que tout a été refait en bas.

— C'est bien ! Pourrons-nous passer voir mamie après, je veux la convaincre ?

— Bien entendu ! Là, c'est l'autre chambre...

Il n'écoute plus Lolo, pressé d'en finir avec la visite de la maison, un coup d'œil sur le coin cuisine et il est dans le jardin.

Le jardin n'est pas bien grand, une parcelle d'environ 300 m², mais tout plat, pile-poil au niveau du carrelage de la salle, tout était bien conçu pour le jeune homme handicapé. Pas de voisin, pas de haie, une clôture de bois plein sépare la maison d'une zone d'activité bien tranquille, ce jour-là en tout cas. C'est un petit endroit discret qui conviendrait à des personnes pratiquant le naturisme. Nul regard ne peut jeter une quelconque indiscretion.

— C'est très bien pour mamie Justine ! il faut qu'elle vienne ici finir sa vie et je ne suis pas pressé... qu'elle s'en aille...

— Je comprends bien ! ... Nous irons la revoir !

— On va dire que la visite de la maison est rapide !

— C'est un fait, mais j'ai vu l'essentiel, plus que cela... l'important nécessaire. Vous savez... quand vous sortez de prison, le suffisant est bien et quand c'est bien plus que le suffisant, il faut se presser de s'y installer, avant que le rêve ne s'évanouisse !

— Bon, bon ! Allons à l’atelier maintenant ! Il faut ressortir quand même, un peu d’intimité de vie à traverser entre l’atelier et la maison. Julien ! Tu auras entre autres la responsabilité de cet atelier, pas de ce qui en sortira non, mais du matériel, je crois que cela ne te fait pas peur !

— Non, c’est mon métier, l’entretien de machines, même si celles-ci sont particulières. Cela change des machines d’entretien des jardins communaux, mais je m’y ferai très vite, cela me convient très bien !

— D’autant plus que la personne que tu vas remplacer sera là encore un mois pour t’accompagner. Elle part à la retraite après plus de vingt ans dans l’ancienne imprimerie.

— Voilà Titine, la fille à son pépère Pierre ! Tiens ! Il est là Pierre ! Cela tombe bien ! C’est ton employeur Julien, comme le mien d’ailleurs !

— Angélique la moqueuse ! Bonjour les filles !

— Que fais-tu donc là, Pierre ?

— Je visite la titine ! Dominique est malade, putain de covid ! Mais ce n’est pas grave, il faut bien que la fille soit prête à imprimer cette nuit. Ce n’est pas quand on a besoin du matériel qu’il doit tomber en panne ! Bonjour Julien !

— Bonjour Pierre ! C’est plaisant de vous revoir et de se retrouver ici. Vous êtes une bonne personne ! Je ne saurai jamais comment vous dire merci... encore !

— J’ai besoin aussi d’une personne de votre qualité...

— Pierre est toujours sobre dans son propos, il n'aime pas qu'on le mette sur le devant !

— Angélique ! Arrête de me chahuter ! Tu es bien la seule à te permettre, mais cela ne me gêne pas ! Vous pouvez me laisser Julien quelque temps, vous trouverez bien quelque chose à vous dire !

— Pas de problème ! Nous aimons bien nous retrouver toutes les deux... nous ne nous voyons pas assez souvent pour nous rappeler comme nous avons besoin l'une... de l'autre.

— Elle ne me lâche pas ! Tu vois Julien comme la vie au journal n'est pas si facile avec des filles comme Angélique !

Nous laissons Pierre, Julien et deux autres employés à quelques propos, sans doute trop techniques pour des filles comme nous. Nous voyons bien que Julien, tout nouveau dans la boîte, est déjà accepté par le patron, c'est bien dans l'esprit de Pierre, de mettre le pied à l'étrier à des personnes de qualité qui ont pris des claques dans la gueule.

— Ma Lili ! La vie est bien difficile pour certains... pour autant, je pense que Julien va vite s'adapter dans l'endroit !

— Tu as bien raison ma Lolo ! Malgré tout, il ne faut pas oublier les souffrances dans lesquelles Julien vit ! Comment comprendre, comment imaginer ? Nous irons voir Mamie Justine dès après, je pense que cela devient urgent pour Julien de tenter de la convaincre de venir ici !

— Je n'étais jamais venue ici ! Mais c'est sympa ! Pour une personne comme Julien, cela me semble au mieux adapté. Lili ! Tu n'oublies pas que demain nous devons accompagner les enfants à l'école !

— Je n'oublie pas ma puce ! Nos enfants sont une priorité et nous devons les protéger de notre mieux !

— C'est bon les filles ! Pierre veut que je règle mes problèmes avant... mais moi, je veux bosser ici au plus tôt, pouvons-nous retourner chez mamie Justine ?

— Nous y allons tout de suite, Julien ! Et demain nous retournerons voir Juliette et Julie !

— Oui... mais après, je veux assumer ma vie, si cela ne vous gêne pas !

— C'est comme tu veux ! Mais comment vas-tu faire, seul ?

— Je retrouve ma voiture ce soir ! Des amis ont remis en état ma vieille chignole sans trop de problèmes à priori !

— Sympa ces amis ! C'est bien pour toi de pouvoir compter sur eux !

— Avant d'être en taule, j'avais quelques amis, notre vie n'était pas bien facile, mais pour autant dans l'immeuble et dans le quartier, nous pouvions compter sur quelques personnes... qui avaient aussi des problèmes de vie, l'entraide !

— Bon Julien ! Nous t'accompagnons voir mamie Justine, ensuite, nous devons rentrer !

— Je rentrerai à pied à l'imprimerie ! Ce n'est pas très loin ! J'ai envie de passer le plus de temps possible avec mamie.

— Nous comprenons bien, nous pouvons attendre tout de même !

— Je vous remercie, mais non, j'ai besoin de temps, seul pour réfléchir !

— Nous t'avons laissé de quoi faire ton lit et quelques nourritures pour ce soir et au moins un petit déjeuner... et comme tu l'as vu, Pierre a équipé au minimum la maison.

— C'est vraiment très gentil ! Nous sommes devant le foyer de mamie !

— Voilà, Julien ! Nous nous retrouverons demain en début d'après-midi où tu veux !

— J'aurais ma voiture ! Alors, devant l'hôpital ! Encore grand merci ! À demain !

Nous quittons Julien avec un certain regret. Comment va-t-il se débrouiller ? Il est bien vrai aussi que nous ne pourrons pas l'accompagner ainsi bien longtemps, nous avons notre famille. Le trajet se fait dans un silence respectueux, Lolo est hors circuit et muette comme une tombe abandonnée, coincée dans son coin contre la vitre de la portière, c'est très inhabituel.

Chapitre 10 : Angélique se lâche

Ce soir, je retrouve ma Lolo presque comme elle est quand ses pensées sont libérées du poids du malheur des autres, enfin presque... Il est bien difficile d'oublier les calamités de ceux qu'on apprécie.

Mais la réalité de notre vie reprend son poids et nous retrouvons aussi les nôtres.

Les petits sont couchés, les mamies sont sorties voir des copines. Nous sommes seules, comme nous l'apprécions, pour profiter l'une de l'autre et de nous montrer comme nous nous respectons, devant l'âtre qui mugit de ses flammes bien agressives, léchant impunément des bûches insolentes. Nous goûtons ces instants si personnels, dans un silence presque révérencieux, bien coincées sur le canapé devant cette cheminée rassurante et réconfortante.

C'est le calme serein d'une heure plus respectable qui baigne nos regards, nous n'avons pas beaucoup de mots, tant ceux des autres ont blessé nos consciences. C'est un moment privilégié quand des effluves d'émotion s'échappent et enveloppent nos destins. C'est souvent ainsi quand nous sommes toutes les deux, à inspirer le même air, le même plaisir, le même réconfort, le grand plaisir d'être ensemble. Ce sont de grands moments tus,

des instants de notre vérité, un rassurement nécessaire qui grandit notre besoin de l'autre. Est-ce cela l'amour ? Ce mot tant dévoyé, tant frelaté qui ne veut plus vraiment rien dire. Je ne saurais le dire. L'amour !!! Les "je t'aime" maudits qui s'enfuient aux premiers pas d'une erreur du temps. C'est assurément du bien-être que nous ressentons, que je ressens, c'est certain, je pense que Lolo aussi, un besoin de l'autre, d'être ensemble, l'une contre l'autre, presque peau contre peau. Ces moments d'échange, sans rien se dire, nous font du bien, parler semble bien inutile. Je n'ose pas lui dire comme je l'aime, tant le mot m'exaspère. Mon père me le répétait à chaque instant quand j'étais petite... et tout cela pour me claquer violemment la tête, quand plus grande, je lui ai dit que je n'étais plus d'accord avec son caractère violent. Lolo est mon moi et j'espère que c'est partagé et je ne lui demanderai pas... non que je craigne une réponse dérangeante, mais plus pour ne pas l'obliger. J'ai besoin de Lolo pour vivre, je ne suis rien sans elle. Alors, nous échangeons des papouilles, des caresses sensuelles, sans rien dire. L'heure se suffit à combler les sens et cela n'a aucun prix et la seule valeur des secondes est celle de se satisfaire. L'âtre indifférent nous raconte sans doute une autre histoire que nous ne comprenons guère et qui ne nous intéresse pas non plus, mais il suffit à réchauffer nos corps.

Il est temps de retrouver notre couche et tenter de dormir, s'il est bien possible de s'endormir en pensant aux troubles de cette famille disloquée.

— Lili ! Un petit message de Julien ! Il a réussi à convaincre Mamie Justine, rapidement. Elle va s'installer chez son petit-fils, Juliette est placée dans une chambre funéraire plus décente que la morgue de l'hôpital. Julie est toujours dans le coma à l'hôpital. Le pauvre même a de quoi s'occuper... c'est un bien triste destin... mais ils seront deux maintenant...

— C'est un progrès, oui ils seront au moins deux à partager leurs douleurs !

— Lili !

— Oui ma Lolo ! Penses-tu que c'est décent de nous endormir comme si rien ne s'était passé ? De ne plus penser à Julien torturé ?

— C'est une question bien compliquée ! Mais nous ne pouvons pas oublier ce qui s'est passé ! Et quoique nous en dirons, rien ne peut nous laisser indifférentes et quand je dis indifférentes, je voudrais dire insensibles. Car il est bien certain que le caractère de chaque personne est bien distinct et chacun réagit différemment ! Toi, par exemple, tu vas vouloir parler jusqu'à tomber de sommeil, sans certitude, parce que tu y penseras encore.

— Mais tout à l'heure, dans le canapé, franchement, je n'y pensais pas beaucoup, j'étais avec toi et j'étais si bien que je ne

ressentais que du plaisir ! Et puis, toi, tu ne diras plus rien après, enfin si je ne t'embête pas plus longtemps... et pourtant, je sais aussi que tu auras du mal à t'endormir !

— Dans toutes ces situations, c'est le temps qui calme les douleurs morales. Il faut toujours du temps, quelques fois beaucoup de temps. Il faudra être patiente pour attendre des jours meilleurs. Nous nous connaissons bien... et ce n'est pas la première fois que nous nous trouvons dans une telle situation ... et chaque fois c'est pareil ! Nous ne sommes pas des personnes froides, toutes ces situations nous touchent profondément ! C'est pour cela que nous nous investissons pour ces personnes ! Ce n'est pas du masochisme... non c'est notre conscience d'être humain qui nous entraîne dans ces vies si compliquées.

— C'est bien vrai ce que tu dis ma Lili ! Trop d'autres personnes s'en moquent complètement. Mais à force de ne penser qu'à soi, ces personnes finiront seules aussi, certes avec de l'argent, sans doute, mais pauvres d'humanité. Et notre rôle dans la chaîne de vie, c'est qu'elle se perpétue.

— C'est mal barré, quand on voit tant d'êtres abandonnés, par ces égoïstes qui finiront leur vie dans une maison de vieux, oubliés par leur sang.

— Je peux rester contre toi ? Je sais que tu préfères le silence dans ces moments-là ! Dis ! A-t-on le droit au bonheur au milieu de tout cela ? C'est peut-être inconvenant !

— Ça y est ! Tu déconnes encore ! Dis ce que tu veux, je t'écouterai au mieux et je concilierai ! Tu sais ! C'est sans doute parce que nous sommes bien dans notre famille que nous pouvons aussi encaisser le malheur des autres. Il n'est tout de même pas interdit d'avoir des instants bien plus agréables, quand d'autres souffrent le martyre !

— Oui, sans doute ! Mais t'es chiante ! J'ai l'impression que je peux me permettre ce que je veux avec toi, sans que tu rechignes !

Je la laisse parler, radoter sûrement, je me replie sur moi-même comme le dit Lolo ! Et je verrais bien si le sommeil vient, il tombera sans aucun doute... pas facilement, c'est sûr ! Je sens sa peau contre la mienne, c'est d'un réconfort plus que certain, un rassurement indicible, une façon de se poser sur notre petit univers, sans oublier le reste. Nous restons ainsi dans une humeur entre deux temps, à concilier ce qui peut l'être. Même si la certitude ne peut pas nous garantir nos demains, la vie est si perverse quelquefois, que nul ne peut parier sur ses demains. Alors, les doigts s'effleurent et s'effleureront encore, jusqu'à ce que la fatigue pèse plus sur nos pensées. La nuit ne porte plus conseil, les affres des souvenirs d'hier pèsent sur un petit bonheur retrouvé.

Je suis debout depuis belle lurette, avant que la nuit veuille bien s'évanouir. Je n'ai pas longtemps dormi. Et puis, j'ai

l'article à écrire pour le journal, au calme, sans les cajoleries de Lolo, qui est bien plongée dans un sommeil profond, sans doute bien nécessaire, pour reprendre le bâton du pèlerin et sans la vie assoupie d'une famille sincère.

Bien trop vite, les lueurs d'un matin fatigué réveillent la maisonnée. Les petits n'ont que cure des peines d'inconnues personnes et des problèmes de conscience de leurs mamans. Et même si les mamies compatissent, elles n'ont pas vécu ces heures froides, elles vivent comme si presque rien n'avait changé. Elles nous connaissent bien aussi et savent bien qu'il nous faudra et du temps et un réconfort discret. Alors, les rires des enfants retentissent déjà, aidant à la rédemption. C'est un plaisir que je pensais enfoui, pas trop loin aussi. Lolo apparaît au haut des marches, toute froissée comme un journal trop lu par des mains trop pressées, s'étirant comme une vieille conscience oubliée. Elle sourit malgré tout, envahie par les rires des enfants et les effluves rassurants d'un petit-déjeuner déjà en place. Les garçons, insoucians, lui sautent dans les bras, alors se dessine un sourire qui n'a vraiment rien de déplacé. À chaque moment ses ressentis, à chaque autre moment une empathie pour les autres. Ici, les murs protègent, quelque part, une sérénité naturelle. Lolo est libérée des enfants, elle vient me cajoler longuement comme pour rechercher une conviction. Puis, c'est le moment convivial qui aide à partir d'un bon pied et d'une assurance à comprendre la vie des autres.

— Dis ma Lili ! Tu t'es levée bien tôt ! Je t'ai bien sentie quitter le plumard ! Et puis, j'ai redormi un peu !

— J'en ai profité pour rédiger un article pour Pierre. Cela me laissera plus de temps pour cette journée que j'imagine bien chargée !

— C'est bien toi ! Je ne te demande pas si tu as bien dormi !

— Dis ma Lolo, peux-tu lire l'article que je vais envoyer à Philippe ?

— Bien entendu ma poule ! J'adore lire ce que tu écris, je pressens de la colère là-dedans !

'Qui sont donc les coupables ? Les vrais coupables !

Ce jour est à marquer à l'encre noire pour cette ville, une petite ville pourtant, presque au milieu de nulle part ! Et pourtant, les maux des grandes villes se propagent jusqu'ici et bientôt jusqu'au fond de la Lozère ! Ils s'installent partout insidieusement, comme une rumeur populaire. Ces maux sont portés par les trafics qui alimentent les économies parallèles, notamment celui de la drogue, fléau grandissant de cette société malade, agonisante. Ils se glissent, nourris par les banlieues abandonnées où la guerre de l'argent facile fait rage et jusqu'aux quartiers bourgeois, voire dans les sphères argentées des personnes plus connues et bien malheureusement, jusque dans les campagnes isolées.

Qui donc sont les coupables ?

Sont-ils ces jeunes qui s'entretuent, ainsi qu'avant hier où deux personnes, certes des trafiquants, ont oublié leur vie dans une fusillade, cruelle et bien plus réelle ?

À l'apparence, nous pourrions dire, oui, bien entendu, c'est évident, c'est ce que les caméras des journaux télévisés montrent de la rue. Mais où sont ceux qui tirent les ficelles et ceux qui font les indifférents ? La mort ne peut laisser personne insensible, qu'elle soit ici ou pour des migrants ou pour tant d'autres dont les médias ne parlent que de temps en temps. Les vrais responsables sont ceux qui ne font rien et qui laissent faire, avec l'excuse de dire qu'ils n'ont pas les moyens et ceux qui votent pour eux, pour protéger leur égoïste petit bien. Ce sont bien eux les vrais coupables, ne disons pas responsables, c'est bien trop les considérer. Ce sont ceux qui protègent les forces de l'ordre et les bons fonctionnaires qui passent près d'un tiers de leur temps sur internet à des fins privées et qui, le reste du temps, le passent à protéger cette bourgeoisie insolente.

Les médias aussi, bien entendu, enfin la plupart des médias sont coupables se refusant à montrer la vérité... celle de dehors... celle de la nuit, contrairement à notre journal qui tente de la faire.

Mais oui ! Il faut secouer ces couches de la diaspora inerte qui se suffit à elle-même et qui protège ses petits cadres incompetents, quand bien d'autres s'offusquent qu'on en parle.

Hier, c'était journée noire au tribunal... Julien a fait deux ans de prison parce que tous ceux-ci n'ont pas effectué leur travail correctement et encore s'ils le font.

Hier, a été jugé un homme qui est seulement victime d'un violent harcèlement quotidien, parce qu'il habitait au mauvais endroit, au milieu des trafics oublié par les notables.

Les vrais coupables ne sont pas en prison, les vrais coupables, dorment tranquillement, sans se soucier de ceux qu'ils laissent dehors.

Ils sont coupables de cette dégénérescence de la société, certains même, consommateurs de ces drogues interdites. Alors, quand vont-ils se bouger le cul pour que tout cela cesse ? Faut-il les trainer devant de nouveaux tribunaux populaires pour qu'eux aussi soient condamnés, quand la justice des riches les laisse rien faire impunément et quand cette justice ne juge que l'apparence ? Tous ceux-ci ont pourtant tant de sang sur les mains !

Julien n'aurait pas été jugé s'il n'y avait pas eu de trafic ! Alors donc, quelle leçon tirer de cette situation ? Il ne faut jamais juger quelqu'un sur une condition, mais chercher qui sont les personnes qui ont fait que la situation perdure ! Ainsi, nous trouverons les véritables et les premiers coupables !

Mais qui sont donc ces vrais coupables ?

— Ma Lili, je ne suis peut-être pas très objective... mais c'est un bel article qui va bien à l'essentiel. Tu as bien raison, il faut revoir tout cela !

— J'envoie l'article à Pierre et je me prépare ! Nous accompagnons les enfants à l'école, il me semble ?

— Oui, oui, bien entendu ! Moi aussi, il faut que je fasse un tour dans la salle de bain, je t'accompagne !

L'école n'est pas très loin, deux kilomètres à peu près. Nous prenons tout de même la voiture. Les garçons sont bien installés et prêts pour le départ. Lolo, comme d'habitude, est à la ramasse, pas en retard, non, mais juste à temps. Il ne sera pas nécessaire, pour autant, de prendre des risques. Il est vrai, aussi que j'ai plutôt tendance à être très en avance, ce sont mes habitudes. Il y a bien du monde devant l'école, les ragots concernant un homme qui traîne dans le quartier font réagir les parents. Il est bien difficile de trouver une place, mais ce n'est pas bien grave, un peu de marche à pied ne nous fera pas de mal.

— Regarde Lili ! Jeannot est là avec Robert ! Bizarre tout de même, devant une école ! Cela doit être vraiment important !

— Tiens... tiens ! Nos copines ! Vos enfants vont dans cette école ?

— Bonjour, Jean, bonjour, Bob ! Tu pourrais dire bonjour avant tout de même !

— Excusez-moi les filles !

— Oui, nos enfants viennent ici à l'école ! Habituellement, ce sont nos mamans qui les accompagnent, mais elles nous ont raconté qu'un homme louche traînait dans le coin ! Nous avons voulu voir de nos propres yeux.

— Rien de bien grave pour autant ! Encore une histoire qui devrait intéresser Angélique ! Nous sommes là seulement pour rassurer les parents et aussi le personnel de l'école.

— J'accompagne les enfants et je vous rejoins ! Je pense qu'Angélique est bien curieuse de vous entendre !

— Merci Laurence ! Allons à l'arrêt de bus, en face, ce sera plus discret ? Il n'est pas nécessaire que des oreilles indiscretes entendent ce que je vais vous raconter ! Bob ! Tu restes là ?

— Je reste là Jean !

— Merci Bob ! Merci !

— Tu peux t'asseoir Angélique ! Cela te rappellera peut-être des souvenirs de jeunesse !

— C'est bien vrai ! Lolo est déjà de retour. Je pense qu'elle, aussi, est intéressée par cette histoire. Viens près de moi Lolo !

— Ça va ! Vous êtes bien installée !

— Aller Jeannot, ne nous fais pas attendre !

— D'accord, d'accord ! Alors, oui, il y avait un homme qui traînait dans le quartier... vous êtes assises où il dormait, encore la nuit d'hier.

Lolo se lève brusquement comme si le banc était sale et jetait un œil inquisiteur sur celui-ci !

— Lolo ! N'importe quoi ! Laisse Jean raconter !

— Il est au poste ! Mais nous le relâcherons en fin de matinée, il n'y a rien de répréhensible dans sa présence ici ! Cet homme était le boulanger, de la boulangerie que vous voyez, un peu plus loin, là-bas, pendant une bonne dizaine d'années !

— Il a été licencié ?

— Oui, mais c'est là que cela devient une bien triste histoire. Cet homme était le compagnon de la propriétaire de la boulangerie, elle-même n'y travaillait pas. C'est une femme qui dispose de revenus plus que convenables et pas seulement venus de la boulangerie, elle a une dizaine d'affaires dans la ville. Un jour, elle en eut marre de son compagnon et elle l'a viré.

— C'est pas très sympa !

— D'autant plus que le bonhomme, quand il a voulu s'inscrire à pôle emploi, a compris qu'il n'avait jamais été vraiment déclaré... et qu'il n'avait aucun droit !

— Elle le savait bien, elle, tout de même ! Il devait y avoir des fiches de paies ? C'était quand cela ?

— Y a pas loin d'un an ! Pour les fiches de paies, je ne sais pas, nous leur demanderons !

— Il a dormi ici depuis un an, sans que personne ne dise rien ?

— Non, non ! Il dormait dans une voiture garée de l'autre côté... mais la police municipale a fait enlever le véhicule il y a une semaine pour stationnement gênant alors qu'il était parti chercher pitance en ville.

— Elle devait le rencontrer dans le quartier ? ... Sans rien faire !

— Je ne sais pas... elle habite en ville aujourd'hui ! Je pense qu'elle se fout complètement de ses conquêtes passées, une vraie mante religieuse. C'est une croqueuse d'hommes et sans doute de femmes aussi et quand elle n'a plus besoin de ses proies, elle les jette.

— Et bien, triste histoire ! Comme tu l'as dit, Jean ! Que va-t-il faire maintenant ?

— Je n'en sais rien... il retourne à la rue... comme bien d'autres.

— Mais pour lui, ce n'est pas un choix ! Et puis, il peut se retourner contre son ex-patronne pour demander des indemnités, il doit bien y avoir des éléments pour se défendre. Nous pouvons peut-être l'aider !

— J'y comptais bien, j'avais prévu de vous appeler pour vous informer ! Je peux retarder sa sortie de quelques heures pour que vous le rencontriez !

— Oui bien entendu, nous pouvons y aller de suite d'ailleurs. Qu'en penses-tu Lolo ?

— **Bien entendu ! Nous avons un peu de temps. Nous retrouvons Julien début d'après-midi ! Je craignais que ce soit le père de nos enfants, vous savez ! Je ne sais pas ce qu'il devient et il est bien capable un jour, de débarquer comme cela !**

— **Je comprends bien ma Lolo ! Il ne faut pas trop y penser ! Jean ! Peux-tu nous emmener tout de suite ?**

— **Oui, Robert restera là encore un peu... J'appelle le poste !**

Chapitre 11 : Julien et la vérité

Julien est seul devant la porte du funérarium, seul dans ce froid humide d'un hiver trop précoce. Il grille une clope qui ne doit pas être la première. Son allure, d'où nous arrivons, fait pitié. Nous ne sommes pourtant pas en retard. Il fait près de zéro degré, les vapeurs de la respiration se mêlent à la fumée de cigarette, accompagnant nos silhouettes.

— Pourquoi nous attends-tu dehors ? Il fait si froid !

— Je le comprends bien ma Lolo... je comprends aussi ces situations, ces douleurs, ces déchirures... je les ressens même... Quand on ne peut pas s'exprimer, quand on ne veut plus rien entendre des propos sans valeur, alors on s'écarte, rien de plus naturel que les mots tus. Tout reste silencieux, tel un regard vide des tourments.

— Bonjour, Laurence, bonjour, Angélique ! Merci encore de me soutenir et de m'accompagner ! Je finis ma clope et nous pourrons aller voir Juliette...

— Prends ton temps Julien ! Prends ton temps... nous ne sommes pas pressées !

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles pour Julie ! Son état s'aggrave ! C'est la maladie qui la rattrape ! Je ne pensais pas que le mal était si avancé que cela... Je suis passé la voir ce matin en urgence et j'y retourne après... je resterai le plus de temps possible avec elle, avant qu'il ne soit trop tard... je ne me

fais pas d'illusion... ce sera bientôt fini... et je comprends mieux maintenant pourquoi ce geste funeste !

— C'est bien triste ! La pauvre Julie !

— J'ai demandé aux médecins de ne plus rien faire pour que dure cette agonie sournoise. Je souhaite qu'elle ne se réveille pas ! ... Un réveil dans quel état et pourquoi ? Cela ne lui apportera rien de plus... non... il faut être conscient des choses.

— C'est compliqué, c'est certain ! Tu as pris une bonne décision !

Lolo a ressorti son mouchoir pour cacher son désarroi. Elle n'est pas croyante, mais... elle a beaucoup de mal à comprendre une telle décision. J'ai beau lui expliquer qu'il ne sert à rien de s'acharner quand il n'y a plus aucun espoir de mieux, rien n'y fait ! Alors, c'est un sujet de discussion que nous évitons.

Julien semble déterminé, c'est bien ainsi. Il n'a plus que mamie Justine pour partager ses pensées. Je pense qu'il veut aussi la protéger, elle a un peu d'âge. Cela ne doit pas être facile, il faut bien assumer, nulle autre personne ne peut se mettre à sa place.

— Nous pouvons y aller ! ...

C'est un bâtiment discret qui cache les fins de vie, derrière des murs bien muets. C'est une bâtisse comme bien d'autres dans cette zone écartée des bruits de la vie. Excepté le mot funérarium, planté au-dessus de la porte, c'est presque un endroit anonyme, pour des gens qui le sont devenus. Nous

traversons, le hall de l'entrée, sans rencontrer une âme vivante. Passé le sas, nous nous retrouvons dans la pièce centrale qui s'ouvre sur des chambres funéraires bien fermées à clé, de peur, sans doute, que les occupants de l'endroit puissent s'échapper. C'est d'une discrétion absolue et bien compréhensible, un homme costumé, comme un triste, vient à notre rencontre, chuchotant quelques mots, à Julien, dont je ne comprends pas le sens et qui ne me regarde pas. Il ouvre une porte sur laquelle sont inscrits le prénom et le nom de Juliette. La chambre est sobre, mais lumineuse, très fraîche, on comprend bien pourquoi ! Au milieu de la pièce, Juliette est sous des draps bien blancs, sans un pli ni une froissure quelconque, bien repliés jusqu'à ses épaules. L'endroit est bien plus convenable pour une petite fille. Elle semble bien mieux apprêtée que la veille, mieux coiffée, mieux habillée aussi à ce que l'on voit de ses épaules. Une petite musique délicate à peine s'ouït.

— C'est la musique qu'elle aimait bien, depuis presque toujours !

— C'est bien qu'elle soit dans cet environnement qui lui sied bien mieux que le sous-sol fatigué de l'hôpital. Tu es passé ici ce matin, Julien !

— Dès que ce fut possible ! Je voulais que ma Juju soit au mieux pour ces derniers moments à la lumière. J'ai lavé les affaires à la maison qu'elle portait en arrivant à l'hôpital... à la main et j'ai pris soin de bien les repasser. Ici, une dame est

venue pour sa dernière toilette et la coiffer comme elle était avant. Elle se ressemble mieux ainsi ! Cet après-midi, des voisins du Petit-Cogachi vont passer la voir.

— Je comprends bien, c'est très bien ainsi.

Lolo est recluse dans un coin, assise sur une chaise, le regard porté sur le visage de la petite, le mouchoir en tissu se baladant toujours de ses yeux à sa bouche, le cerveau doit broyer du noir. Je comprends bien ! Une maman qui a mis au monde des enfants doit ressentir des choses qu'une maman comme moi ressent sans doute bien moins. Elle est très sensible et aussi fragile dans ces situations. Elle ne dit plus rien et ne dira plus rien jusqu'à ce qu'on sorte d'ici. Il est bien vrai qu'un quelconque propos semble bien inutile. Julien est tout auprès de sa petite nièce, promenant ses doigts sur un visage bien froid maintenant. Je les regarde tous les deux, Julien dans sa peine respectable et assumée au moins dans l'apparence et Lolo, dans sa peine d'une maman qui ne comprend pas. Julien reste scotché à Juliette, rien ne peut le sortir de cette torpeur languissante, les vibrations de son téléphone le font revenir à la vie.

— Excusez-moi ! Je crains que ce soit pour Julie !

Il sort de la pièce quelques minutes et revient blanc comme un cierge, tremblant comme la dernière feuille à l'automne.

— C'est Julie !... C'est fini...

Il a beaucoup de mal à prononcer ces derniers mots, il est décomposé, il chancelle presque... Lolo le prend par le bras et nous ressortons de la chambre comme pour ne pas déranger Juliette. Plus rien ne se dit, les sanglots de Julien ponctuent le temps qui ne passe plus assez vite. Nous restons ainsi de longues minutes...

— Je pars la voir tout de suite... mais il y a mamie... pourriez-vous l'emmener... à l'hôpital... ? Je veux voir Julie avant !... Je vais appeler mamie Justine pour qu'elle se prépare...

— Pas de problème ! Nous comprenons bien !

Julien est déjà parti, nous décidons de saluer Juliette avant de partir. Cela ne sert sans doute à rien, mais cela nous semble plus respectueux.

Notre visite à l'hôpital fut de très courte durée, il faut laisser la place à la famille, même si la famille se résume à deux personnes.

Encore une fois, Lolo se réfugie dans une histoire muette, elle ne sanglote plus, c'est pire, je crois. Je ne sais pas quoi trop faire, rien dire me convient bien, mais j'ai l'impression et de fuir les maux de ma Lolo et la réalité dans laquelle nous vivons. Je me dis que je suis différente aussi, non pour me trouver une excuse, je suis bouleversée, je ne l'exprime pas pareil, c'est tout.

Nous rentrons, retrouver notre petite famille est le meilleur des baumes, nous verrons après.

Julien nous a rappelées ce matin, il a pu faire installer Julie près de sa fille Juliette et ce, rapidement, dans la chambre mortuaire et prépare les conditions de leur définitif départ, une crémation dont la date est à formuler, tant il y a de demande. Il souhaite que nous soyons là ce jour-là, près de lui et de mamie Justine.

— Oui, c'est Angélique !... Comment cela... beaucoup de retours suite à mon article... c'est bien étonnant... mais quelque part pas trop surprenant... Tu as été contacté par la mairie qui veut porter plainte contre le journal ! ... Je te reconnais bien... je passe tout à l'heure... nous avons une autre affaire à te proposer ! ... Non, non... c'est bien moins grave...

— Que veut-il Pierre ma puce ?

— Comme bien souvent, l'article que je t'ai fait lire hier a provoqué beaucoup de remous. La mairie veut porter plainte contre le journal, je passe le voir tout à l'heure !

— Cela me donne une idée, j'y pensais depuis bien longtemps, mais là, je pense que ce serait le bon sujet.

— Que mijotes-tu ? À voir ton sourire noir... j'ai hâte de t'entendre !

— Nous engagerons une plainte contre X ! Si Julien le veut bien !

— Comme tu y vas ma Lolo ! Mais, quelque part, tu as raison, si c'est le seul moyen d'atteindre ces personnes qui ne font rien pour aider ceux qui ont tant besoin et aider est bien un petit mot, je devrais dire, quand ces souffrances silencieuses s'entendent de si loin !

— Oh, tu sais ! Je n'attends rien pour autant de la justice, enfin de celle-ci qui n'est pas très objective et qui ne défend pas le petit peuple comme il se doit. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

— Oui, ma puce, oui ! Quand tu ne peux pas te payer un grand avocat ou quand les plaintes des petites gens sont rejetées parce que les tribunaux sont engorgés par les affaires des riches ! Ces personnes de la justice exigent l'indépendance du système politique, ce que je peux comprendre, mais ne pas rendre des comptes au petit peuple, alors là, je dis non ! Ces personnes ne sont pas des intouchables, à protéger les uns, ils subliment certaines erreurs de justice.

— Mais je ne vais pas les attendre ! Je vais monter un tribunal citoyen !

— C'est quoi cela Lolo ? Encore un lapin que tu sors de ton chapeau ?

— Non, non, cela me trotte dans la tête depuis bien longtemps, sans que je puisse concrétiser quoi que ce soit ! Mais là, cela dépasse les bornes, avec cette justice si lente, si compliquée que les accusés de la haute ont le temps de mourir

avant d'être jugés ou le temps de préparer une défense avec des avocats reconnus qui noieront le poisson et trouveront bien des arguments limites. Je pense notamment au maire et au chef de la police. Et puis de procédure en procédure, de recours en recours, cela prendra une éternité. Alors, pourquoi pas un tribunal de citoyens ?

— Mais tu n'as pas le droit de juger quelqu'un ni de le condamner.

— Juger ! Pourquoi nous n'aurions pas le droit, rien ne l'interdit, nous pouvons juger quelqu'un si on ne cite pas son nom... condamner bien entendu non, pas à la prison, c'est certain, ni à des indemnités... mais les réseaux sociaux, en prenant des précautions, cela sera bien suffisant... tu comprends ?

— Oui ma belle ! Dis donc, tu es bien remontée !

— Le décès de la petite m'empêche de dormir ! Je ne peux pas accepter qu'une gamine soit décédée parce que des personnes n'ont pas fait leur boulot !

— Moi aussi ! Cela me scie et je te rejoins, mais je comprends mal ce tribunal citoyen ! Tu ne pourras pas juger des gens sur leur nom, quel intérêt alors !

— Pas sur leur nom, non, c'est vrai ! Mais sur leur fonction au moins ! Juger un maire et les responsables des logements sociaux, des assistantes sociales et de la police locale au moins.

— Tu ne crains pas d’être poursuivie par ces mêmes au tribunal des nantis !

— Dans ce cas, cela prouvera que nous avons raison et n’oublie pas ma puce que je suis avocate tout de même ! Et puis combien de procès sont le thème de films et de pièces de théâtre.

— C’est bien vrai, tu marques un bon point ! Il faudra les revoir !

— C’est ce que nous allons commencer à faire ce soir, ma petite mère, à la maison !

— Il faudra en parler à Julien, si nous devons parler de sa situation !

— Nous n’utiliserons pas leur prénom ni leur nom ! J’ai l’intention d’utiliser tous les documents que Julie m’a fait remettre... Nous masquerons, les noms, les dates, et tout référencement pouvant révéler quoique ce soit. Quelque part, c’est ce qu’elle te demandait dans sa lettre. Mais oui, il faut en parler à Julien, bien entendu !

— Pas tout à fait, je pense ! Ce qu’elle souhaitait, c’est que j’en parle dans le journal, ce que j’ai fait, mais je ne suis pas contre ta démarche, j’en parlerai à Pierre aussi !

— Et moi, à mon tonton de Philippe ! Il pourra m’aider à ne pas trop nous exposer, mais c’est certain, nous en prendrons plein la tête.

Chapitre 12 : Une ironie de justice

La crémation de la maman et de sa petite fille fut un moment bien difficile, il y avait pour autant bien du monde du quartier, Julien avait pris ses précautions pour que ses parents et bien d'autres de sa famille ne puissent pas être présents. Il faut respecter les personnes qui partent surtout quand on les a salis avant et pire encore ignorés.

Lolo est, ce matin, chez Julien et Justine, elle apporte à Julien le délibéré de la décision de justice reçu, par un huissier de justice. Rien de bien surprenant, une condamnation à 5 ans de d'emprisonnement dont trois avec sursis ainsi que 5000 euros de dédommagement pour la femme et le fils du défunt, interdiction de fréquenter la ville de Calonne pendant deux ans, et quelques détails complémentaires sans beaucoup plus d'importance. Lolo en profitera pour parler de son projet.

Elle est revenue, avec un grand sourire, Julien est partant pour son spectacle et il ne veut pas faire appel de la décision de justice. Alors, l'aventure de Lolo est lancée, moi, j'ai une autre occupation, notre boulanger.

L'organisation du procès populaire prend forme, Lolo s'y investit complètement, une date est même fixée, ce sera donc le 30 février. Le lieu est tout trouvé, une église désacralisée au

Prépenché, un peu beaucoup abandonnée et par les fidèles qui ont perdu la mémoire des écrits d'une bible et par les élus qui oublient encore plus volontairement leur devoir de mémoire. Non à la religion, cela devient une anecdote, mais à celle de tous ces ouvriers qui ont construit l'édifice... avec d'autres valeurs humaines qui ont disparu. On ne peut plus dire église, tant il ne reste plus que les fonctions premières du bâtiment, restauré par quelques personnes qui, elles, ont eu plus de considération envers ces bâtisseurs depuis bien longtemps disparus. Elles ont réhabilité bien plus que les pierres, avant que tout ne devienne qu'une ruine. C'est une association "Mémoire des bâtisseurs" des passionnés bénévoles et pas que des vieux pour autant, qui a géré le projet et qui gère aussi l'utilisation du lieu, pour ne pas oublier les vies d'avant. Cette église abandonnée de ses fidèles, des dieux et des élus, était dans un état structurel correct, quelques années de week-end de travaux ont suffi pour redonner aux pierres une âme, pour autant, l'association a pu acquérir l'endroit à un prix modique... c'était cela ou la ruine... maintenant, elle est ouverte à tout projet culturel associatif et peut recevoir un public considéré.

Et là, ce sera un procès populaire, sorte de spectacle de la vie quotidienne du vivant, nul besoin de plus d'artifice, ni d'objectifs artificiels, pour dire la vérité. Pas besoin d'adapter quoi que ce soit, seulement trois tables et des chaises, cela suffit pour un juge, les deux partis et les experts. Lolo, avec une amie

juge retraitée, a réussi à organiser ce moment qui fera date dans la justice populaire, sans les nantis déguisés dans une autre époque dépassée, avec des membres bénévoles et des témoins de leur temps, remarquable engagement qui secouera les poussières séculaires des tribunaux officiels hypocrites. Tout semble prêt pour un moment historique... demain. Certains médias, dits populaires, seront là pour juger l'aventure, si cela en est une d'ailleurs, puisque l'évènement se déroulera dans une improvisation inhabituelle. Encore quelques répétitions, pas trop non plus, pour garder une certaine spontanéité, si vraiment cela en est une, pour que l'évènement reste dans une improvisation presque entière. Cela sera un tribunal malgré tout, bien mieux que rien, où des personnes seront jugées à défaut d'être condamnées. J'ai laissé à ma Lolo, l'entière responsabilité de l'organisation, pour garder un regard le plus objectif possible et un droit à un jugement sain. Lolo est vannée, tant elle s'est investie, elle y a passé presque tout son temps, dans une ambiance d'incertitude complète, en se posant continuellement la question : "Ai-je le droit ou pas ?". C'est un peu retors, mais j'en ai retiré des plaisirs inavoués, je me suis occupé de nos petits pendant quelques semaines et cela n'a aucun prix. Pour autant, il ne faut pas espérer le malheur des autres pour profiter de la vie, ce n'est pas si évident, mais des enfants... ne demandent que de l'affection, voire de l'attention,

ils n'ont pas à comprendre la dureté de la vie, à leur âge surtout...

Donc, cette chapelle prend la forme d'un tribunal populaire, un tribunal laïc quand dans son passé, quelque part, elle était aussi un tribunal, mais celui des âmes croyantes. Le vieil autel monté sur une grande estrade, en bois d'un autre siècle et pas encore grignoté par les parasites, fait office de bureau pour le juge. Deux petites tables sont installées de chaque côté, pour la défense et l'accusation, sept chaises pour le jury et des bancs pour un public incertain et les témoins pour garder un aspect plus réaliste de tribunal. Pas besoin de plus, cette ambiance austère servira la vérité.

Au-dehors comme au-dedans, il n'y a plus de signe religieux, pas de croix, ni de saint ni de christ, excepté sur les vitraux qui méritent le respect aux mains qui les ont réalisés.

Lolo craint, elle craint des réactions qui pourraient être violentes. Taper sur un mode de société aphone et atone risque de réveiller des rancunes tenaces. Bousculer l'ordre établi ou plutôt le désordre établi, montre au monde les failles si nombreuses des personnes qui ont le pouvoir... de détruire... le sens d'une vie.

L'endroit me semble serein, tant que personne ne dérange le pouvoir séculaire des pierres discrètes. Un silence respectueux baigne les murs avides de mots nuisibles au temps. Certain que des êtres humains transformeront les lieux en une scène

équivoque, exposant l'égoïsme radicalisé et la volonté d'une vérité. Je souris à cette pensée qui me démontre bien que par la nature, même façonnée par l'homme, se construit une sérénité avant que celle-là même détruise le silence abrutissant pour une cacophonie délirante. Ah oui ! Il est bien certain que l'être a besoin de son entourage pour exister, la meute sauvage, ce qui n'est point réciproque bien entendu. Pire même, je comprends bien que la pseudo-intelligence ne provoque pas le bien, en fait si, celle des égoïstes, mais rien que pour eux et en fait, il provoque le mal, le désordre. Qui ne respecte rien n'est rien, moins encore quelque chose même de si peu de valeur... de vie.

Donc, tout approche, demain sera le grand jour pour certains et une descente aux enfers pour d'autres. Julien sera présent, comme une pierre de l'édifice, utile à l'ensemble, mais pas plus remarquable que les autres pierres, des autres Julien en fait. Il a retrouvé une vie... si cela en est une, un semblant de toutes les façons... Juliette est dans une urne au jardin des souvenirs... avec sa maman Julie. C'est un bout d'une histoire déchirée et déchirante, brûlée au fer rouge de l'âme et du cœur qui ne peut s'oublier. C'est son sang qui gît au cimetière, poussière qui rejoint la poussière pour ne pas disparaître de son histoire et de celle de Justine, qui elle aussi a payé un lourd tribut causé par la bêtise humaine.

Le lendemain :

Enfin, c'est le grand jour pour Lolo, Julien et pour tous ceux qui ont souffert d'une gestion humaine déplorable. Tant d'autres seront oubliés malgré tout, mais quelque part, c'est une première, comme au théâtre et ainsi si le public adhère, il y en aura d'autres. Il faut faire réfléchir les décideurs sur leur responsabilité humaine. C'est le jour du premier tribunal populaire depuis des siècles. Il est quatorze heures, Lolo est bien excitée, presque insupportable, mais je comprends bien, tant d'investissements personnels pour ce projet. La chapelle est bien remplie, il n'y a plus de place assise depuis un moment. Un calme serein baigne l'endroit, sans doute dû à l'incertitude de ce qui se passera ici... une surprise.

Chacun est sa place comme dans un véritable tribunal, pas de rideau comme au théâtre, tout se fait devant les yeux curieux. C'est un vrai tribunal populaire. Lolo entre en scène, sa voix frêle s'entend très bien malgré tout, l'acoustique du monument est exceptionnelle et pourtant, les architectes de l'époque n'avaient pas d'ordinateur pour tout calculer, mais ils prenaient en compte l'expérience de leurs prédécesseurs.

— Bonjour mesdames et messieurs les spectateurs, si le mot est bien approprié d'ailleurs et les participants bénévoles et acteurs bénévoles, je vous remercie. Je vous remercie d'être

venus bien nombreux à cette première. Première, dans tous les sens du terme, puisque c'est une première comme dans une pièce de théâtre, première parce que c'est la première fois que siège un tribunal populaire ici, mais ce sera aussi une dernière, puisque cette séance est une sorte d'improvisation, pas tout à fait... donc elle ne se reproduira pas. Je, nous, espérons que ce ne sera pas le seul spectacle ainsi organisé pour défendre les personnes écrasées par le système. C'est aussi la première fois que vous pourrez juger certaines et certains qui abusent de leur pouvoir, sans le poids de la justice traditionnelle. Donc, ici, est un tribunal, dans une forme originale, au plus près de vous, bien entendu, c'est une première, donc perfectible. Ce tribunal populaire jugera des personnes cachées derrière leur fonction, inattaquables par cette autre justice qui se veut indépendante et qui ne l'est pas, à la botte d'un système corrompu. Mais les petites gens ont le droit à ces égards, bien entendu. Tout ce qui se jugera ici n'aura pas de valeur, selon notre constitution, nul n'ira en prison, ni sera ponctionné de quoi que ce soit. Les noms des personnes évoquées sont le fruit de notre imagination et n'ont rien à voir avec des personnes connues. Tous les documents qui vous seront exposés sont, par contre, de vrais documents, seules les inscriptions personnelles sont masquées. Mais la perspicacité des habitués des réseaux sociaux fera mieux que les décisions arbitraires d'une justice dépassée. Ce tribunal n'est pas fictif pour autant, un genre de spectacle du

vivant, enfin presque... qui va se dérouler sous vos yeux et vos oreilles avec des personnes de métier qui sont là bénévolement. Avec des acteurs qui le sont aussi et je n'oublierai pas les bénévoles qui joueront le jeu, pas besoin de ces autres qui viendraient polluer la vérité avec leurs effets de manche et leur beau parlé. Ici, seront jugés des personnages, avec des preuves irréfutables qui ont été validées par des huissiers. Monsieur le juge est là derrière l'autel d'une autre époque où l'on jugeait des âmes, un procureur relatera les faits et de chaque côté deux groupes de juristes, un à charge et un à décharge et sept membres pour le jury qui ont été tirés au sort sur une liste préalablement établie, puis un huissier s'assurera de la véracité des documents validés par ses pairs, de provenances diverses, mais pas toujours obtenus de façon légale... enfin légale comme l'entend l'autre justice, un document vrai reste un document vrai. Pas de policier, pas de gendarme, ce n'est qu'un spectacle du vivant. Seront jugés ici, un maire, une responsable des institutions sociales et un responsable des forces de l'ordre dans une ville qui n'existe pas... pas la ville, l'ordre, bien entendu.

Un bien habillé cravaté, un peu énervé, se lève bruyamment :

— Mais comment vous autorisez-vous à juger ainsi ?

— D'abord, bonjour, monsieur ! Je vous le répète, au nom du citoyen, puis c'est un évènement joué, vous ne verrez personne de vos connaissances ici, monsieur...

Ma Lolo a mouché l'intrus et reprend son propos :

— J'ai ainsi déjà trop parlé. Il est temps que la justice des hommes se fasse quand celle des nantis se moque bien des petites gens. Maintenant, c'est la VÉRITÉ qui va s'écrire. À vous, monsieur le président !

Un silence profond ponctue le propos de Lolo, un silence froid, chacun se demande comment cela va se passer, le cravaté est retombé au plus profond de sa chaise, on ne le distingue presque plus dans l'assemblée.

— Mesdames et messieurs... la VÉRITÉ est en marche. Nous allons commencer par monsieur le maire de la ville de Calonne, une ville moyenne du département du Rone en Sudimande. Vous comprendrez bien que pour ne pas évoquer le nom de ce maire, nous le nommerons monsieur Marie. Toute allusion ou ressemblance à des personnes et à des faits existants dans les mêmes fonctions, serait une pure coïncidence et complètement indépendant de notre bonne volonté.

J'appelle monsieur Marie, maire de Calonne, ville à peu près inventée pour l'histoire... monsieur Marie !!!

Chacun, dans la salle, regarde de tous côtés, cherche un visage qui oserait se montrer, mais au bout de quelques secondes, personne ne se présente.

— Puisque monsieur Marie ne veut pas se montrer, un acteur le remplacera !... Pouvez-vous venir, monsieur le jumeau de monsieur Marie ?

Le juge se lève... étonnant, un juge en jean et en sweat-shirt, comme presque tout le monde ici.

Un grand bonhomme vêtu d'un costume bon marché, cravaté comme bien d'autres maires... de grandes villes... et avec un nœud bien imparfait, la barrette de travers sur une chemise à peine blanche et mal repassée. Il a bien l'allure d'un mal élu, un peu mal coiffé, rasé pour autant avec un rasoir électrique fatigué. Il est bien dans son rôle... peut-être un petit élu dans la vie pour autant, qui sait ?

— Monsieur Marie ! Savez-vous pourquoi vous êtes invité ici ?

— Je suppose monsieur le juge... je suppose, mais je ne comprends pas pourquoi vous me jugerez ?

— Monsieur le procureur ! Pouvez-vous rappeler à monsieur Marie le pourquoi de cette invitation ? Le procureur est aussi sapé en décontracté, loin des robes noires des veuves de la magistrature.

— Monsieur Marie ! Vous êtes ici parce que certains de vos concitoyens vous reprochent votre incapacité à assumer votre rôle de maire. Un maire est élu pour toute la population de sa ville et nous estimons que vous n'avez rien fait pour éviter le drame de la petite Lijnette... vous comprenez de qui je veux parler ? Pire même, que vous avez envenimé la situation qui a provoqué ce drame.

L'ambiance change dans la chapelle, le silence religieux et respectueux est perturbé par un brouhaha de chuchotements. Les présents commencent à comprendre ce qui va se passer, ici, quelque chose d'inhabituel.

— Mais... je ne connais pas personnellement cette personne ! Et comment aurais-je pu deviner une situation délicate ? Je ne suis, en aucun cas, responsable de quoi que ce soit !

— Que vous dites monsieur Marie ! Ce sera aux jurés d'en décider ! Mais si vous n'êtes pas informé des drames de votre ville, c'est bien grave...

— Mais pourquoi donc ce procès qui est illégal, pour me juger, me condamner peut-être même ? Vous voulez bouffer de l'élu. C'est une imposture !

— Mais que craignez-vous donc si vous êtes si propre ? Nous ne pourrions pas vous condamner comme vous le considérez, quoi que ! Mais juger n'est pas interdit, nous avons quelques documents qui montrent comment vous, vous jugez certaines personnes, quand elles ne sont pas là bien entendu. Vous êtes là pour rendre des comptes aux citoyens, vous savez des habitants de votre ville que vous avez ignorés, pire même que vous avez oubliés, dans les cités que vous avez abandonnées. Vous touchez bien des indemnités pour votre tâche de maire ! Des indemnités pour lesquelles vous ne payez même pas d'impôt... ça, ce n'est pas votre faute ! Nous reviendrons sur le triste destin de la petite Lijnette après. Auparavant, nous allons évoquer d'autres

manques à vos fonctions, je rappelle qu'un maire, tout élu même, doit avoir un comportement exemplaire. Alors ! Parlons de la petite secrétaire que vous avez licenciée, vous l'avez bien jugée et condamnée sans aucun tribunal ? Ici, il y a des jurés, des professionnels aussi qui sauront faire la part des choses.

— Elle a été licenciée pour faute grave ! Arrêt de travail non justifié !

— Mais vous aussi monsieur Marie ! Vous serez jugé pour fautes graves... au pluriel, les fautes graves... Cette dame était et est toujours en arrêt de travail pour dépression nerveuse... cause du harcèlement moral et insidieux qu'elle subissait de votre part et de votre équipe, comme certaines autres femmes de votre entourage, chacun comprendra... Mesdames et messieurs, tous les documents qui attestent de cette maladie et aussi quelques notes de cette dame et de ceux qui la défendent, sont sur ce tableau à ma gauche !

— Mais cette femme attise les hommes ! De quoi se plaint-elle donc ?

— C'est simplement une femme coquette ! Mais vous, vous l'interprétez comme cela vous arrange ! N'oubliez surtout pas qu'elle n'est pas la seule à se plaindre de vous ! Vous êtes un pervers !

— Pervers ! J'aurai tout en entendu ! Si nous n'avons plus le droit de courtiser une femme, alors !

— Vous êtes marié, n'est-ce pas ! Demandez à votre femme ce qu'elle en pense ! Elle ne doit pas être dupe de vos attentions et si elle l'était, elle ne l'est plus maintenant !

— Vous voulez détruire ma famille en plus !

— Il fallait y penser bien avant monsieur Marie !

— Je vais porter plainte contre vous !

— Mais faites donc ! Nous vous attendons ! Cela mettra plus encore vos forfaitures à l'affiche des médias !

— C'est scandaleux !

— Bon, revenons à vous ! Vous dites ne pas vous souvenir de l'affaire concernant la petite Lijnette ! Monsieur le procureur ! Pouvez-vous nous rappeler les faits ?

— Le 30 février 2022, la police nationale a retrouvé sur son lit blanc, la petite Lijnette, décédée, empoisonnée par sa maman, tout près du corps de celle-ci, dans un coma bien profond. Lijue, la maman, n'a pas trouvé d'autres solutions, vous rendez-vous compte ! Que ceci est par votre faute, monsieur Marie, en grande partie !

— Mais je n'ai empoisonné personne, moi !

— Nous en convenons, ce n'est d'ailleurs pas pour cela que vous êtes là ! Mais de la détresse de la maman, vous êtes responsable au moins sur deux points ! Vous avez laissé un trafic parallèle de stupéfiant dans le quartier du Petit-Cogachi où habitait Lijue et vous avez refusé toute aide demandée par celle-ci, si ce n'est pas vous directement... mais, les services

**sociaux et du logement sont bien sous votre responsabilité !
N'est-ce pas ?**

— Quel est donc le rapport ?

— Si vous aviez accédé à ces requêtes d'un logement adapté au handicap de la petite Lijette et dans un quartier moins sensible, Lijette serait encore vivante avec son oncle Julien !

— Vous parlez de celui-là ! Il est en tôle pour meurtre ! Alors, qu'il aurait sans doute pu subvenir à sa nièce !

— Je croyais que vous ne connaissiez pas cette affaire, monsieur Marie ! Eh bien, j'en remets une couche... si vous aviez accédé aux demandes de logement de Lijue, il n'y aurait pas eu de bagarre... n'est-ce pas ? Et puis, qu'avez-vous fait pour que ces trafics cessent ? Rien ou si peu !

— Comme vous y allez, vous ! Si nous devions accéder à toutes les demandes de logement, nous ne nous en sortirions pas !

— Mais monsieur Marie ! Lijette était en situation de grave handicap... et puis, votre neveu, lui a bien obtenu un logement social dans un quartier tout neuf à la même époque, n'est-ce pas ?

Mesdames et messieurs, vous trouverez sur le tableau de droite, tous les documents, preuves de ce qui se dit ici. Nous n'avons pas pu afficher tous les documents de Lijette, tant ils sont nombreux, mais nous les avons reliés, c'est le très gros bouquin sur cette table... ce sont des copies, bien entendu, mais

notre huissier a bien certifié que les originaux sont bien authentiques.

— Que vient faire mon neveu là-dedans ? Je ne suis pas dans la commission d'attribution des logements !

— Vous faites bien d'en parler de la commission, certes, vous n'êtes pas dedans, mais votre belle-sœur oui... vous savez, la mère de votre neveu ? Et nous en avons d'autres passe-droits pour obtenir des logements sociaux. Dites-nous de combien de revenus dispose donc votre belle-sœur et dites-nous si ces revenus justifient un logement social neuf ?

— Vous faites mon procès de sujets qui ne me regardent pas, mon neveu est majeur et de plus il n'a pas de gros revenus non plus !

— Certes, mais votre sœur gagne beaucoup d'argent avec ses enseignes de restauration et il nous semble qu'elle pourrait largement aider son fils à payer un logement dans le secteur libre. Mais... vous rendez-vous compte monsieur Marie que si on attribue ces logements à tous les fils de la bourgeoisie, comment peut-on donc, dans ce cas, héberger des familles en difficulté ? Vous êtes bien le maire ! Donc, vous avez le droit de regard sur ces attributions, n'est-ce pas ?

Il joue bien le jeu, le faux monsieur Marie, il est même criant de vérité... comme quoi, quelquefois, il vaut mieux avoir la copie que l'original. Il se triture les doigts, énervé, bousculé, ne trouvant plus de mot pour se défendre. Certain que le vrai

maire aurait perdu ses moyens bien plus tôt. Ma Lolo jubile, c'est bien ainsi qu'elle imaginait ce spectacle. On entend quelques quolibets dans la salle, évident qu'il y a bien plus de personnes proches du petit peuple que de ces aristos, profiteurs du système.

— Nous n'avons pas fini avec vous, monsieur Marie !
Pouvez-vous nous expliquer comment il se fait que votre fils se balade en ville avec une voiture de service de la ville ?

— C'est celle qui m'est attribuée !

— À-vous ! Pas à lui ! C'est bien indiqué, dans la charte d'utilisation du véhicule, qu'il n'y a que vous qui pouvez le conduire ! N'est-ce pas ?

Encore une claque dans la gueule, on s'y croirait, je me demande bien ce qui va lui tomber sur la tronche après. Lolo ne m'a pas dévoilé grand-chose de ce qui se déroule sous mes yeux, mais j'apprécie, sincèrement, même si c'est un rôle d'acteur, voir ce maire incompetent se faire remettre à sa place, c'est presque un plaisir.

— De plus, monsieur Marie, la voiture a été filmée dans ce quartier, vous connaissez, n'est-ce pas, le petit Cogachi ? Pour quelques emplettes de stupéfiant ! Nous avons une copie vidéo de la caméra, mais vous le saviez sans doute ? Vous devez bien être informé de cette situation ! Vous vous rendez compte, une voiture municipale, attribuée au maire, dans ce quartier du marché des stupéfiants !

— Vous n'allez pas me mettre ce trafic sur le dos non plus !

— Nous n'avons pas de photo ni de vidéo vous montrant à l'endroit, sinon, des policiers vous auraient peut-être arrêté... "humour", mais... il y a toujours un mais monsieur Marie, toujours un mais... Mais le fait que le trafic se soit développé, nous pouvons vous le reprocher, vous aviez et avez le pouvoir de police, n'est-ce pas ? Donc, c'était aussi à vous de faire en sorte que le trafic ne se développe pas dans ce quartier !

— C'est de ma faute cela aussi ! Mais vous n'avez pas fini ! Ah, voilà ! Tout le monde, aujourd'hui, crache sur les élus ! C'est bien facile !

— Certain, c'est sans doute un problème de notre société ! Mais il fut un temps où les maires se déplaçaient pour rencontrer les citoyens. Revenons à vous ! Vous êtes un grand ami du préfet n'est-ce pas ? Très grand ami même, au moins un déjeuner ensemble par semaine. Nous avons des photos qui le prouvent. De quoi discutiez-vous à table ? Du petit Cogachi, ou des fesses de votre secrétaire ? Ne vous inquiétez pas, monsieur le maire, le préfet est aussi auditionné par la police ! Bon, revenons à cette vie dans ce quartier ! Voyez ! Au tout début, c'était un tout petit trafic que vos policiers municipaux auraient pu éradiquer, à la condition qu'ils arrêtent de se balader en bagnole le soir à dépenser du carburant mal brûlé ou à surveiller les maisons des notables de vos amis de la ville. Nous avons quelques témoignages parlant de cette situation. Alors,

oui, monsieur le maire, quelque part vous avez des responsabilités dans le décès de cette gamine, certes ne justifiant pas une peine de prison, mais au moins pour qu'on vous oblige à cesser de saborder le navire ! Il doit bien y avoir dans cette ville quelqu'un d'intègre et capable ! Non !

— Dites donc ! Vous m'accusez de tous les maux du monde ! C'est bien exagéré tout de même !

— Monsieur Marie ! Vous avez été élu pour assurer une charge pour toute la population de cette ville, pas seulement pour ceux qui ont voté pour vous, n'est-ce pas ? Pour autant, souvenez-vous ! Vous avez été élu avec à peine un quart des personnes en âge de voter. On peut se poser la question sur la légitimité de cette élection. Vous l'avez fêtée en grande pompe ! Vous devez donc assumer le sort de ceux qui n'ont pas voté pour vous... Et puis un maire se doit d'être proche des citoyens, aller les rencontrer, les écouter et encore une fois pas seulement votre petit quart de lèche-culs. Un bon maire est un homme de terrain, pas un bureaucrate en mal de reconnaissance, qui reste planté dans le bureau de la mairie à harceler les jeunes femmes qu'il veut se faire. Comment connaître les problèmes d'une ville ? Comment décider de son avenir ? Quand on ne sait pas ce qui s'y passe !

— Vous vous permettez, monsieur le procureur, des propos sans fondement, mes adjoints ont des missions pour préparer nos décisions.

— Notre détective a fait une petite enquête, à notre demande, auprès des citoyens... mon propos est bien en dessous de la réalité, monsieur Marie ! Je pense que nous avons fini avec vous ! À moins que vous souhaitiez rajouter quelque chose ?

— Non, non, j'en ai suffisamment pris dans la gueule !

— Monsieur Reproquet, l'expert juriste de la défense ! Avez-vous quelque chose à ajouter pour défendre monsieur Marie ?

— Monsieur le Président ! Nous pensons que ce procès n'est pas objectif ! Vous accusez monsieur Marie de tous les maux de cette société ! Il est bien évident qu'il ne peut pas résoudre tous ces problèmes ! Je suis certain que vous êtes bien conscient de cela. La vie professionnelle d'un élu, maire de cette ville d'une certaine importance, n'est pas de tout repos.

— Monsieur Reproquet ! S'il n'avait rien à se reprocher, nous pourrions le considérer autrement, sans aucun doute ! Mais ce n'est pas le cas, les faits que monsieur le procureur a évoqués, sont d'une criante vérité sur sa façon de gérer cette ville, d'abord le copinage et la famille et après les autres. Rien que cela justifie sa présence ici !

— Mais c'est un être humain ! Nul n'est parfait ! L'êtes-vous, vous-même ? Sans doute pas... alors, je vous demande un peu plus de mesure envers cette personne. Il faut tout prendre en compte et non seulement des situations particulières !

— Parce que le décès de cette petite fille est une situation normale ! Non, non et non ! Je ne suis pas certain que vous compreniez non plus la fin de vie de cette petite.

— Nous voulons bien comprendre, mais...

— Nous donnons la parole à monsieur l'expert juriste qui défend les plus démunis de ce quartier abandonné !

— Merci, monsieur le président ! Monsieur le procureur a bien exposé les faits ! Nous voudrions seulement vous interpellé sur la décision de cette maman Lijue concernant sa fin de vie et celle de Lijnette. Nous vous demandons de tenter d'imaginer les heures antécédentes à celle du geste dernier, durant lesquelles, cette jeune maman, en stade final d'un cancer généralisé, cogitait, le mot est sans doute bien trop faible, quand chacun à la mairie se moquait bien de ces pensées funestes. C'est un drame ! Moi, je n'arrive pas à imaginer tant cette ignorance me semble indécente. Combien d'heures à pleurer, à souffrir de la maladie et de ces idées noires ? Combien d'heures à ne plus dormir, à tenter de sourire malgré tout à sa fille alors qu'elle avait décidé un autre demain pour elle ? Les traitements pour cette maladie sont lourds et génèrent des fatigues extrêmes... et pourtant, il fallait continuer à s'occuper de Lijnette. Tentez d'imaginer ! Essayez de vous mettre à sa place. Ce n'est pas possible... non... ce n'est pas possible et pourtant cette maman vivait l'enfer derrière une porte indifférente, dans le silence

morbide d'un appartement oublié ! Abandonnée par ces élus qui se moquent bien des situations graves des autres !

— Nous allons nous réunir avec les jurés et les deux experts juristes pour déterminer les sanctions à votre égard, vous pouvez rejoindre le public, monsieur Marie !

Un rideau tombe du ciel pour donner une illusion d'isolement des jurés. Lolo me regarde avec insistance. Je sens dans son regard une interrogation quant à mon avis sur ce premier acte. Je lui réponds avec un pouce levé. De ce côté-ci du rideau, les langues se délient et commentent le spectacle avec une certaine délectation, ce n'est pas tous les jours qu'un élu peut s'en prendre plein le bourrichon ! C'est étonnant comme ce public est respectueux, surpris, mais aussi très intéressé, patientant cette première décision de justice populaire. Juger un notable aussi simplement que cela, personne ne l'imaginait... maintenant, ce n'est point un vrai tribunal !

Le rideau se lève tranquillement avec une certaine sérénité, tout le plateau est debout derrière, comme une fin de spectacle.

— Monsieur Marie, merci de vous lever pour entendre les décisions de ce jury populaire ! Monsieur Marie, vous êtes démissionné de votre poste de maire dès ce soir ! Vous êtes interdit de vous présenter à une quelconque élection et ce, à vie ! Vous êtes aussi condamné à mille heures de travaux d'intérêt général dans le quartier du petit Cogachi. Vous perdez, ainsi que tous vos proches, tout avantage attaché à votre

fonction de maire. Et vos proches devront restituer ces logements et autres avantages dans un parfait état !

— Je m'en fous ! Cette décision ne peut pas être effective ! Vous n'avez aucun pouvoir !

— Certes, certes, monsieur Marie ! Mais ce sera aux citoyens d'en juger maintenant. Je peux vous assurer que vous serez un sujet de discussion très intéressant dans les médias et dans les réseaux sociaux. Bien, merci monsieur le maire, nous en avons bien fini avec vous ! Le comédien que vous êtes fut parfait dans ce rôle, bien au-delà de ce que nous pensions !

Le faux monsieur Marie arbore un sourire à décrocher une lune bien lointaine, bien satisfait de sa prestation et du compliment.

Lolo arbore un regard malicieux, soulagée, c'est certain même ! Le public s'enhardit et dans une ambiance détendue, malgré tout, certains demandent la corde pour le maire, avec une grande dérision, quand d'autres applaudissent le verdict. Pour l'instant, il est vrai que la situation est jubilatoire, entre la vérité et le jeu d'acteur. L'ambiance, pour autant, reste assez sereine, les spectateurs ont bien compris, maintenant le concept de ce spectacle, quelques coups du marteau de la justice, sur une table incorruptible, calment l'endroit.

— Maintenant, nous appelons monsieur Chafo le commissaire de la ville !

Comme au premier acte, chacun de l'assemblée cherche, autour, un fameux commissaire qui se lèverait, mais sans que rien ne bouge de nouveau. Rien d'étonnant pour autant, il n'est pas là !

— Bon ! Monsieur la doublure du commissaire Chafo, approchez donc s'il vous plaît !

Un homme, de belle stature, aux faux habits officiels se dévêt de son chef, le garde dans sa main et s'avance près de la barre. Il est certain que la tenue presque militaire, tirée de plus à quatre épingles, donne une grande crédibilité au personnage. Le visage est sévère, le cheveu, déjà discret, est coupé très court, le regard est dur, enfin un gradé, droit dans ses bottes tel un i qui a perdu son point. Le personnage laisse une impression de grande sévérité et de sérénité, comme on peut l'attendre quelque part, de ce genre de personnage.

Lolo sourit, elle est bien contente de l'effet sur le public. Ça cloue l'ambiance, un silence curieux s'installe, il a beau être un acteur, l'uniforme impressionne, sans doute un respect naturel ou une crainte tout aussi naturelle. Pour autant, je me doute bien que cela ne durera pas, il n'est pas ici pour nous conter fleurette, le pire est à venir. Le metteur en scène et l'habilleuse ont bien réussi leur effet.

— Monsieur le commissaire principal Chafo ! Comprenez-vous votre présence ici ?

— Non, monsieur le juge ! Non ! Je ne comprends pas pourquoi paraître devant cette sorte de tribunal qui n'en est pas un malgré tout et qui n'a rien d'officiel !

— C'est certain que ce procès n'est pas officiel ! Et heureusement sans doute, sinon nombreux engageraient des chasses aux sorcières et dame guillotine serait de nouveau de service. Pour autant, ce n'est pas une parodie, ce n'est pas une illusion, non, les citoyens ont le droit de savoir, ont le droit de vouloir comprendre, pourquoi une petite fille handicapée est décédée, à cause du laxisme d'une organisation sociale défaillante. Nous reviendrons sur les causes premières de ce triste destin. Êtes-vous prêt à entendre le procureur ? Ensuite un expert juriste prendra la parole pour tenter de défendre votre cause. Tout ce qui s'est dit, se dit et se dira ici a été, est et sera vérifié. Chaque document présenté, prouvant quoi que ce soit, a été analysé par des experts reconnus.

— Je n'ai pas le choix, sinon pourquoi serais-je là ? Je pense, malgré tout, que tout ce qui se passe ici est une cabale contre les institutions de la police jusqu'à la préfecture.

Le président sourit à ce propos, son regard s'illumine d'une malice imprévue.

— Monsieur le commissaire principal Chafó, vous avez bien accepté le rôle en tant qu'acteur bénévole, rassurez-moi ?

— Monsieur le président, je tiens à ce rôle, je tenterai d'être le plus crédible possible pour défendre la mémoire d'une petite fille, vous avez remarqué comme je me suis présenté à vous !

Le public se déride de ces propos qui rappellent bien où nous sommes aujourd'hui.

— Monsieur le procureur, c'est à vous !

— Merci monsieur le président ! Monsieur le commissaire principal, vous avez pris vos fonctions il y a cinq ans, n'est-ce pas ? Jolie promotion !

— Oui monsieur le procureur !

— Quand vous avez pris vos fonctions, le petit Cogachi n'était point surnommé ainsi ! Ce n'était pas une zone de non-droit comme il l'est aujourd'hui ! Certes, des petits trafics existaient bien ici avant, mais rien à voir avec ce qu'il est devenu. C'était un quartier vivable et qui ne l'est plus, où la pègre se montre impunément devant la police sans qu'il ne soit rien fait. Tous les documents qui sont sur ce panneau montrent bien cette évolution constatée, par les gens d'ailleurs, mais surtout par les habitants du quartier.

— Je n'y suis pour rien ! C'est l'évolution de notre société et puis le manque de personnel quand il n'est pas en arrêt maladie !

— Le manque de personnel, vous dites ! En cinq ans, vos effectifs ont augmenté de vingt pour cent ! Voici les relevés de votre personnel ! Mais monsieur le commissaire principal, à

quoi sont affectés ces fonctionnaires de police ? À se promener dans les quartiers les plus tranquilles, pour dépenser du carburant pour presque rien ? Vous n'êtes pas, non plus, sans connaître cette enquête interne du ministère de l'Intérieur qui démontre qu'en moyenne, vos effectifs passent presque un tiers de leur temps sur internet pour des motifs personnels ! Nous avons des preuves de ces faits, nous avons fait surveiller quelques téléphones mobiles utilisés par vos personnes...

— Mais c'est interdit ces méthodes, monsieur le président !

— Veuillez répondre au procureur s'il vous plaît !

— Quand il faut dire la vérité, rien n'est interdit ! Tant qu'on ne touche pas à l'intégrité des personnes, toutes les méthodes sont bonnes. Je voudrais vous rappeler deux choses, monsieur le commissaire principal, la première est que presque n'importe qui, ayant quelques connaissances en informatique, peut suivre les activités internet d'autres personnes, la deuxième est que nous ne sommes pas un vrai tribunal, alors nous nous permettons... des écarts dans nos scripts... vous voulez porter plainte ?

— Ce n'est pas une raison ! Je joue mon rôle !

— Bien, bien, je ne vous le reproche pas, bien au contraire ! Mais n'oubliez surtout pas que vous avez fait fermer trois commissariats de quartier, dont le premier, dans le quartier du petit Cogachi !

— Ce n'est pas moi qui ai décidé ! C'est la préfecture et sans doute même bien plus haut, le ministère !

— Mais quand on accepte une dégradation du service public, on est responsable de ce qui arrive, ou alors on démissionne pour aller traire des chèvres dans le Larzac !

— Parce que vous pensez qu'un autre aurait fait mieux que moi !

— Là n'est pas la question, monsieur le commissaire ! Commissaire principal, veuillez bien m'excuser ! Vous devez être un exemple, irréprochable et c'est bien loin de la vérité !

— Mais que voulez-vous insinuer ? Que je suis une mauvaise personne ! Mais vous, êtes-vous une meilleure personne que moi, pour vous permettre ces propos ?

— Je ne dis pas cela, monsieur ! Ce n'est pas la personne qui est jugée ce jour et rien ne nous regarde de votre vie personnelle, mais c'est le commissaire qui nous intéresse, vous comprenez ? Quand on accepte un boulot, on se doit d'être impliqué surtout quand il s'agit d'un service d'ordre !

— Vous me faites marrer vous ! Avec toutes ces racailles que vous laissez en liberté dans les rues, pas étonnant que nous en soyons là !

— Encore une fois, monsieur le commissaire principal ! Ne vous trompez pas de débat, si la police effectuait correctement son travail, la vie serait certainement plus facile pour tous ! Ce n'est pas en matraquant des migrants que vous réglerez les

problèmes de la société ! Regardez donc bien cet écran, nous vous projetons des situations qui montrent bien comment s'occupent vos fonctionnaires. Cela pourrait faire rire, c'est certain, dans d'autres circonstances.

Un écran géant descend du toit sur le fond de la scène, puis s'allume le projecteur, un peu comme au cinéma, même une mouche n'ose plus s'exprimer.

— Voyez donc cette voiture de police, tout près de ce stop, monsieur le commissaire ! Regardez bien cet autre véhicule qui grille le stop en toute impunité... gros plan sur les deux fonctionnaires dans leur voiture. Ils restent bien au chaud ... les yeux rivés sur leur portable... Il est vrai que ce jour, il faisait un froid polaire... cinq ou six degrés pas moins et il pleuvait. Sans doute qu'il ne faut pas abîmer leur tenue ! Autre situation, cette voiture garée sur une place réservée aux handicapés, en face d'un magasin de chaussures... la petite dame qui sort du magasin et qui rentre dans la voiture nous semble bien valide... nous avons fait vérifier les numéros de la plaque... c'est la voiture de votre femme... elle bénéficie de passe-droit, donc. Et là, devant cette pizzeria à emporter, la voiture de police s'arrête pour commander des pizzas, ils reprendront leur commande au prochain tour. Là aussi, monsieur le commissaire, le conducteur conduit, bien au chaud, mais le passager, regardez bien le gros plan, toujours sur son téléphone... c'est certain, ce doit être une messagerie professionnelle... et ainsi, ils vont faire plusieurs fois

le tour du quartier, sans surtout descendre du véhicule... pour se protéger, direz-vous ! Mais il me semble qu'ils sont là pour protéger la population, pas pour protéger leur voiture et eux-mêmes tout de même... Sans doute qu'il faudra créer un autre corps de métier pour protéger les flics !!! Là, nous voyons vos fonctionnaires municipaux, trois pour mettre une contravention à cet automobiliste indélicat qui a dépassé son temps de stationnement. Ils prennent bien leur temps, il est vrai que c'est bien important... quand votre dame, dans l'autre rue, elle profite de stationnement gratuit. Là, c'est une autre situation cocasse, vos fonctionnaires sont devant un escalier de rue qui donne accès à des appartements dont deux sont squattés. Les occupants habituels, des locataires, je rappelle que ce sont des logements sociaux, pour autant, sont à la rue, eux. Vos fonctionnaires prennent note et repartent en toute tranquillité... c'est vrai, c'est à la justice de se prononcer... et puis quatre flics, c'est bien trop peu, pour au moins vérifier les papiers de ces personnes, qui de plus, les narguent sans ménagement. Encore une dernière vidéo, âme sensible, ne regardez pas ? Vous comprendrez bien les risques importants que prennent ces personnes dans l'exercice de leur fonction. Nous sommes dans les beaux quartiers, les très beaux quartiers même, là où il n'y a que de belles demeures. Les policiers, là, sont à pince, la voiture garée plus haut, il fait beau, la chemisette bleue donne un air plus léger... c'est une mission

secrète et très dangereuse, il faut vérifier que les ouvertures de ces propriétés ne sont pas fracturées. Mais qui donc habite dans ce quartier ? Le préfet, dans son logement luxueux de fonction et d'autres de vos amis et de ceux du maire ! C'est cela sans doute la protection du petit peuple ! Nous avons d'autres vidéos et bien plus criantes encore, vous nous direz qu'il n'y a rien de très répréhensible là-dedans ! Laissez donc les habitants du petit Cogachi apprécier ! Vous pourrez les regarder à vos souhaits, il y a sur cette table une copie. Vous avez noté que nous avons flouté les visages et les plaques des voitures. C'est édifiant, encore une information... vous saviez que dans les vestiaires des fonctionnaires, ceux-ci s'organisent un petit apéro le midi, c'est interdit, n'est-ce pas !

L'acteur se compromet sans doute au faux-semblant, dans son rôle de commissaire. Il se tarit de mot, volontairement, le visage torturé, il sait bien qu'il y a de la vérité là-dedans. Lolo resplendit ! Les débats prennent la tournure qu'elle souhaitait, remettre ceux qui abusent de leur fonction devant leurs responsabilités.

— Bon monsieur le commissaire ! Nous allons aussi entendre l'expert juriste qui vous trouvera sans doute des éléments à décharges, c'est bien son rôle ! Monsieur l'expert, qu'avez-vous donc à nous dire ?

— Monsieur le juge, merci ! Monsieur le procureur n'est pas tendre avec les forces de l'ordre. Il ne faut pas oublier que, dans

ce que nous venons de voir, ne sont que de petits travers. Les fonctionnaires ont des tâches à accomplir et ils le font correctement. Il faut tout de même bien les reconsidérer dans la valeur humaine ! Monsieur le commissaire n'est pas responsable de ces mauvais travers de ses hommes. Ce n'est pas un mauvais homme pour autant, à entendre ses connaissances, il porte de sympathiques critiques !

— Monsieur l'expert, je vous rappelle que nous ne jugeons pas la personne ici, seulement son comportement professionnel ! Le fondement de cette vidéo est surtout pour montrer comme les responsables ne maîtrisent pas ce que font leurs femmes et hommes de terrain. Et cela, c'est un drame... mais pour connaître, le bon fonctionnement d'une institution, il faut descendre sur le terrain. Dans votre métier, il n'y a pas que des meurtres à élucider et des petits fours à avaler avec le préfet, il y a aussi la population qui vous rétribue et que vous devez protéger.

— J'en conviens bien ! J'en conviens bien... mais il est bien délicat de ne regarder que le penchant professionnel, tout est intimement lié... je vous comprends... dans cette société, où on doit appliquer les consignes qui viennent de bien plus haut, tant tous ne sont pas forcément en accord avec les consignes. Monsieur le commissaire avait pieds et poings liés avec sa hiérarchie et avec son personnel très syndiqué !

— Nous sommes bien clairs sur le sujet, syndiqués... oui, mais bien loin de la GCT quand même... si vous comprenez ce que je veux dire. Il y a, malgré tout, des règles de vie... quand on n'accepte pas ce qu'on nous demande de faire, on démissionne, ce n'est pas plus compliqué que cela !

— C'est facile pour vous qui jouez un rôle ! Pas de responsabilité, pas de risque, pas à démissionner, pas à mal dormir !

— Monsieur l'expert ! Je suis comme vous, un bénévole, je joue ce rôle gracieusement, mais si je l'ai accepté, c'est bien pour défendre la cause de la petite Lijnette ! Je m'égare... sans doute, mais vous aussi, je le pense ! N'auriez-vous donc que si peu d'arguments pour défendre ce monsieur et vous égarer ainsi !

— Ce n'est pas moi qui ai écrit ce rôle, donc je le joue... j'en serais presque désolé, si ce n'était pas la vérité. Oui, il est difficile de trouver des arguments excusables en faveur de monsieur le commissaire... mais si l'auteur du texte en a si peu trouvé, c'est qu'il n'y a pas grand-chose à dire... est-ce bien raisonnable ma foi ? Malgré tout, pour revenir à ce qui s'est dit et vu ici, il ne faut pas rester que sur ces travers, il y a l'autre face, bien plus importante et qu'il faut prendre en considération. Monsieur le commissaire fait son métier, comme il le peut...

— Mesdames et messieurs, je me permettrai donc une métaphore. Un maçon qui monte un mur pas droit, n'est pas un bon maçon, il doit changer de métier... je pense ! Nous allons donc écouter l'expert du petit peuple !

— Merci monsieur le juge ! Il est édifiant tout de même de constater comme chacun n'a pas les mêmes droits sur le fonctionnement de cette société. La protection de la population n'est en fait assurée que pour une partie de celle-ci, pendant que la police traîne en ville à s'occuper, d'autres vendent de la drogue impunément, il y a un fossé qui s'est creusé entre deux mondes et nous ne retiendrons que cela. Les habitants des quartiers impactés ont les mêmes droits de protection que ceux des beaux quartiers et c'est ce que nous reprochons principalement à monsieur le commissaire, il a failli dans ses fonctions et ceci est inacceptable !

— Merci, monsieur l'expert, nous allons, de nouveau, délibérer et prononcer une condamnation à l'encontre de ce monsieur, non pas le procureur, mais le commissaire.

Le rideau tombe de nouveau, mais bien plus lourd que la dernière fois. L'atmosphère est plus tendue qu'à la fin du premier acte, certains dans cette salle ont dû prendre les propos du juge aussi pour eux. Cela chuchote, le bruit des chaises est plus important, certains quittent la salle ou définitivement ou pour cramer une clope comme moi, je le fais. Dehors, cela y va dur, les propos sont bien plus engagés qu'à la précédente

coupure. Nul n'est parfait dans ce monde et prendre en pleine gueule des vérités, n'est pas très agréable. Lolo vient me rejoindre, elle, qui ne fume presque jamais, me tape une cigarette, elle est nerveuse. Pas un mot, elle écoute, elle entend, elle veut comprendre... pas très étonnée pour autant de cette situation, elle me chuchote :

— Ma Lili, certains prennent cela mal !

— C'est bien normal ma puce ! Quelque part, chacun a ses travers et tous les maçons ne sont pas de vrais maçons...

Elle retrouve un sourire sincère, mais discret, elle apprécie mon humour, je sais au moins de quoi nous discuterons demain !

Malgré tout, ils sont bien nombreux à retourner dans la salle, seuls quelques-uns sont partis définitivement, c'est un moindre mal. Mais, quelque part, il n'y a rien d'étonnant quand on monte un spectacle comme celui-ci. Il est évident qu'il ne plait pas à tout le monde. Lolo retourne près de la scène, retrouver les acteurs, sous le regard assez inquisiteur de certains spectateurs.

Chacun retrouve sa place et devant et derrière le rideau levé. Trois petits coups de marteau :

— Bon ! Je constate que l'assemblée est bien plus respectueuse que ceux qui sont jugés ici, alors n'attendons pas plus la décision de ce tribunal ! Monsieur le commissaire principal ! Levez-vous s'il vous plaît !

— Je n'ai pas le choix, je pense ! C'est d'un ridicule, vous allez condamner un faire-valoir... un acteur ! Encore heureux que je ne sois pas un maçon !

— Vous avez tout compris ! Et nous vous remercions de si bien jouer ce rôle ! Chacun sait bien que les intouchables restent des intouchables dans la vraie vie ! Mais nous verrons bien comment sera perçu ce procès, ainsi que ses conséquences ! Nous espérons bien que cette parodie n'en sera pas une et qu'elle ouvrira la voie au petit peuple pour qu'il cesse d'être harcelé quand il a grand droit de s'exprimer. Voilà donc la décision de ce tribunal ! Vous êtes condamné à ne plus jamais exercer une profession qui aurait, de près ou de loin, un lien avec l'ordre public, puis comme nous sommes vraiment sympas avec vous, à aussi deux mille heures d'intérêt général auprès d'une association d'aide civile dans un quartier défavorisé, celui dit "du petit Cogachi" !

— Monsieur le président ! Comme vous êtes prévenant ! Cette décision me convient vraiment bien ! Je vous rappelle que je ne suis qu'un acteur... amateur et si vous ne le saviez pas, je suis aussi un éducateur dans les quartiers difficiles.

Dans le public, certains sourient, d'autres ricanent plus bruyamment, les condamnations semblent si futiles, mais certaines.

— Comme quoi monsieur, le verdict vous sied à point ! Pas certain qu'il en soit de même pour un vrai commissaire ! J'en

suis sincèrement heureux pour vous ! Et je vous remercie franchement... ! Maintenant, mesdames et messieurs, nous demandons à madame Osliace de se présenter à la barre !

Étonnamment, une femme voilée et masquée, bien pire qu'une musulmane, se présente à la barre, à croire qu'elle avait à cacher bien plus que les formes de son corps.

— Bonjour monsieur le président ! Je suis madame Osliace ! Bien entendu ce n'est pas mon vrai nom, sinon pourquoi se voiler alors ! Si je suis masquée notamment, c'est pour que personne ne puisse me reconnaître, c'est entendu avec le tribunal et pour éviter de porter préjudice à qui que ce soit. Malgré tout, je travaillais à la mairie de Calonne, au CCAS, dans ce service où l'on doit gérer toutes les situations sociales. Donc, j'ai été la directrice de ce service pendant quelque temps pour autant et sans vouloir me disculper, sous les directives de monsieur le maire !

— Très bien madame Osliace ! Oui, nous sommes convenus de préserver votre anonymat ! Nous vous en remercions d'ailleurs ! Nous avons donc un véritable témoin de cette situation au CCAS de cette ville, bien entendu inventée pour ce tribunal ! Madame ! Pouvez-vous nous indiquer pourquoi vous tenez à témoigner personnellement ?

— C'est tout simple monsieur le président ! J'ai été promue à ce poste de directrice il y a deux ans ! Je viens d'une autre région pour suivre la mutation de mon ami, mais j'ai

démissionné, il y a trois mois, peu avant ce drame. Et pourquoi cette démission ? Parce qu'il était bien difficile d'aider des personnes en difficulté dans cette ville, tant il y avait une mauvaise volonté de tous bords, notamment du maire et des élus. Le maire exerce un pouvoir despotique sur les employés, ce qui lui permet de décider sans écouter ceux qui sont sur le terrain. Le personnel, dans ces conditions, laisse donc les situations se pourrir au bon vouloir de ce monsieur.

— Expliquez-nous donc pourquoi cette situation ?

— Le maire s'est attribué tous les pouvoirs, il dicte sa loi, dans chacun de ses services, n'oubliant surtout pas à privilégier sa famille et ses amis, à tel point qu'une partie du personnel prend ses ordres directement auprès de celui-ci, négligeant toutes les consignes que je leur proposais !

— Cela confirme bien ce que nous avons comme informations ! Pourquoi donc avoir attendu deux ans ?

— J'ai pensé, surtout au début, que j'aurais pu infléchir ces décisions unilatérales, pensant sans doute que mon prédécesseur était coupable de ce mauvais mode de fonctionnement... Quelle prétention devez-vous penser ? J'ai toujours cru qu'il était possible d'aider ceux qui en avaient et qui en ont besoin. Nous avons un accord avec le département pour la mise à disposition des assistantes sociales. La nature de l'humain va à la facilité, chacun n'en faisait qu'à sa tête, oubliant bien entendu les raisons de leur emploi, l'aide au plus démuné, jouant sur

l'ambigüité de ce mode de fonctionnement et des failles entre la mairie et le département. Je ne cherche aucune excuse, j'aurais dû démissionner dès les premiers mois ! Quand on ne peut pas gérer la misère des uns, il faut laisser sa place à d'autres... mais est-ce que cela aurait été la bonne réaction ? Je ne suis donc sans doute pas mieux que ces employés... mais enfin j'aurais tout de même essayé !

— Nous pouvons comprendre madame Osliace ! Mais s'il vous plaît, revenons à cette famille !

— Je comprends monsieur le procureur, je comprends ! J'ai personnellement visité cette famille, les employés du CCAS trouvaient tant d'excuses pour ne pas y aller, avec l'argument qu'il était nécessaire d'être accompagné par la police ! J'ai donc rencontré cette famille, un matin, quand le quartier est beaucoup plus calme avec Mademoiselle Lesue, seule à accepter de m'accompagner ! Et aussi deux personnes de la Croix-Rouge. Je n'en menais pas large, il est bien vrai que ce quartier semblait bien dangereux. Nous avons bien compris que cette famille et bien entendu la petite Lijnette avait besoin d'un autre logement très rapidement, dans un quartier bien moins sensible et si possible au rez-de-chaussée pour faciliter les déplacements de la petite fille dans son fauteuil roulant, les ascenseurs tombent si souvent en panne à Cogachi !

— Nous comprenons madame, nous comprenons !

— Nous avons établi rapidement un dossier dans ce sens présenté au CCAS ! Il fut rejeté avec les deux commentaires que je vous ai fournis. "Cela fonctionne comme cela aujourd'hui, donc cela peut attendre ! Et puis cela peut attendre un nouveau programme de construction pour leur attribuer un logement adapté !" C'est une honte et je l'ai aussi de ne pas avoir démissionné aussitôt.

— Nous avons bien constaté cette situation, nous vous pensions, aussi, responsable de cette situation, veuillez bien nous excuser !

— Je vous ai laissé le dossier de cette famille et bien d'autres du même acabit. Cela permettra à ce tribunal de se rendre compte de la situation. Je ne cherche pas à me disculper, non j'en ai bien honte... mais il est temps que cela cesse. Certains diront que le mal est fait, j'en conviens bien, mais le pire était encore à venir. J'ai démissionné de mon poste après ce rejet d'aide à cette famille, encore une fois, certains diront que j'aurais dû démissionner avant, ils ont certainement raison ! Pour autant, celle ou celui qui aurait repris ce poste aurait-elle ou aurait-il fait bien mieux ? Il ne faut pas oublier que d'autres familles, aussi, avaient besoin d'aide...

— Et donc le personnel que vous aviez en charge ?

— Il fait ce qu'il veut ! Par habitude du mode de fonctionnement de cette mairie. J'ai voulu instituer les visites aux familles en difficulté, sans avis préalable de passage, pour

constater le véritable mode de vie de ces personnes en difficulté. C'est si simple d'arriver quand le ménage est fait, quand les affres du temps sont maquillées, quand les bleus des enfants battus sont couverts de fringues bien amples qui cachent les vérités. Cela arrange tout le monde, des dossiers de visite faciles à établir, des chiffres sur les difficultés de vivre bien arrangés. Et puis vous le savez maintenant avec tous les dossiers que je vous ai remis, au risque d'une plainte de la part de la mairie, ce service n'a pas un rendement exceptionnel et c'est peu dire ! Arrêt de travail pour pas grand-chose et j'en oublie, les assistants passent plus de temps sur internet au bureau que dans les familles qui ont besoin. C'est le mode de fonctionnement de cette mairie, il n'y a pas que dans ce service que cela ne va pas, pour autant ce service doit être près des personnes en nécessité !

— Merci madame Osliace ! Nous avons suffisamment de preuves confirmant vos propos ! Nous sommes bien conscients que ces situations vous touchent personnellement, nous tenions à vous entendre tout de même. Un témoignage comme le vôtre apporte une contribution non négligeable à ce procès. Nous avons bien étudié vos dossiers, qui resteront confidentiels, bien entendu !

— Oui, bien entendu ! Mais cela reste un évènement joué par des acteurs ! N'est-ce pas ?

— Oui, bien entendu madame, cela reste une tragédie, je pense. Merci encore ! Monsieur l'expert de la défense, à vous de vous exprimer !

— Merci monsieur le président ! Mais que de propos désagréables concernant monsieur Marie et le fonctionnement de la mairie de Calonne. On pourrait se croire dans une ville de voyous à col blanc ! Il ne faut pas oublier qu'une marie, ce n'est pas si facile à gérer, celle-ci particulièrement... Accabler cette personne à ce point n'est pas acceptable, il faut se mettre à sa place sans doute pour mieux comprendre ! Alors, monsieur le président, je vous demande un peu d'indulgence. Nous vous avons, aussi, laissé des documents montrant que bien d'autres habitants de cette ville sont bien satisfaits des actions de la mairie. Vous avez dû lire tous ces documents plutôt favorables au maire ?

— Bien entendu monsieur Roprequet ! Mais voyez-vous, nous avons constaté que tous ces documents sont bien souvent de personnes sans trop de problèmes de vie ! Un maire doit prendre en compte toute la population, même celle qui n'a pas voté pour lui ! N'est-ce pas ?

Le Roprequet n'ose pas répondre, il est bien conscient que cela sent la poudre et n'ose en rajouter au risque, une fois de plus de se faire rabrouer.

— Monsieur Niddon ! Vous avez sans doute quelque chose à rajouter ?

— Oui monsieur le président ! J'ai encore l'impression de me répéter, cela est sans doute nécessaire, enfin, je le crois ! Il ne faut surtout pas oublier le drame de Lijnette et de sa maman ! Il ne faut pas oublier que le décès de la petite fille est bien dû à l'incompétence de certains, incompétence est sans doute un bien faible mot pour résumer ces comportements. Je voudrais bien vous faire comprendre cette situation. Nous remercions madame Osliace de son propos objectif, il confirme bien tout ce qui s'est dit à propos de cette mairie. Toutes les mairies ne sont pas dans cette situation, nous l'espérons bien entendu ! Voilà, monsieur le président, je n'ai plus rien à ajouter !

— Merci monsieur Niddon ! Nul besoin donc de nous réunir de nouveau pour condamner cette directrice. Nous clôturons donc cet exercice, espérant qu'il vous a éclairé sur les circonstances du décès de la petite Lijnette ! Merci à tous ceux qui ont participé à ce procès et joué devant vous, public que nous remercions aussi de nous avoir écoutés. Je laisse, de nouveau, la parole à madame Laurence Rauclene !

Ma Lolo se trouve bien dépourvue, elle savait bien qu'elle clôturerait cette séance, mais je pense qu'elle prenait tant de plaisir à écouter les acteurs qu'elle aurait bien souhaité que cela dure plus longtemps. Elle se tortille les mains et se lève pour retrouver le devant du spectacle.

— Mesdames et messieurs, nous vous remercions de nous avoir entendus, écoutés peut-être même. Ce que vous avez vu, et

je le répète, est une fiction, bien entendu, nous n'avons pas le droit de condamner directement ceux qui jouent avec la vie des autres. Il n'y aura pas de deuxième séance, quel intérêt ! Par contre, nous espérons qu'ailleurs, ce moyen de dénoncer les abus d'une communauté d'incompétents se répètera. Cette aventure se termine, celle que vous venez de voir, en revanche celle des abusés, elle continue, malheureusement. Nous avons une grosse pensée pour ceux-ci. Dans notre, votre monde quotidien, je suis une avocate pour les personnes en difficulté sociale et avec mon amie Angélique Lelièvre, nous essayons d'atténuer les difficultés de vie des plus démunis. Merci encore d'être venu,

Lolo comprend bien que c'est fini, je devine des petites larmes dans son regard un peu perdu. Tant de temps pour préparer cette aventure et au bout d'à peine deux heures, tout est fini ou presque... ou presque, car le public ne quitte pas la salle comme à d'autres événements festifs. J'entends des chuchotements, rien de dérangeant. Julien se lève et applaudit, presque en silence, les doigts d'une main contre la paume de l'autre, mamie Justine fait de même, puis d'autres, notamment du petit Chicago et d'autres inconnus. Presque tout le monde est debout, pour remercier les acteurs. Ce sont des bravos sourds et raisonnés, rien que pour dire qu'ils ont apprécié ce qu'ils ont entendu et qu'ils sont conscients que d'autres souffrent encore de ces mêmes maux des incompétents qui

dirigent. Le jeu des acteurs passe presque imperceptible, mais Lolo le sait bien, si cet évènement est apprécié, c'est bien aussi parce que ceux-ci étaient bien crédibles. Il est vrai que nous ne sommes pas dans un Zénith ou toute autre salle de spectacle qui peut accueillir des milliers de spectateurs. Sont-ils des spectateurs d'ailleurs ? Plutôt des participants qui ont vu comme ils étaient floués. Les acteurs, qu'ils soient bénévoles amateurs ou professionnels bénévoles et les personnes qui ont contribué à cette aventure rejoignent la salle, se mêlant à ces participants. Lolo n'aurait pas pu imaginer cela ! Des discussions s'engagent au hasard des gens, seuls les deux journalistes venus s'éclipsent discrètement, nous verrons bien quel torchon sera édité demain. Je rejoins ma Lolo qui me serre bien fort les mains, elle a perdu ses mots, comme à chaque fois qu'elle est perturbée dans ses émotions, elle me regarde si profondément que je l'embrasse avec une grande sincérité.

Un grand moment encore, cette situation perdue, comme si chacun avait, ou peur de retrouver ce monde pervers, ou envie de partager encore un instant réconfortant.

Nous restons avec quelques volontaires pour que cette église retrouve de ses vertus, ranger les chaises, remballer le peu que nous avons emmené et un coup de balai pour ramasser les poussières de la honte, l'endroit doit rester comme avant.

— Ma Lili ! Tout est fini !

— Mais non Lolo, tout commence au contraire. Je pense qu'il était bien nécessaire de passer par là pour montrer au petit peuple courageux qu'il n'est pas seul et qu'il y a des moyens pour rabattre le caquet de ces prétentieux qui ne le respectent pas !

— Tu penses cela ! Ce n'est qu'un petit spectacle sans prétention !

— Vois, comme après, la plupart sont restés pour discuter. Et cela, c'est très positif ! Tu verras ! Je dois rédiger un article ce soir ! Pierre veut sortir une spéciale demain matin sur cette aventure, j'ai déjà écrit toute la préparation, le pourquoi de cette aventure, il ne me reste plus qu'à écrire ce que j'ai vu ce soir et j'ai de quoi !

— Je peux rester avec toi !

— Nous allons au journal ! Aller ne traîne pas ma poule !

Le rideau est tombé, comme une nuit famélique, demain se lève dans une autre lumière avec les blessures de la nuit. La maison est bruyante, j'entends les enfants jouer et ce téléphone fixe qui n'arrête pas de sonner, comme nos portables qui n'arrêtent pas de vibrer. Que se passe-t-il donc ? Lolo est encore assoupie, avec un sourire équivoque. Elle s'est encore échappée dans un monde qui m'est secret.

Je me lève avec le plus de douceur possible pour ne pas la réveiller. À cette heure, le moindre bruit rompt le rêve qu'on ne veut pas quitter. Je n'oublie pas de prendre les deux smartphones non plus.

— Bonjour les mamans, bonjour les garçons !

— Lili ! Le téléphone n'arrête pas de sonner pour toi et pour maman !

— Merci les garçons ! Que se passe-t-il les mamies ?

— Vous êtes très demandées ce matin ! Il te faut rappeler le journal et Lolo doit aussi rappeler Pierre ! Le journal est sur la table !

— Merci Irène ! J'appelle Pierre ! Je pense que la journée va être très agitée !

— Allô Pierre !... Oui, je viens de me lever, la nuit fut courte !... Tu n'es pas encore couché ! À cette heure, tu dors habituellement ?... Ça bouge !... À ce point ! Je passe tout à l'heure !... Avec Laurence d'accord... Philippe sera là... OK je réveille Lolo !

— Tu es réveillée ma puce !

— Avec tout ce boucan ! Que se passe-t-il ?

— Nous devons rejoindre Philipe au journal ? Il y a le feu !

— J'espère, rien de grave, ma Lili !

— La voix de Pierre est enjouée, je sais qu'il prend son pied quand il arrive à faire déjouer les cochons (les Pigs des Pink Floyd) !

Le parking du journal est inhabituellement bien garni, il y a même une voiture de police ! Cela semble bien important pour autant, je n'ai pas pris le temps de lire le journal tant nous étions pressées.

— Bonjour les filles !

— Bonjour Angélique et Laurence !

— Ils sont où ?

— Dans la salle de réunion... il y a du monde !

— Merci !

— Bonjour tout le monde ! Tiens Jeannot, tu es là !

— Cela doit être important !

— Oui et non ! Le maire a porté plainte contre le journal et contre vous en tant qu'organisatrices de cette parodie de justice d'hier.

— Rien d'étonnant, pour autant, il fallait s'y attendre. Pour le journal, ce n'est pas une première ! N'est-ce pas Pierre ?

— En effet ! Je ne m'inquiète pas ! Philippe est déjà sur le dossier ! Ce qui m'inquiète, c'est pour vous les filles ! L'inspecteur va vous en dire plus !

Pierre arbore un sourire réconfortant, il adore ces situations conflictuelles quand il sait être du bon côté. Encore que le bon côté, n'est pas le même pour chacun concerné par une plainte.

— Le procureur a décidé que votre spectacle est interdit, à dater de ce jour !

— Il n’y avait qu’une séance de prévue !

— La plainte, vous concernant, porte sur l’atteinte à l’honneur et à la considération des personnes concernées !

— Rien d’étonnant, dans la démarche, nous nous y attendions, mais pas si rapidement !

— Un huissier était présent hier soir, il a tout enregistré.

— Ah oui ! Mais cela ne change rien !

— Non, c’est bien vrai ! La machine est lancée ! Un point positif ! La plainte que Julien a déposée contre ces mêmes personnes est jugée recevable par le procureur, un juge d’instruction va être nommé rapidement !

— C’est plutôt bon signe tout cela ! Non ! Qu’en penses-tu, Philippe ?

— Au moins, c’est engagé ! Je ne m’inquiète pas de la plainte contre vous et contre le journal. Nous, vous avez pris suffisamment de précautions. Pour Julien, c’est une très bonne nouvelle ! Qui a enquêté sur l’affaire, monsieur l’inspecteur ?

— C’est moi ! Je n’ai rien voulu dire à Angélique et à Laurence pour ne pas influencer la démarche, il y a de quoi poursuivre le maire et le commissaire, c’est certain ! Je ne peux pas et je n’ai pas le droit de vous en dire plus.

— Et pour le spectacle ?

— Interdit de nouvelles représentations, vous devez nous remettre tous les originaux et toutes les copies des textes. C'est la loi !

— Pas de problème ! Nous nous en doutions, alors tout est dans ce dossier ! Mais une bonne partie est improvisée !

— Nous avons l'enregistrement de l'huissier ! Maintenant, c'est à la justice de lancer les procédures. Bon, je vais vous laisser, j'ai le dossier, cela me suffit pour aujourd'hui. Désolé les filles, nous ne pourrons pas prendre de café ensemble tant que cela ne sera pas jugé.

— Pas de problème Jeannot ! Nous comprenons bien ! Nous connaissons bien ton intégrité ! Ce sera pour plus tard ! Bonne journée !

La voiture de police quitte le parking, Pierre devait avoir des démangeaisons de la voir devant ses yeux.

— Bon, nous nous retrouvons entre nous ! Que va-t-il se passer maintenant Philippe ?

— Le journal n'est pas suspendu, Pierre non plus, sa journaliste Angélique moins encore, nous attendrons donc les décisions de justice ! Concernant le spectacle... vous n'avez plus le droit de le jouer tant qu'une autre décision, plus favorable, ne sera prononcée... c'est cocasse tout de même, vous aviez bien fait de n'en avoir organisé qu'une séance. Pareil, il faut attendre... Pour Julien, c'est bien engagé, l'inspecteur a fait une enquête et si une poursuite a été engagée, c'est que les éléments

sont très favorables à Julien. Cela veut aussi dire que les personnes concernées sont bien informées de la procédure, ils ont été auditionnés, Julien aussi et s'il ne vous a rien dit de cette convocation, c'est qu'on le lui a demandé. C'est sans doute aussi pourquoi la raison des plaintes contre vous et le journal. Je vais me renseigner pour savoir qui va les défendre, pour l'instant il n'y a que cela que je puis faire. Laurence, suite à la plainte, ne pourra pas défendre Julien, c'est donc moi qui le défendrai.

— Merci Philippe ! Concernant le journal, je ne m'inquiète pas plus, nous avons eu des actions en justice bien plus conséquentes. Angélique nous écrira un petit feuilleton sur l'affaire de Julien, nous devons informer nos lecteurs. Je vous laisse les parutions de nos confrères, vous lirez, c'est très intéressant... ça tourne au vinaigre pour la mairie et vous lirez aussi un article sur votre prestation d'hier soir.

— Pas de problème Pierre ! Bien au contraire, j'en salive d'avance ! Il n'y a que Lolo, en fait, qui se trouve pénalisée dans cette affaire !

— Oh non ! Dans l'ombre, j'aime bien agir aussi ! Philippe aura sans doute besoin de moi... et puis il y a bien d'autres personnes à aider.

— Bon les filles, moi, je vais me coucher !

— Philippe ! Tu veux venir manger ce soir chez nous avec tata si elle est dispo ?

— Avec grand plaisir, ta tante sera là ! Elle ne rate jamais une invitation !

— À ce soir donc ! Nous rentrons retrouver nos enfants, c'est mercredi !

Chapitre 13 : La révolte

Lolo m'a lâchement abandonnée pour préparer, avec Philippe, notre défense contre ceux qui se sentent offensés. C'est assez amusant, que si rapidement, les visés, sans qu'on les cite vraiment, se soient reconnus. Il faut certainement être conscient de ses lacunes pour ainsi se reconnaître ! Mais enfin, rien d'étonnant, beaucoup de précautions avaient été prises pour éviter l'angoisse des cochons (encore les Pigs des Pink Floyd). Ils doivent être bien à l'étroit dans leur cerveau atrophié pour se révolter si violemment. Des précautions, certes, mais il fallait tout de même une certaine crédibilité... bizarre comme ce jour sont les contenus des deux autres canards régionaux. L'un d'eux était représenté, la veille, par un jeune journaliste aux dents si longues que le sol de l'église en a gardé des traces. Il est sorti presque avant la fin, c'était sans doute pour ne pas me rencontrer, nous nous sommes bien souvent rentrés dedans par journal interposé. L'article, que celui-ci a pondu, n'est pas dans les propos habituels, ce n'est pas une réprobation grotesque de l'évènement. Non, je dirais même un jugement assez flatteur, pour un canard pas déchaîné du tout comme habituellement, avec une conclusion pleine d'humour... je savoure : "Qui se reconnaîtra pourra grouiner à souhait !" (Encore une référence au cochon). Sans rien de plus, ce n'est pas habituel, ce journal étant si peu engagé dans quoi que ce soit et pour l'autre torche-

cul, rien... pas un mot... Est-ce pour montrer le désintéret qu'ils ont pour une approche nouvelle de la culture ? Maintenant, bien des internautes vont se déchaîner impunément.

Nous comprenons bien, alors, que derrière ces moyens de s'exprimer, se cache, le pouvoir des petits QI. Cela fait déjà deux heures que je suis sur ces messageries, quelques fois, c'est l'horreur et on reconnaît bien vite ceux venant des intouchables. Mais, de fait, le nombre des personnes objectives est bien plus important, ça tape bien dedans. Toujours, bien entendu, il y a ceux, plus virulents, qui exagèrent et qui en appellent la guillotine voire à la potence ou à bien d'autres moyens à une justice plus expéditive, pour en finir avec les abuseurs, cela donne froid dans le dos malgré tout. Il n'y a pas à se réjouir de ce type de propos, ils démontrent, ou le peu d'intelligence de certains et quand je dis intelligence, il faudrait encore quelques neurones, ou une rancune tenace vissée aux tripes depuis des lustres. Je fais défiler, dépitée, ces messages sans cohérence, pauvre civilisation. Je comprends mieux cette lente décadence, vers une autre chose, sans doute bien pire. Le malheur des uns fait bien le bonheur des autres. Ce qui m'étonne le plus, ce ne sont pas ces propos salissants, mais leur nombre. À croire que durant des siècles, l'être humain fut privé de moyens d'expression, là, il le peut, mais quelle déchéance ! Tiens ! Un message de Julien ! Cela dénote ! Il doit aussi en avoir marre de

lire ce que les pseudos crachent sans discrétion, derrière leur anonymat : ‘ Rendez-vous ce soir, devant la mairie pour montrer aux cochons que les trimeurs sont en résistance. Venez nombreux ! Plus nous serons, plus ils feront dans leur pantalon. Il faut qu’ils partent d’ici avant d’être réélus, par vous-même peut-être d’ailleurs. 17 heures.’

Cela a le mérite d’être très clair, Julien s’engage ouvertement. Je prends le temps de lire tous ceux qui écrivent sans pseudo, sous leur vrai nom pour assainir un peu mon regard, cela ne changera pas grand-chose, je le crains. Cela fait un grand nombre, ma foi... J’irai, c’est certain, pour le journal bien entendu, mais surtout à titre personnel. Nous devons témoigner de notre époque et de la bêtise humaine, de la connerie même et pour soutenir le courage de quelques-uns pour assainir le pouvoir, rien à voir avec les engagements belliqueux des politiques, bien au contraire.

Nous sommes une cinquantaine, environ, sur le parvis de la mairie de Calonne. C’est bien au vu des messages lus peu de temps avant. Je le savais bien, ces castrés n’osent pas s’émouvoir sans l’afficher. C’est encore dans le mode de notre vie de la société, ceux-ci craignent à leur petit cul ! Lolo m’a rejoint, Pierre et Philippe aussi, puis le nombre grandit peu à peu, rien à voir avec Le Cid. Nous venons d’apprendre que le commissaire principal a obtenu une promotion dans un commissariat d’une île lointaine. La préfecture fait quelquefois

preuve d'humour, une promotion dans un placard doré, quand je dis doré, ce n'est pas gagné !!! Et il est vrai que ce soir, les costumés se font discrets, peut-être certains en tenue civile. Il y a, il nous semble, une volonté du pouvoir local de ne pas plus envenimer la situation, il faut rester méfiant, des casqués peuvent débouler à tout moment. Il pleut comme vache qui pisse, heureusement, nous avons toujours un vêtement de pluie dans nos sacs. Il faut dire que la Sudimande est bien chantée pour le bon lait de ses vaches et il faut bien de l'eau pour verdir les prairies. Je m'égare de nouveau, il fait bien frais aussi, nous sommes toujours en hiver, il faudra encore bien patienter. Puis, au bout de quelques instants, c'est Julien qui prend le porte-voix et il propose d'abord de revenir, chaque soir suivant, jusqu'à ce que quelque chose change. Nous restons à écouter des témoignages des forfaitures de cette mairie une bonne heure. Puis l'assemblée se disloque doucement, les propos semblent conciliants. Nous aussi, rentrons au bercail, toujours sous une pluie bien rancunière, bien satisfaite de nous retrouver devant un âtre bien attisé, pour nous réchauffer.

— Il prend de la hardiesse notre Julien, un vrai meneur !

— Je n'aime pas ce mot, ma Lolo ! Cela fait un peu syndicat ou parti politique. Non, je dirais plutôt un vrai responsable, clair dans sa tête. Il ne promet pas la révolution ! Il veut que ceux d'ici partent loin, très loin !

— Tu as raison, c'est vrai qu'il est clair dans sa tête, très clair même. Il ne veut plus de ceux qui ont détruit sa vie et celle de bien d'autres.

— Tiens ! Les mamies rentrent du cinéma avec les garçons ! Pile à l'heure de l'apéro ! Ce n'est pas un hasard ! N'est-ce pas Lili ?

— Tu abuses Lolo ! Tu abuses !

— Tiens les filles ! Ce soir, vous êtes là ?

— Ah la remarque désobligeante ! Maman, tu exagères !

— Laisse Lili ! Elles en font exprès ! Peut-être qu'elles vont nous demander de démissionner de nos métiers de maman, comme pour l'équipe de la mairie !

— Je n'y avais pas pensé ! Mais oui, tu fais bien d'en parler ! Il me semble que depuis quelque temps, il se trame quelque chose ici ! Des têtes vont tomber sur l'échafaud !

— C'est quoi maman, les chafauds ?

— Le pluriel d'un chafaud mon Réré !

— Alors ! C'est quoi un chafaud ? C'est pas marrant maman !

Je n'en peux plus, je suis prête à éclater de rire ! Je tente de me contenir.

— Un chafaud, c'est quoi ! Belle question, vois-tu ! Et bien, même Lili ne le sait pas ! Alors, si Lili ne sait pas, moi non plus je ne sais pas !

— C'est vrai Lili ?

— Bien oui les monstres, je ne sais pas !

— Mamie Irène ! Mamie ! C'est quoi un chafaud ?

— Ah vos mères ! Pas toujours des lumières ! Chafaud est un mot qui n'existe pas, le mot, en fait, c'est échafaud !

— Alors, c'est quoi ?

— Un truc qu'on n'explique pas aux enfants !

— C'est pas marrant mamie ! C'est pas marrant ! C'est toujours pareil ! C'est pas pour les enfants !

— Ah la gamelle maman !

Tout le monde se met à rire devant l'âtre rassasié par la rancœur d'un vieux noyer qui a rendu l'âme aux derniers coups de vent. C'est le plaisir subtil d'un moment où tout semble bien facile. Elle est là la subtilité, dans la spontanéité d'une humeur collective, quand chacun s'égosille des propos fugaces d'un autre, sans vraiment se moquer d'une situation plus que cocasse.

Les soirées suivantes sont de même, tout semble se répéter. La place de la mairie, pour autant, se remplit un peu plus. Cela commence vraiment à ressembler à une fronde populaire. Quelques autres ont rejoint Juju, pour haranguer la foule. Nous sentons bien qu'il se passe quelque chose. Un vent nouveau souffle sur la ville, ailleurs aussi, ce qui se passe ici est relayé par le journal d'Angélique : "LA VERITE". Ce n'est pas un journal révolutionnaire pour autant, mais c'est un journal qui prend fait et cause pour ceux qui sont oubliés. Y a-t-il encore

des journaux dits révolutionnaires ? Quand on voit comme sont devenus les journalistes du “Canard”, de moins en moins éclairés, de moins en moins objectifs. Enfin, ici cela bouge ! Cela est certain. Il suffit de brancher sa télé ou sa radio pour voir et entendre, quelques minutes, ce qui se passe ici.

Suite aux actions en justice, les démissions sont sans doute un peu forcées, le commissaire muté notamment, mais est-ce que cela changera quelque chose ? Le soir, sur la place de la mairie, nous voyons bien, derrière les stores descendus des fenêtres de la façade, un monde qui s'agite. Des lueurs scintillent venant des lames écartées par des mains maladroites de nervosité, sans doute pour se rendre compte de l'évidence. Ce n'est pas une révolution, certes... mais... d'autres porte-paroles ont rejoint Julien, pour surtout bien expliquer que ce n'est pas une action politique ni syndicale encadrée. C'est simplement un ras-le-bol d'une façon de vivre imposée par une minorité aveugle et sourde. 'Nous ne voulons plus d'élus malsains ! Nous voulons de nouvelles élections sur un programme destiné à redonner vie aux quartiers abandonnés, un programme qui sera défini par un cercle des citoyens complètement indépendants des partis existants. Nous ne demandons pas des millions, mais un peu d'argent très bien dépensé et pas que pour les quartiers des notables et nous verrons bien ce qui se passera ! Et une commission de citoyens indépendante des élus vérifiera que les engagements sont bien respectés ainsi et que chaque autre commission est bien dans leur rôle et indépendante des élus, chaque personne qui serait gangrenée serait alors virée. Ces soirées sont assez calmes, malgré tout, soit que les manifestants ne provoquent pas de chahut, bien que très motivés ou soit alors que le pouvoir local est en berne. Il est vrai que le maire et sa

suite sont assignés depuis deux jours, à la mairie. Une équipe de citoyens veille au grain et personne ne peut sortir de l'endroit. Elle est nourrie et blanchie pour autant, il y a de l'humanité de ce côté du dehors, contrairement à ceux du dedans qui n'en ont pas eu beaucoup pour ceux habitant le petit Chicago. Nourrie par la cantine scolaire, cela change des restaurants toqués de la ville, au moins, le maire saura ce qu'il fait manger aux enfants de sa ville... j'espère qu'il aime bien les légumes à l'eau sans sauce et à la viande bas de gamme réchauffée au four micro-ondes. Nous ne voyons toujours que peu de flics, en tenue officielle en tout cas. Dans deux cars de CRS, garés un peu plus loin, ceux-ci jouent à la belote en attendant et pas encore en tenue de combat. Mon article du jour sera sur cette situation, avec photos à l'appui, en posant bien la bonne question : pourquoi si peu d'empressement à ne pas régler la situation par la force, il y a quelque part quand même, séquestration d'élus. Nous avons vu, dans un passé pas si lointain, des cohortes d'uniformes prendre plaisir à taper sur d'autres personnes, bien moins équipées, pour des raisons bien moins graves. Il est vrai aussi qu'ici aucune dégradation, les bars et les restos, bordant la place, sont ouverts, même si les terrasses sont repliées et bien fréquentés pour des boissons réconfortantes. Il est vrai aussi, qu'il n'est pas question d'argent à proprement parler, seulement une meilleure répartition de celui, public. Le commissaire principal est sous le soleil écrasant d'une île

lointaine, le maire ne fait sans doute pas non plus l'unanimité, il y avait tout de même une opposition politique, certes bien trop ancrée dans ses lubies d'être contre tout et sans rien proposer de bien concret. Nul ne l'a vu, non plus, se promener, la nuit dans le petit Chicago ! Je vais bien insister sur le qui lâche qui et qui a à perdre de l'argent. Nous savons bien que c'est là que nous trouvons les plus intéressés. Je parlerai grandement de cette commission qui se veut à préparer les prochaines élections, non sur le fondement, nul ne remet en cause cette institution démocratique, respectueuse de la constitution du pays, mais dans un vide du fonctionnement local, il ne faut plus que des petits despotes s'attribuent un pouvoir délétère. Mais, du fond de celle-ci, une sorte de règlement local et élaboré par des citoyens indépendants sera soumise aussi à un référendum. *‘Ça bouge bien ! ’* J'ai mon titre ! Et puis, il y a aussi la reprise de la gestion communale par la préfecture, c'est ainsi quand il y a vacation d'un pouvoir communal, jusqu'alors. C'est ainsi, les jours du maire, à la mairie sont comptés, cela dépend de qui ? De lui, du préfet, de plus haut, pression pour qu'il démissionne, ou débarquement de celui-ci ? Rosalie restera donc au garage, sa lame s'est bien assagie et, il n'a jamais été question de la ressortir du musée des horreurs des passés pas si lointains. Je pense, que dans les coulisses de ce petit monde de la province, continue de se tisser une négociation, sans l'avis des citoyens bien sûr, pour que le maire parte sans trop de déshonneur... il

peut compter sur notre journal... nous ne l'oublierons pas. Plus un autre journaliste, de ceux de nos concurrents, pourtant bien assidus aux invitations de la mairie, ne le soutient ouvertement. Il ne partira pas la tête haute, je vous l'assure, notre journal l'habillera bien comme il le faut, il le mérite bien cet homme !

Deux soirs plus tard, c'est fini ! Il n'y a plus d'élus à la mairie, tout est géré a minima par la préfecture et seulement pour les urgences, salaires des employés et fonctionnement de routine, la vie doit continuer. La commission des citoyens prépare le terrain.

Julien s'est positionné en retrait maintenant, il ne représente que son ancien quartier, il va d'ailleurs réintégrer un logement qu'il a rénové sur un rez-de-chaussée, abandonné par les dealers et dans un piteux état. Il travaille toujours pour le journal, mais il est revenu à notre ancienne imprimerie, où il aura l'entretien de la vieille machine offset, bien plus délicate et fragile que celle de Naec. Elle a besoin de mains agiles d'un chirurgien et son soigneur va partir prochainement à la retraite, de bon augure pour Julien et mamie Justine. Leur petite maison accueille, depuis, un autre Julien en manque de vie.

La vie change, finis les regroupements sur le parvis de la mairie. Je rencontre Julien presque chaque jour, nous prenons un café avec Justine. La vieille rebelle s'est fait faire un lifting

pour imprimer un nouveau journal : "La Jeannette" en mémoire de ce temps récemment passé. Des élections sont programmées pour le mois prochain, sous une nouvelle charte communale. Elle reprend une bonne partie des propositions citoyennes, contrairement à la tendance d'aujourd'hui qui est de tout regrouper au sein d'entité politique élargie et de plus en plus loin du peuple. C'est une gestion locale des quartiers qui se mettra en place, en attendant, le petit Chicago a encore une compagnie de flics qui le fréquente jour et nuit. Il faudra préparer l'après, mais ce sera bien plus facile dans un calme retrouvé.

Chapitre 14 : Le renouveau

— Bonjour Julien ! Dis donc, tu nous sembles bien épanoui !

— Bonjour les filles ! Je n’oublie rien ! Non rien... mais, il est vrai que reconstruire quelque chose sur des ruines de la vie... au même endroit, c’est épanouissant !

— C’est impressionnant ce changement ! Vu d’ici en tout cas !

— C’est une belle évolution ! C’est certain... le quartier est bien plus sain qu’il y a quelques mois ! Grand merci d’être venues aujourd’hui, c’est une sorte d’inauguration sans les flonflons pour montrer à tout un chacun, que l’on peut faire changer les choses, surtout après avoir rencontré deux belles personnes comme vous. Vous l’entendez bien, je ne parle pas de votre plastique, pourtant, il y aurait bien à dire, mais de vos qualités humaines. Rien ne s’oublie, il ne faut rien oublier, pour se souvenir de ce que la vie était. Nous avons créé une exposition permanente expliquant toute la vie de ce quartier de la pose de la première pierre dans les années soixante, à la lente agonie jusqu’à ce renouveau. Ce jour est donc important pour les habitants d’ici, vous y avez contribué. Vous n’êtes pas des invitées, non, ce jour, nous accueillons deux amies, deux grandes amies. Il ne faut pas trop se fier à ce que vous verrez aujourd’hui, les murs des immeubles sont toujours les mêmes murs, repeints certes. La presse est, bien entendu, présente, je

ne parle pas de ton journal Angélique, mais les autres. Cette presse, qui, quand cela allait mal dans ce quartier, ne venait pas pour comprendre, elle parlait seulement de nous à la rubrique fait-divers. Alors, il a fallu un peu maquiller la vraie vie. Vous, mes amies, nos amies, vous verrez l'envers du décor, là où les vrais changements se sont produits, des choses qui se sentent, se ressentent par des personnes sensibles comme vous l'êtes, des choses qui ne se filment pas, ne se photographient pas !

— Il y a bien du monde dans le quartier, autrefois, si maudit, un certain plaisir d'y vivre se ressent, se devine dans les regards. Un renouveau perceptible se dessine sur les sourires.

— Bien des habitants de ce quartier retrouvent une vie presque normale. Il est certain, des problèmes personnels subsistent, mais au moins ces personnes sont maintenant écoutées. Nous remarquons que la vie se réinstalle dehors, autour des bancs et des pelouses. L'isolement, forcé par les trafics, disparaît peu à peu. Les habitants rediscutent entre eux sans la crainte de voyous qui se pensaient chez eux. Et ceci est aussi bien grâce à vous deux. Vous nous avez si bien aidés depuis tout ce temps, pour eux tous et bien plus encore pour moi.

— C'est normal Julien ! Notre journal est toujours là quand on redonne au petit peuple le droit de vivre, si ce n'est pas trop réducteur de le dire ainsi !

— Lili a bien raison ! Tu es notre Julien, plus qu'un ami !

— Vous avez votre boulot ! Mais il y a, vous, de belles personnes, de bien belles personnes avec de grandes valeurs humaines. Ici, tout le monde est conscient de ce que vous avez fait pour nous !

— Lolo ! Tes sous-entendus ! On ne choisit pas ses frères, les miens sont tellement véreux. Ils dilapident le fric de mon père ! Et ils ne s'occupent plus de maman, ni de près et encore moins de loin ! Mais je suis de ton avis ! Julien est bien mieux que ces personnes de mon sang !

— Chacun a un passé, pas toujours simple, même quelquefois bien difficile. Pour autant, vous avez réussi à construire une bien belle famille avec vos mamans et vos enfants ! Cela semble si simple !

— Cela le paraît ! Mais oui, nous avons une belle famille, ce n'est pas toujours aussi facile ! Regarde ton ex-mari, ma Lolo !

— Il y a tant d'égos sur cette terre !

— Bien vrai les filles ! Allons, les filles ! Un petit apéro ? C'est bien léger, un petit cocktail à base de bière brassée dans le quartier. Voulez-vous vous asseoir ici ?

— Bien Julien ! C'est étonnant comme tu es salué ici !

— Un peu trop à mon goût, je préfère la discrétion ! Certains attendent trop de nous, mais il faut faire avec !

— C'est toujours ainsi ! Maintenant, qu'ils ont quelqu'un qui les écoute ! Malgré tout, quel changement, depuis la démission des élus poussifs de la mairie !

— C'est bien vrai, mais il faut rester vigilants, pas mal de nouveaux élus ne pensent qu'à leur petit cul ! Cela fonctionne beaucoup mieux pour autant, depuis que les conseils de quartier ont le droit de parole à la mairie et le droit de vote sans être élus et le droit de gérer un budget pour le quartier, certes limité, mais c'est un début ! Voyez-vous ! Nous avons réhabilité la maison de quartier, pour le conseil et les aides sociales. Et tout près, la ville a réouvert l'hôtel de police, avec des policiers municipaux qui sont majoritairement présents dans le quartier, le soir, et la nuit, à pied, sans voiture pour étouffer les différents trafics. Rien n'est parfait, bien entendu, certain que des petits trafics perdurent, je pense, mais plus à l'extérieur et encore moins dans les entrées d'immeuble. Et chacun veille, puis des gardiens d'immeuble ont été de nouveau installés dans les bâtiments !

— Cela se ressent tout de suite dès qu'on arrive ! Je me souviens quand j'étais avec les policiers de l'autre côté de la rue pour surveiller les trafics, avant le drame. Je suis étonnée de voir les enfants jouer dans ce parc réaménagé et plus visible encore ces jardins potagers partagés où il n'y avait que des pelouses mal entretenues et sans aucune clôture !

— C'est clair que cela change ! Rien n'est parfait et rien ne le sera, les hommes sont tellement bizarres. Mais cela respire mieux, les immeubles repeints donnent aussi cette impression, il reste malgré tout encore de mauvais garçons, mais nous les avons à l'œil. Petit à petit, certains quittent le quartier ! Où vont-ils ? Je n'en sais rien, je suis désolé, mais ce n'est plus notre problème ! Où sont les trafics ? Franchement, je ne devrais pas le dire, mais je m'en fous ! Aux autres, quelque part, de se remuer aussi. Ici, ça bouge ! Il y aurait des trafics dans les beaux quartiers maintenant ! Cela m'énerve, mais nous sommes montrés en exemple. Voyez ces caméras ! Mais enfin, nous ne nous faisons aucune illusion sur le parfait de la vie ! Je vous montrerai, autre chose après un petit encas, si vous avez un petit creux bien entendu. Ce sont des habitants du quartier qui s'occupent du barbecue. Les saucisses sont faites par la charcutière du quartier, une petite jeunette qui s'est installée ici et les légumes et les salades viennent tous d'un petit producteur. Il a investi les surfaces non entretenues au bord du boulevard. Il aide aussi ceux qui démarrent des jardins au pied des immeubles en leur offrant des graines.

— Mais bien sûr que nous allons déjeuner avec toi... et mamie Justine... tu ne nous as pas présenté ta petite amie ?

— Elle est là ! Vous voyez à la buvette, celle qui a un tablier bleu ! Venez ! Je vais vous la présenter !

— Jade ! Jade !... Mes amies... Angélique et Laurence !

— Dis Fred ! Peux-tu me remplacer un instant ? Je vais saluer ces dames... enfin les grandes amies de Julien, il m'en a tant parlé.

— Va, va, Jade !

Elle fait tomber le tablier et un peu de monnaie, dans la précipitation.

— Je m'en occupe Jade !

Jade se passe les doigts dans une chevelure longue et bouclée retapant ainsi une coiffure un peu chahutée par une brise légère et par l'engagement à ce qui peut s'apparenter à une fête de quartier. Elle revient de l'autre côté de l'étal, s'essuie bien les mains dans un vieux torchon après se les être lavées dans une grande bassine d'eau fraîche.

— Bonjour ! Désolée, mais je ne suis pas très apprêtée ! Je suis Jade ! J'ai tellement entendu parler de vous, qu'au début, j'étais un peu jalouse, mais j'ai bien compris ensuite tout ce que vous aviez fait pour mon Juju ! Que c'est un grand plaisir d'enfin vous rencontrer ! Vous êtes de bien belles personnes.

— Merci, merci ! Nous sommes bien satisfaites de te rencontrer de même... Julien, aussi, nous a parlé de toi, bien souvent en sous-entendu, mais nous avons bien compris que Julien pouvait enfin envisager des demains plus radieux. Si j'ai bien compris, vous êtes l'infirmière qui s'occupe, entre autres, de mamie Justine ?

— Un petit peu, mamie Justine est autonome, je n’habite pas encore avec eux deux !

— Cela va venir, Jade, cela va venir ! Il y a de la place pour toi et tu n’as pas encore vendu ton logement !

— J’ai, il est bien vrai, encore de mon passé à gérer ! Cela prend du temps !

— Jade ! Où est mamie ?

— Tu le sais bien ! Elle a acheté des fleurs pour Juliette et Julie !

— Nous avons créé un jardin du souvenir au fond du quartier, pour y épandre les cendres, une petite plaque sur un mur et quelques plantes au pied. Je la vois venir !

— Ah les filles ! C’est un grand plaisir d’enfin vous revoir !

— Vous êtes en pleine forme Justine ?

— Comme pour tous les vieux, il y a des jours avec et des jours sans, le corps est usé, mais mon Juju s’occupe bien de moi, Jade aussi, je n’ai pas à me plaindre. Je peux m’asseoir entre vous deux ?

Lolo éclabousse son visage d’un sourire radieux. Elle apprécie que les autres nous considèrent comme un couple et non comme des potiches gouines. Moi aussi, je souris, cette situation est sympathique, un plaisir de se retrouver et de voir des personnes que nous apprécions avec un sourire. Et puis, les vieilles personnes, quand elles vous apprécient, ont une capacité à vous mettre à l’aise, avec une tendre sincérité, enfin certaines.

Nous n'aimons pas la provocation et ne montrons que peu que nous sommes un couple de femmes, cela évite bien des désillusions. Nous préférons voir cette petite famille dans la lumière, la souffrance n'est pas toujours un bien perpétuel. Jade nous regarde, souriante, et comprend bien notre attitude.

— Jade ! Vous me semblez bien avec Julien et Justine !

— Ah, Laurence, je revis ! Vous le savez bien, dans la vie, tout n'est pas rose, entre les mauvais et les bons moments, il faut savoir apprécier ceux-ci !

— Sage constat, ma foi, c'est bien vrai !

— Je me prépare à m'installer ici, surtout dans ma tête, il ne faut pas déranger la vie d'avant, enfin pas de trop et il faut aussi trouver sa place, ce n'est pas si évident !

— Jade a bien raison, mais s'il le faut, je retournerai dans une résidence senior ! Pour qu'ils vivent heureux !

— Justine ! Nous en avons déjà parlé ! Vous êtes bien discrète et il y a de la place pour chacun, donc pas question que vous partiez !

Laurence n'aime pas trop ces discussions, tout ce qui peut devenir source de problème, elle le fuit, alors elle n'écoute plus. Son regard est branché sur le barbecue, je pense que la faim commence à la tenailler. Les odeurs de cuisson ont le pouvoir d'ouvrir l'appétit !

— Je vous emmène le petit apéro ! Et puis pour la viande, vous préférez saucisses ou côtes de porc ?

Lolo est bien affamée, elle répond la première, sans se préoccuper de ma préférence, c'est bien rare, mais son regard s'excuse déjà... Elle ne s'en laisse pas compter, le repas est très important pour elle, surtout en famille... même si ce n'est pas directement notre famille... mais c'est ainsi que l'on nous considère. Alors, elle prend cela ainsi comme du pain béni. Je la regarde, étincelante comme souvent, cette histoire fut si compliquée qu'elle mérite bien ce retour d'affection, elle semble épanouie, c'est ainsi quand elle paraît sans nos petits problèmes quotidiens. Elle me gave du plaisir de la regarder, je sais bien qu'elle me scrute aussi entre deux coups de fourchette, son regard pétillant me touche jusqu'à l'âme ! J'en suis ravie...

L'ambiance est très conviviale, certes tout le quartier n'est pas là et ne sera pas présent, mais tout de même, il y a bien du monde à profiter de ce renouveau. Notre bout de table est aussi bien animé, Jade et Justine sont volubiles pour expliquer ce renouveau, Julien et nous, en sourions, c'est bien sympathique. Le temps se laisse dompter sans qu'une averse menaçante n'ose s'aventurer, le repas se finit par un dessert fait par les habitants, des gâteaux, des tartes, il y a vraiment du nouveau dans ce quartier. Julien nous propose de faire un petit tour, laissant Jade reprendre du service et Justine rentrer à l'appartement, une petite sieste doit s'imposer. De sincères adieux s'éternisent.

— Juju... ! Peut-on faire ce petit tour du quartier ? Cela va nous faire digérer un petit peu !

— Oui bien entendu ! Mamie, nous te laissons là !

— Non, je rentre au logement, je dois me reposer un peu !

— C'est bien ainsi ! À tout à l'heure mamie ! Il n'y a que deux ans que nous avons retrouvé un calme, certes fragile, nous ne pouvons pas tout déconstruire pour tout refaire et ce n'est surtout pas le but. Mais, petit à petit, nous retrouvons une vie dans ce quartier. Nous avons réaménagé un trois pièces, là, au rez-de-chaussée, accès direct sur la pelouse. Pour mamie, c'est bien pratique.

— C'est vraiment étonnant !

— Vous avez bien noté le ravalement des immeubles, c'est ce qui se voit, mais il y a aussi ce qui ne se voit pas ! Tous les toits des immeubles sont maintenant coiffés d'un vrai toit avec des panneaux solaires, orientés au sud, cela nous produira une bonne partie de l'électricité dont nous avons besoin ! Et quand tout sera fini avec des éoliennes de toit, nous serons autosuffisants. Tous les travaux sont engagés avec la coopérative et des gens qui ont besoin de bosser. Ce n'est pas le top du rendement, mais certains artisans jouent le jeu pour former et conseiller nos volontaires et contrairement à ce que l'on pense, ce n'est pas si compliqué que cela, à part pour la toiture. Là, c'est le lycée professionnel qui s'en est occupé, avec des jeunes d'ici en formation.

— Des jeunes d'ici ?

— Il ne faut pas croire que tous les jeunes participaient au trafic d'avant. Et puis de trafic, il ne paraît plus en tout cas ! Certains parents, une bonne majorité, sont bien contents de ce qui se passe ici !

— C'est impressionnant ! Comme quoi avec de la volonté et avec une mairie assainie, on peut changer bien des choses ! Mais c'est quoi cet énorme trou et si profond ?

— Nous creusons une réserve d'eau d'environ cinq mille mètres cubes, nous récupérons l'eau du toit des immeubles. Nous raccorderons un deuxième réseau d'eau en installation dans les logements pour les toilettes, encore des économies de réaliser. Les jardins et le maraîcher seront aussi approvisionnés.

— Dis ma Lolo ! C'est astucieux, très astucieux, il faut qu'on fasse de même à la maison !

— Je suis d'avis ! Les habitants comprennent bien l'intérêt ?

— Oui, bien entendu ! Vous savez, quand on leur explique qu'ils paieront moins cher l'eau et plus d'électricité... ! De plus, tous les travaux sont financés par le quartier avec un maximum d'employés locaux, du quartier même, cela donne du travail !

— Je comprends bien, c'est une belle démarche !

— Voyez nos commerces ! Il y en a six, les six commerces qui étaient fermés, boulangerie, charcuterie, boucherie, épicerie, couture retoucheuse, pharmacie et un petit bistrot-tabac

journaux. Tout cela fonctionne sous l'égide de la coopérative du quartier qui gère aussi le réseau électrique, celui de l'eau et du réseau de fibre optique. J'en oublie la mutuelle et surtout le service social à la mairie de quartier où il y a une antenne postale et des services de l'état, ne pas oublier non plus les artisans, des vrais qui sont passés par l'apprentissage.

— Pourquoi une coopérative ?

— C'est tout simple ! Cela permet de gérer les coûts d'achats et de laisser aux artisans et commerçants le temps de s'occuper de leur activité sans abuser pour autant des prix de vente. Chaque commerce est municipal, enfin du quartier et tout le monde est sous le statut de gérant. Prenant exemple de la coiffeuse, elle utilise des produits fabriqués en local avec de simples produits de base, l'épicerie est alimentée en légumes et fruits de saison par le maraîcher.

— Comme c'est astucieux ! Et cela fonctionne ?

— Oui, il ne faut pas se plaindre, il y a bien des petits couacs, mais rien à voir avec avant où il n'y avait plus rien !

— J'ai de quoi nourrir un bel article, pour une fois plus positif... pour l'avenir des enfants d'ici et d'ailleurs...

— Ce serait vraiment sympa, mais je souhaite ne pas y voir mon nom... tant d'autres s'investissent ici... que je n'ai pas plus d'importance que ceux-ci !

— Figure-toi que j’y pensais bien, nous commençons à bien te connaître, mais il y a des façons de parler de toi sans te citer pour autant...

— Elle est bien maligne ta compagne Laurence !

— C’est sûr, je suis certaine pour autant qu’elle mettra bien en évidence cette remarquable évolution ! Dis Lili ! Nous devons retrouver nos enfants ! Tu n’oublies pas... j’espère !

— Non... bien entendu... mais il fait si bon ici, je ne parle pas du temps du ciel... non de celui qui passe... et bien moins désagréable qu’auparavant. Oui ma Lolo, il faut que nous y allions... tout a une fin et ce plaisant moment doit s’évanouir dans nos préoccupations quotidiennes... nous y allons ma puce... ! Le temps de saluer ces bonnes personnes.

— Tu vois Julien, elle disjoncte déjà... elle est déjà partie !

— Arrête ma Lolo ! Je suis bien consciente de nos responsabilités !

— Je vous raccompagne mes amies... je ne sais pas et ne saurais jamais comment vous remercier assez de vos toutes vos attentions... si humaines... pour moi et mes proches et aussi pour Juliette et Julie...

Ainsi prend fin ce moment bien agréable et combien rempli d’humanité, si important pour cette population d’ici. Cela me remet en question, j’ai bien du mal à comprendre comme cette civilisation a pu oublier la vie des habitants d’ici... et d’ailleurs

aussi. Il y en a sans doute tant qui mériterait que l'on pense à eux et certain, bien plus que penser. Lolo m'a pratiquement arraché les clés de la voiture des mains, ce n'est pas dans ses habitudes de vouloir prendre le volant... je ne lui dis rien, bien consciente que la raison est pleine de ses bons sens... à elles ?... Je n'en fais aucun ombrage, nous devons bien laisser aux proches le temps d'exister... les mains dans les mains, et pourtant sans un seul mot, c'est ma Lolo !!!

Elle sifflote un air d'Huber Felix ' Annihilation '. Je la comprends bien ! Elle est toujours avec moi, mais son esprit est plus loin, sans doute rassasié de ces bons moments et quelque part elle n'a pas envie, surtout pas envie d'en parler. Encore une fois, je la comprends, il y a des instants qui ne doivent pas être perturbés... tant ils sont importants. Elle s'est installée au volant, bien revenue, sans être partie du monde banni des Savonarole. Elle est bien concentrée pour autant sur sa conduite... un peu mémère malgré tout. Je la regarde, elle ne m'ignore pas non ! Surtout pas ! Mais elle a besoin du silence des mots, elle me le dira plus tard, c'est certain... cela me fait sourire, je la connais bien ma Lolo, sa sensibilité à fleur de peau la distille comme des gouttes de temps, pour un breuvage dont il faut espérer le temps de bonification. Elle s'est sortie de Pandémonium, pour retrouver une sincère lumière. Je me sens bien plus obligée qu'inquisitrice, cela me fait bien marrer, son regard bien sérieux m'ignore, bien occupé aussi par la

circulation en ville. Mais je sais qu'elle ne veut pas être dérangée, dans son petit bonheur, je lui laisse ce silence perturbant, je me plais à la regarder ainsi, elle qui ne daigne tourner son regard. Je glisse ma main gauche sur sa cuisse droite... pas trop haut... pour ne pas déranger ses pensées, mais pour lui montrer que je suis toujours là, avec elle et que je comprends ! Le temps s'efface au rythme des secondes lancinantes, j'y prends un grand plaisir. Je sens la chaleur rassérénante de sa peau, ce qui est bien agréable, un échange mutuel qui fait aussi du bien. La conduite est bien plus que sage, je me demande si elle a bien envie de rentrer chez nous et retrouver nos enfants et les mamies, elle fait durer ce moment indescriptible, me faisant languir un peu plus. Je ne suis pas pressée de parler, non. Y a-t-il vraiment besoin de rompre ces paisibles secondes ? Toujours sous le sifflement d'Hubert Felix, nous nous rapprochons malgré tout du bercail, nous discuterons du pourquoi de ce choix plus tard. Les vieux tilleuls de l'entrée de notre chemin grandissent, le bruit des graviers, chahutés par des pneumatiques indécents, distrait ma Lolo, elle arbore alors un sourire à décrocher une lune, elle est belle ainsi, bien plus belle qu'à d'autres moments, je pense que c'est ainsi pour beaucoup d'entre les femmes. Il n'y a pas besoin d'artifice pour rendre belle une femme, un moment de bonheur, irradiant un sourire, suffit. Puis, le silence du dehors réveille le besoin de rentrer, il crachine et nous ne sommes pas équipées pour nous

protéger. Eh bien, Lolo prend son temps, elle ne s'active pas plus, laissant l'eau ruisseler sur son visage, il ne fait pas trop froid, je lui prends sa main bien chaude et humide et enfin son visage s'illumine sous l'éclairage bienveillant de notre entrée. Elle s'approche et avec une tendresse retrouvée, m'embrasse bien sincèrement, le regard pétille d'une bienséance naturelle.

— Je t'aime, ma Lili ! Je t'aime !

— Moi aussi ma belle, je t'aime, tu resplendis ainsi !
Rentrons si tu veux bien, nous sommes attendues !

La porte s'ouvre, Aurélien montre sa bouille réjouie bien content de nous retrouver, Lolo s'empresse de le prendre dans les bras.

— Mais que faites-vous maman ? On a entendu la voiture et vous restez sous la pluie, vous vous engueuliez ?

— Non, mon petit bonhomme ! Non, tu es trop petit pour comprendre !

— C'est toujours comme ça, on peut pas comprendre ! Mais tu sais, je comprends des choses !

Laurence serre le petit gars dans ses bras pour taire le propos, nous sommes devant l'âtre bien chaleureux, le petit Juju est bien installé entre les mamies qui arborent, elles aussi, un visage bien affable. Nous trublons, sans aucun doute, un moment bien agréable. C'est souvent ainsi, nos petits bonheurs ne sont pas plus importants que les petits bonheurs des autres, il faut les respecter !

— Bon les filles ! On prend l'apéro !

— Dis Réré ! C'est comme cela que tu parles à tes mamies et à tes mamans ?

— On a le droit de rigoler quand même !

— Mais tu as raison ! Va chercher les gâteaux à apéro s'il te plaît ! Je vais chercher le porto et les verres, mais laisse-nous cinq minutes quand même, nous n'avons pas encore embrassé les mamies !

— Mais toi ! T'as bien embrassé Lili dehors ? J'ai vu par la fenêtre !

— J'ai bien le droit quand même, c'est ma compagne !

— Elle est amoureuse ! Elle est amoureuse !

— Tu t'y mets aussi le Juju !

— J'ai droit non !

— D'accord, d'accord ! À la table du salon !

— Alors, les filles ! Cette journée avec le petit Julien ?

— Ah non ! Toujours Juju !

— Mais non Réré ! Ce n'est pas de ton frère ! C'est un autre Julien, bien plus grand !

— Il m'a piqué mon nom ?

— C'est plutôt le contraire mon Juju ! C'est maman qui a copié ! Et puis des Julien, il y en a plusieurs ! Regarde dans ta classe, vous êtes déjà deux Julien !

— Ah oui ! Mais des Lili, il y en a qu'une ?

— Ah oui, il n’y en a qu’une ! Heureusement ! N’est-ce pas Lolo ?

— Toujours, à te rabaisser, ma puce ! Oui, heureusement, il y en a une ! Sinon je serais devenue quoi moi ?

— Avec des si, ma Lolo, on ne refait pas une vie ! Les si, c’est pour ceux qui n’ont plus rien à dire de bien. Nous, nous la vivons ! Certes, tout n’est pas parfait, mais la perfection n’existe pas. Nous sommes une belle famille, il faut la protéger n’est-ce pas les mamies ?

— Oui, oui, c’est bien certain ! Mais si nous engageons la conversation là-dessus, les petits vont sérieusement s’ennuyer !

— Juju, Réré ! Venez voir Lili !

— Quoi ? Qu’est-ce qui y a ?

— Petits cadeaux pour vous !

— Lili ! Tu les gâtes de trop ! Tu vas les pourrir !

— Rabat-joie Lolo !

— Oh merci Lili ! Merci, merci ! On n’a pas de place pour jouer !

— Je vais vous débarrasser la table à manger ! Nous verrons pour manger après ! Cela vous va ?

— Ah chouette !

Les enfants sont installés, nous aussi, dans le salon, comme toujours près de la cheminée. Je n’oserais pas dire que nous sommes débarrassé des enfants, non bien entendu. Mais ils sont bien occupés et pas devant la télé. Pour autant, ils n’en sont

pas privés, de temps à autre, des dessins animés de leur âge. Il faut bien être de son temps, sans en abuser non plus. Nous nous retrouvons entre femmes, dites responsables, enfin qui devraient l'être.

— Bon les mamies ! Nous retrouvons un moment privilégié où nous pouvons discuter ensemble autour d'un petit verre de porto, comme à l'époque de papy ! Cela m'est très cher de perpétuer cela pour ne pas oublier cette personne si respectable dans son comportement à mon égard.

— Tu ne vas pas nous lâcher une larme ma Lili ?

— Oh la moqueuse ! Tu ferais mieux de parler de notre si agréable journée !

— Pour te répondre Irène, nous avons passé une bonne journée, une très belle journée, je devrais dire avec des personnes bien réalistes, bien conscientes de ce qui ne va pas très bien dans notre société et surtout qui ont des idées pour faire mieux et remettre les valeurs humaines chez les humains... qui le veulent bien. Bien entendu, il faudra des années, des dizaines d'années, une, voire deux générations, on ne change pas les mentalités comme cela. Mais c'est un vrai changement dans la volonté de certains du petit Chicago et cela se voit déjà, tout cela est guidé par le bon sens et non par l'avidité, Julien y est pour beaucoup. Il propose une autre mentalité, celle qui suintait encore il y a un demi-siècle.

— Qu'est-ce qui a donc tant changé ?

— Il n’y a plus de dealer... au moins dehors ! Rien que cela, ça change la vie du quartier. Il retrouve un calme, presque une certaine sérénité qu’il avait perdue depuis bien des années. Les enfants, surtout, tous ces enfants, qui n’ont rien demandé, peuvent de nouveau jouer et s’exprimer dehors et les personnes âgées retrouvent un endroit plus quiet et moins dangereux, pour discuter et être moins coupées de la société.

— Des commerces ont retrouvé des commerçants, des artisans sous une coopérative pour des produits locaux, une sorte de microcosme indépendant et cohérent, dans une forme de collectivité.

— Et la mairie là-dedans ?

— Grande question ! Pas bien certains qu’ils soient individuellement beaucoup mieux que la municipalité précédente, mais ils n’ont plus le pouvoir de gérer la ville à leur convenance. La préfecture garde un œil sur ce qui se passe et les commissions sont devenues indépendantes, avec nombre de personnes des quartiers non élues, mais qui sont écoutées pour autant. Le petit Chicago change parce que Julien et les siens ont leur mot à dire. De plus, chaque quartier a un budget, certes bien raisonnable, à gérer et rien que pour leur quartier et validé par la mairie quand même.

— C’est un bouleversement tout de même !

— Le plus important, c’est pour les enfants, la petite Juliette n’en aura pas profité. Au moins, ils vivent une autre vie, avec

un système scolaire d'état qui a retrouvé certaines vertus, avec un accompagnement pour ceux qui ont du mal à suivre le programme scolaire. C'est ça le plus gros changement, énorme changement, le programme de soutien se nomme :'' Une chance pour chaque enfant''. Il y aura certainement moins de casse dans cette jeunesse. Déjà, ils sont moins exposés aux désastres du marché des stupéfiants et de l'argent facile. De nouvelles activités, enfin des anciennes réactivées, offrent des perspectives bien diverses. Ce n'est pas le paradis, non, mais c'est moins l'enfer !

— Dis Lili ! Qui sont donc les personnes qui les accompagnent ?

— Des bénévoles... enfin pas des bénévoles comme on l'entend aujourd'hui qui veulent bien aider, mais en fait qui ne veulent pas changer le système. Alors, le bénévolat, dans ce sens-là, c'est un pansement sur une jambe de bois... vous comprenez ce que je veux dire ?

— Oui, bien entendu Angélique !... Bien entendu ! Alors, qui sont-ils ?

— Des gens d'un cercle vertueux... ils ne demandent pas la révolution, non ni forcément beaucoup d'argent...

— Mais de l'argent, il y en a besoin ?

— Oui bien entendu, mais pas sur la forme que vous imaginez, pas en monnaie, mais en échange de prestation !

— C'est bien compliqué tout cela !

— Mais non, maman ! Prenons un exemple... le mécano répare le fourgon du charpentier, contre un travail à équivalence d'heures pour une prestation de charpente... c'est mieux là ?

— C'est du troc ?

— Oui et non, c'est une façon de vivre, de penser. C'est pour ainsi que ce ne sont pas tout à fait des bénévoles. Ils sont pratiquement engagés complètement dans ce processus d'accompagnement. Ce n'est pas de l'aide, non, je vais me répéter, mais une façon de vivre !

— Comme vous aussi... un peu !

— Angélique vous dira que non ! Mais moi, je vous dis que nous sommes dans cette démarche, pas encore comme ces personnes. Nous tenons à préserver notre vie de famille aussi.

— Chacun est différent, chacun a besoin de trouver un réel équilibre entre le don de soi aux autres et la présence avec ses proches.

— Ce n'est pas toujours facile ! Nous avons la chance de vous avoir les mamies. Vous vous occupez de nos deux petits gars, autrement, nous serions moins disponibles pour nos occupations extérieures.

— C'est aussi le fruit d'une éducation... et aussi les circonstances de la vie. Vous, Irène et le papy, avez forgé le caractère d'Angélique ! Et quelque part, son père aussi !

— Mais enfin, ne parlons pas de moi, ce n'est pas très important ce que je suis ou ce que je ne suis pas. L'important, ce sont ces autres et ces enfants qui morflent ! Ces personnes sont bien engagées, pour ceux-ci, dans une façon de vivre bien respectable, bien souvent en y engageant leur famille et leurs proches. Il faut adhérer, n'est-ce pas ?

— Elles sont nombreuses ?

— Non, bien entendu, c'est comme tout, il y a un début et il est bien difficile de changer les mentalités et les états d'esprit, cela demande du temps, beaucoup de temps et un soutien des enseignants notamment. Ils ont un certain pouvoir pour faire comprendre aux enfants qu'il y a de meilleures façons de vivre, dans le respect des autres. Il faudrait aussi que les institutions aident ces communautés laïques qui se développent doucement et les protègent. Pour ces gens, c'est bien plus qu'une prise de conscience, croire en autre chose qu'un dieu, qu'un homme politique corrompu, qu'un syndicat véreux ou que tout autre qui voudrait imposer une forme de vie d'esclave à sa pensée et d'un comportement monochrome. Ils sont surnommés les "réalistes".

— C'est quoi encore cela Angélique ?

— Ah maman ! C'est assez clair tout de même ! Les réalistes sont des personnes conscientes de ce qui ne va pas dans notre société et qui tentent de trouver des solutions simples, mais

efficaces, pour améliorer la situation. Elles pensent que c'est en engageant de son temps pour les autres que cela ira mieux.

— Je comprends mieux, ils agissent sur le terrain ! C'est cela non ?

— Un peu oui ! Tenez un exemple ! Voyez cette église du Pré-penché qui est interdite de visite au public, car il y a un risque d'éboulement. Eh bien, il y a eu une association, créée pour la restaurer... cette association a dépensé tous les dons des bigotes du coin et aussi de donateurs anonymes pour faire des expertises, expertises qui coûtent cher et maintenant qu'il ne reste plus rien pour engager le moindre travail. Alors, en attendant, elle continue de se détériorer, avant qu'elle ne devienne une ruine à raser, dommage pour les nombreux pigeons qui squattent le chœur, inondant de leur fiente le sol et ce qui reste dedans.

— Mais quoi faire donc ?

— Et bien, ce n'est pas compliqué, effectuer les travaux avec des personnes expérimentées qui veulent bien donner de leur temps pour au minimum éviter la dégradation et petit à petit restaurer l'église pour qu'elle retrouve, au minimum, le droit d'être visitée, au moins par respect pour les ouvriers qui l'ont construite. Il n'y a pas que les culs-bénis qui entrent dans les églises, pour se faire pardonner les péchés que les pervers curés n'entendent plus en confession. C'est tout de même bien dommage de voir ce bâtiment tomber en ruine dans

l'indifférence des pingouins qui gouvernent la ville en despotes mal élus.

— Je comprends mieux, mais il faut tout de même de l'argent !

— De l'argent, oui, on en trouve toujours quand on veut ! En temps de guerre, on en trouve bien pour faire des armes et il suffirait de saisir les indemnités des pingouins qui n'en ont pas besoin, eux qui ne se salissent jamais les mains !

— Cela me laisse perplexe !!! Mais je comprends bien maintenant qui sont les "réalistes" !

— Ils sont capables de constater la réalité et sont à même d'appréhender des mesures pour que cela aille mieux, loin des petits cadres qui pourrissent la vie, cachés derrière un ordinateur, dans un bureau loin... de la vérité ! Lolo ! Peux-tu revenir sur Julien et la belle rencontre que nous avons faite ?

Lolo reprend la parole, je me suis, encore une fois, trop dispersé dans mon propos, je dois les gaver à la fin. Je devrais faire plus attention avant de m'engager dans des discussions trop personnelles, c'est ce que je me dis à chaque fois, "écoute au lieu de parler, prend des distances", mais c'est plus fort que moi, quand le sujet me tient à cœur et aussi avec deux petits verres de porto, je m'étais. Lolo a pris la suite, je sens les mamies plus intéressées par ce qu'elle dit, les petites histoires d'amour, cela leur plaît bien mieux et puis il n'y a pas besoin de se tordre les neurones. Je regarde les petits sur la table, ça se

chamaille un peu, mais pas plus, ils se moquent complètement de ce dont nous parlons. C'est ainsi la vie, ils ne sont pas conscients que, quelque part, ce sont nous, les adultes, qui construisons, ou même déconstruisons, leurs demain. L'insouciance de leur âge ne les protège pas du comportement des adultes égoïstes. Et c'est un peu partout pareil ainsi... je me sens un peu plus transparente et j'avoue que j'aime bien être dans cet état, ne presque plus être d'importance aux yeux des autres, surtout de ceux que j'apprécie. Je n'entends presque pas Lolo, enfin et surtout je ne l'écoute que d'une oreille. De parler de Julien, je me remémore les premiers moments de notre rencontre... de cette fin tragique de la petite Juliette et de l'agonie de Julie. Et je n'arrive toujours pas à comprendre le comportement de ces élus qui laissent pourrir des situations jusqu'à ce dénouement fatal. Que donc faire pour que cela ne se reproduise jamais plus. Certes, nous avons vu, au petit Chicago, des évolutions notables, mais malheureusement grâce à quelques personnes, les problèmes ont sans doute changé de quartier, voire de ville, je reste persuadée que rien ne pourra être réglé autrement tant que les humains ne penseront qu'à leur petit cul. Il faudrait, au moins, laisser ceux qui veulent vivre autrement, comme ces communautés laïques, dans une véritable vie d'autosuffisance et cohérente avec la nature et les valeurs humaines de partage et de soutien. Un autre mode de vie parallèle, mais à l'opposé des quartiers mafieux.

— Dis ma Lili ! Tu es encore avec nous ?

— Oui, oui ! Excusez-moi ! Je pensais à Juliette !

— Je comprends ma puce, je comprends ! Je pense qu'il est temps de nous restaurer, cela nous changera les idées. Aller les garçons, on débarrasse la table !

— Je vais le faire avec eux !

Postambule

Chacun d'entre-nous influe, inconsciemment ou pas d'ailleurs, sur la vie des autres. Certains, bien plus, c'est un fait, beaucoup plus même, un genre de harcèlement silencieux qui provoque des situations extrêmes et bien souvent dramatiques. Alors, prenons du recul, de la réflexion ! Et puis, s'il le faut, effaçons-nous, cela donnera de l'air pour que d'autres méritants respirent.

J

Chacun d'entre nous influe inconsciemment, ou pas d'ailleurs, sur la vie des autres. La vie parallèle des banlieues est de notre comportement. Oublier, ignorer, dénigrer, voire bien pire, tous ceux qui vivent dans cet ailleurs, est une bombe sociale à retardement. Retrouver une conscience de ces vies pourrait peut-être changer l'avenir de ces endroits... utopie... utopie !!!

978-2-9578097-4-5

Prix 15 euros

The
BookEdition.com



978-2-9578097-4-5